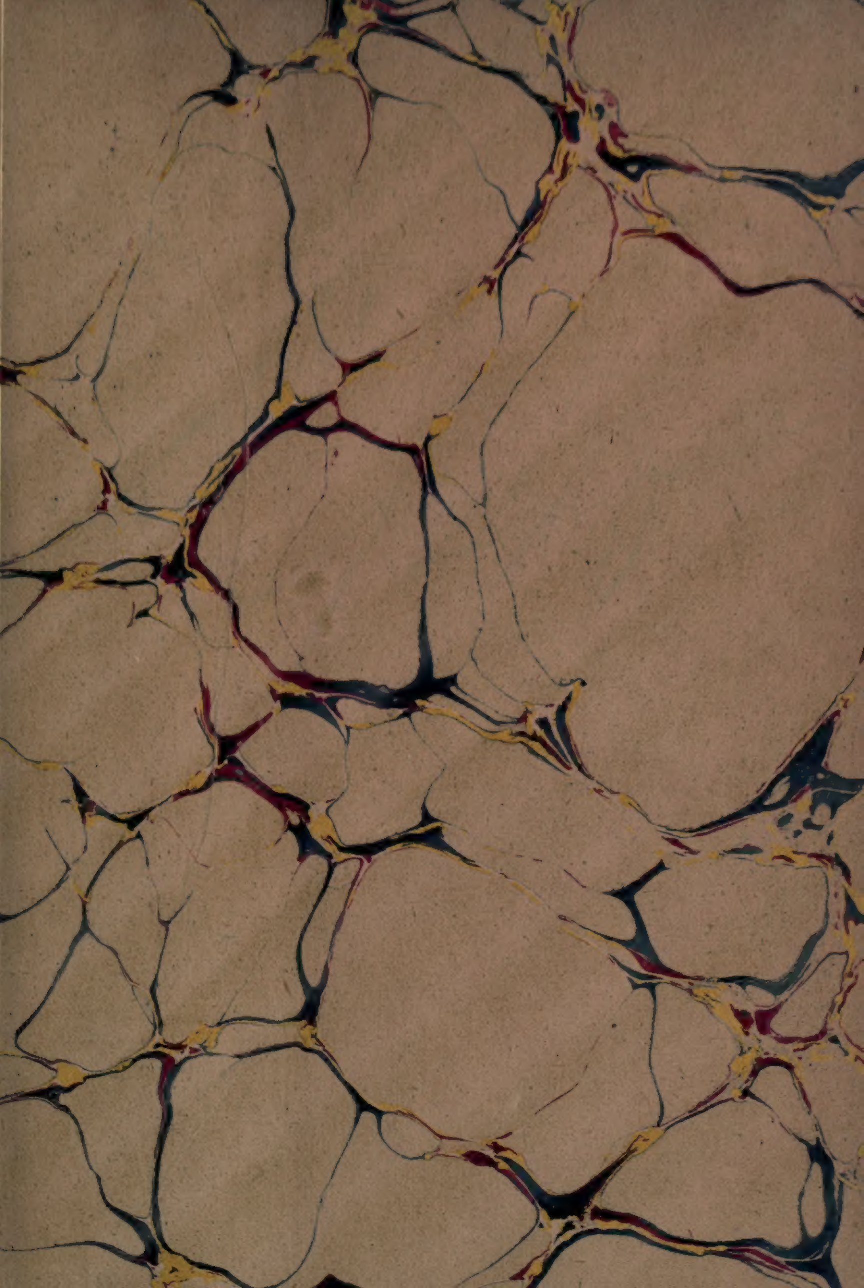






# ŒUVRES COMPLÈTES

DE

# PAUL VERLAINE

# ŒUVRES COMPLÈTES

DE

# PAUL VERLAINE

ÉLÉGIES — DANS LES LIMBES

DÉDICACES

ÉPIGRAMMES — CHAIR — INVECTIVES

---

**TOME TROISIÈME**

---

*Deuxième édition*




PARIS

LIBRAIRIE LÉON VANIER, ÉDITEUR

19, QUAI SAINT-MICHEL, 19

---

1901

# ÉLÉGIES

# I

A mon âge, je sais, il faut rester tranquille,
Dételer, cultiver l'art, peut-être imbécile,
D'être un bourgeois, poète honnête et chaste époux,
A moins que de plonger, sevré de tout dégoût,
Dans la crapule des célibats innomables.

Je sais bien, et pourtant je trouve plus aimables
Les femmes et leurs yeux et tout d'elles, depuis
Les pieds fins jusqu'aux noirs cheveux, nuit de mes nuits,
Car les femmes c'est toi désormais pour la vie,
Pour moi, pour mon esprit et pour ma chair ravie,
Ma chair, elle se tend vers toi, pleine d'émoi
Sacré, d'un bel émoi, le feu, la fleur de moi;
Mon âme, elle fond sur ton âme et s'y fond toute,
Et mon esprit veut ton esprit.

Chérie, écoute
Moi bien : Or je suis vieux ou presque, et Dieu voulut
Te faire de dix ans plus jeune, dans le but

Evident d'être, toi, plausible compagne
De ma misère emmi mes châteaux en Espagne.

— Ne me regarde pas de tes petits yeux bruns,
Naguère, moi compris, les bourreaux de d'aucuns. —

Châtelaine de qui je ne suis, las! le page,
Mais le vieil écuyer fidèle et pas trop sage
Grâces à ta bonté qui pleut dans le désert
Parfois, mais le chanteur familier et disert
Rentrant et ressortant par une porte basse,
Le berger de tes gras pâturages qui passe
Pour sorcier, qui sur toi dresse ses yeux matois
Et t'évoque et t'envoûte en son rauque patois,
Le moine confesseur, saint homme par sa robe
Austère, blanche et noire et qui, dit-on, dérobe
Des masses de malice et plus d'un joli tour,
L'archer, enfin, qui veille au créneau de la tour,
Châtelaine de mes domaines de Bohême,
Ecoute bien, chérie, écoute bien : je t'aime !

— Et dis à tes cheveux de me luire moins noir,
Tes cheveux, pourpre en deuil sur le rouge du soir.

Les gens crieront ce qu'ils voudront : « C'est ridicule,
Idiot! Un barbon ! Où la chair nous accule
Pourtant ! « Passe encore de bâtir » et cætera ! »
Va, toi ! le monde en vain de moi caquettera,

Je t'aime, moi, barbon, toi, plus une ingénue,
D'une amour, comme de printemps, tard survenue
Et d'un élan, aussi, médité, concerné,
Mariant mon déclin à ta maturité.

O ta maturité plus belle et plus jolie
Que telle adolescence à la taille qui plie
Et que tels vingt-cinq ans certes très savoureux
Mais trop fringants pour faire assez mes sens heureux !
Toi, simple et, par la loi des choses, reposée
Moyennant toutefois parfois une fusée
De franche passion et de goût aux ébats,
Tu sais porter le poids divin de tes appas
Comme un soldat instruit porte à l'aise ses armes,
Et manier avec autorité tes charmes.

Et puis, ô ton bon sens, et puis, ô ta gaîté,
Ta raisonnable et fine et sans rien d'apprêté
Gaîté ! Sages conseils souvent épicés d'ire
Plaisamment simulée et finissant en rire.

Le Bottin ne saurait nombrer tes agréments.
Ta conversation éclate en mots charmants
Plus naïfs que roués, bien que roués quand même,
Et pour tout dire enfin, excitants à l'extrême
Grâce à ton visage enfantin et grâce à la
Lèvre supérieure en avant que voilà,

Qui boude drôlement sous quel nez qui se moque,
Nez en l'air, nez léger, petit nez qu'un rien choque
Et fronce amusamment, sottise ou male odeur,
Ou parfum excessif, ou propos em...nuyeur.

Quelque méchanceté, dame! il faut qu'on l'avoue,
Te hérisse à son tour — et certes je t'en loue,
Mais j'en souffre — et sur moi, non pas étourdiment,
Mais de propos délibéré, va promenant
Sa herse, tel un laboureur brisant des mottes.

— O que tes longues mains, n'étant plus des menottes,
Bercent, ne griffent plus mon amour agité. —

Mais au fond, bien au fond, cette méchanceté
Même m'est salutaire et bonne, tant je t'aime!
Elle fouette mon sang qui coule plutôt blême
A cause de la maladie et des ennuis,
Elle avertit le casse-cou fou que je suis,
Et, par l'effet de la pure logique, amène
Mon regret, ou plutôt mon remords, à l'amène
Façon que j'ai, des jours de penser et d'agir
Et j'entends ma méchanceté propre rugir
Et rendre malheureux tel ou tel ou telle autre
En dépit de mes airs tout ronds de bon apôtre.
Aussi, malgré les pleurs dont tu rougis mes yeux,
Je proclame à jamais les torts délicieux.

Puis, ces défauts, car tu n'en manques point peut-être
Assez, — quelque charmants qu'ils daignent me paraître, —
Ne sont rien. Tu me plais. Que dis-je, tu m'es Dieu.
Non pas Déesse, tant me brûles d'un feu
Jovial, et tu m'es maître et non plus maîtresse,
Tant ta volonté tonne à travers toute ivresse.
Tes défauts ne sont rien que le miroir des miens.
Capricieuse avec des retours, ô si tiens !
Colère, point jalouse (est-ce taquinerie ?)
Très maussade entre temps, car il faut bien qu'on rie,
Gaie à l'excès, car il faut bien qu'on pleure aussi,
Et le reste... Mais quoi, tu m'es tout, — et merci !

# II

Je me demande encor — cette tête que j'ai !
Où, comme débuta, — bien sûr quelque soir gai —
Cette liaison qui m'a fait ton esclave ivre.
Tu ne t'en souviens plus non plus. Rayons du livre
De Mémoire ce jour des jours, ou plutôt non,
Il ne sera pas dit, ou j'y perdrai mon nom,
Que je n'aurai pas fait au moins le nécessaire
Pour retrouver un peu de cet anniversaire.
Oui, c'était par un soir joyeux de cabaret,
Un de ces soirs plutôt trop chauds où l'on dirait
Que le gaz du plafond conspire à notre perte
Avec le vin du zinc, saveur naïve et verte.
On s'amusait beaucoup dans la boutique et on
Entendait des soupirs voisins d'accordéon
Que ponctuaient des pieds frappants presque en cadence.
Quand la porte s'ouvrit de la salle de danse
Vomissant tout un flot dont toi, vers où j'étais,
Et de ta voix qui fait que soudain je me tais,

S'il te plait de me donner un ordre péremptoire.
Tu t'écrias « Dieu » qu'il fait chaud. Patron, à boire!

Je regardai de ton côté. Tu m'apparus
Toute rose, enflammée, et je comme accourus
A toi, tant ton visage et toute ta personne,
Gaîté, santé, beauté du corps que l'on soupçonne
Sous le jersey bien plein et la jupe aux courts plis
Bien pleins, et les contours des manches mieux remplis
Encore, ô plaisir! car vivent des bras de femme!
M'avaient pris d'un seul coup, tel un fauve réclame
Et mord sa proie, et comme j'avais discerné
Dans tes quelques mots dit d'un ton, croyais-je, inné,
Avec l'accent qu'on a dans le Nord de la France
Et que je connais bien ayant, par occurrence,
Vécu par là, je liai conversation,
T'offrant, selon ton vœu, la consommation
Que tu voudrais, « au nom du pays ». Et nous bûmes
Et nous causâmes, lors, à remplir cent volumes,
De ceci, de cela, le tout fort arrosé
De ce vin-là, naïf et vert et très rusé.
Ce qui s'ensuivit par exemple, je l'oublie
Tout en m'en doutant peu ou prou. Mais toi, pâlie
Le lendemain et lasse assez (moi las, très las),
Peux-tu te rappeler pourquoi, sans trop d'hélas!
Connaissances d'hier à peine, tendres âmes
Au chocolat matinal nous nous tutoyâmes?

Pour des commencements banals certes, c'en sont
A ces amours, ô vrai ! mes dernières, qui font
Comme un signe de croix sur mon vieux cœur en peine
Entre le bien, le mal, la tendresse et la haine
Enfin au port, un port orageux, mais un port
Pour ce qui me reste de vie et pour la mort !
Avons-nous voyagé, dis, ma puissante reine,
Étoile de la mer, ô toi toujours sereine
A travers ce pullulement d'affreux dangers.
Écueils, naufrages, calmes plats tant partagés ?
Avons-nous traversé des rages, des misères,
Heurts de cœurs violents et chocs de caractères,
Disputes, pis encore, trahisons, pis encor,
Finalement la paix, n'est-ce pas ? paix en or,
Paix pour de bon, paix définitive et sans trêve ?
Ah ! ce serait le but et ce serait le rêve
Mieux encore que conjugal, presque chrétien

O l'humble bouchon d'où m'afflua tout ce bien...

## III

D'après ce que j'ai vu, d'après ce que je sais,
D'après ce que je crois, nuls n'ont plus de succès,
Ou n'en eurent, ou n'en auront, si c'est ma veine.
Auprès de toi, sinon ceux simples et sans gêne :
Tel un moi qui serait plus jeune, au moins de corps,
Quoique je ne me mette pas au rang des morts
Encore ou bien déjà, n'en déplaise aux quarante
Et trop d'ans qui sont, las ! ma seule sûre rente.
Oui, j'ai cru remarquer, tu m'as insinué,
Je fus le témoin, mal, ô mal habitué,
Qu'en effet ton regard qui compte ce mérite
Entre tant, d'être franc au point que s'en irrite
L'espèce de jaloux que parfois je serais
Si je ne me faisais aveugle et sourd exprès,
Que ton regard, disais-je, allait de préférence
Aux hommes de carrée et de ronde apparence,
Plutôt qu'aux freluquets à l'air godiche ou sec,
N'ayant pour eux que gros cigares, chers, au bec,

Et qu'insipides fleurs, hors de prix, en façade
Au revers de leur bel habit terne et maussade ;
Gent laide et dont, si j'étais femme, l'aspect pur
Et simple dresserait entre elle et moi quel mur !
Ton choix s'ébat ou s'ébattrait si toi libre,
S'ébat ou s'ébattrait, sans beaucoup d'équilibre,
Du soldat bon enfant au joyeux ouvrier,
Sinon, et comme au lieu de grives, sans trier,
On prend des merles, d'un poète bien candide,
Amusamment vêtu sans faux-col qui le bride,
Et rieur, à l'artiste ébouriffé qui va,
Baguenaudant gaîment sous l'azur qu'il creva.

Certes tu m'en fis part et je le croirais presque,
Dans ta prime jeunesse il t'eût paru grotesque
De n'avoir pas d'amants très bien (et tu les eus !),
Ce qu'ils ont dû souffrir avec toi, doux Jésus !
Aussi ce n'était pas ta botte, ces fantoches,
Et d'abord, comme tu me le fais sans reproches,
A moi qui ne suis guère, après tout, qu'un pur gueux.
Tu trompais ces bons gentlemen à coups fougueux,
Faisant bien en ce cas, mais que non pas dans l'autre,
En ce pauvre petit ménage qu'est le nôtre !
Bref, pour y revenir, tes goûts sont pour le sain,
Fût-il mal habillé, pour l'homme au large sein
Où le cœur bat à l'aise, encor que sous la bure.

Eh bien ! j'ai tes dadas et croirais faire injure

A ton charme, si j'y rêvais des oripeaux ;
Tu sais d'ailleurs si j'aime à te voir des chapeaux,
Des robes, des « atours », comme à mes autres femmes
Dans le temps, parce que ça plaisait à ces dames
Et que cela te plaît, le nombre des chiffons.
Mais je t'aime bien mieux telle que nous t'avons,
Mes sens et moi, sans trop d'apprêt qui te déguise
Comme un Dieu disparaît dans le trop d'une église,
En matinée, en jupe, en peignoir prêts à choir,
A l'heure ralentie où s'achève le soir,
Forte et saine, parisienne et paysanne.
Plus encor paysanne et mieux ainsi, Suzanne
Quasiment à l'instant d'être disposée au bain.

La femme, et juste assez, c'est le vin et le pain.

## IV

Notre union plutôt véhémente et brutale
Recèle une douceur que nulle autre n'étale,
Nos caractères détestables à l'envi
Sont un champ de bataille où tout choc est suivi
D'une trêve d'autant meilleure que plus brève.
Le lourd songe oppressif s'y dissout en un rêve
Élastique et rafraîchissant à l'infini.
Je croirais pour ma part qu'un ange m'a béni
Que des Cieux indulgents chargeraient de ma joie,
En ces moments de calme où ses ailes de soie
Abritent la caresse enfin que je te dois.
Et toi, n'est-ce pas, tu sens de même; ta voix
Me le dit, et ton œil me le montre, ou si j'erre
Plaisamment? Et la vie alors m'est si légère
Que j'en oublie, avec les choses de tantôt,
Tout l'ancien passé, son naufrage et son flot
Battant la grève encore et la couvrant d'épaves.
Et toi, n'est-ce pas, tu sens de même ces graves

Moments de nonchaloirs voluptueux, où c'est
Qu'un mensonge plus vrai que du vrai me berçait ?
Comme un air de pardon flotte comme un arome
Sur le cœur affranchi du poids de tel fantôme,
Et ô l'incube et le succube du présent,
C'est toi, c'est moi dans le bon spasme renaissant
Après les froids contacts de deux âmes froissées.
Vite, vite, accourez, nos plus tendres pensées,
Nos maux les plus naïfs, nos mieux luisants regards.
Plus de manières ni de tics, plus d'airs hagards.
Que d'armistice en armistice, une paix franche
Éternise ce nid d'oiseaux bleus sur la branche.

## V

Incorrigible, toi. Mais c'est la destinée.
Voilà pourquoi mon cœur triste t'a pardonnée,
Mon cœur tendre, indolent et fol, et plus cruel...
Incorrigible, toi, selon l'ordre du Ciel,
Pour te punir toi-même et châtier mes fautes.
(Et tu t'acquittes bien de ces fonctions hautes.)
Incorrigible, toi, toi, c'est la faute au passé,
A ton passé brutal, misérable, insensé,
Comme le mien d'hier, car jadis je fus brave,
Je croyais fermement que tout m'était esclave
Et j'allais, insolent, turbulent, hasardeux,
Avec l'air, comme dit l'autre, d'en avoir deux.
J'en avais deux, je t'en réponds, tu peux toi-même
Témoigner que j'en ai deux encor : l'un suprême,
Trop généreux, visant au mieux plutôt qu'au bien;
L'autre bas, quasiment d'un pître ou d'un vaurien.
Puis le malheur m'a fait pareil aux autres hommes,
Sinon moindre, et voici qu'ayant croqué les pommes,

Il ne me reste que les pépins et la peau.
Bah ! puisque je t'ai là, mon sort est le plus beau,
Ma part est la meilleure en ce monde d'une heure
Où l'amour seul nous éternise et seul demeure.
Mais toi, ma pauvre enfant, d'après tes francs aveux
Ou ta noble confession, comme tu veux,
Tu jouissais encore plus que moi de la vie :
Les hommes à genoux comblaient ta moindre envie,
Tu nageais dans l'argent et tu roulais sur l'or,
Et, pour te faire heureuse et belle mieux encor,
Une passion vraie et forte t'avait prise,
Qui t'exalta longtemps comme un bon vin qui grise,
Tu fus sublime tous ces ans. Tout ton effort
Te bandait vers cet homme, et lorsqu'un désaccord
Inévitable vint sur vous, Sapho naïve,
Tu fis le saut de... Seine et, depuis morte-vive,
Tu gardes le vertige et le goût du néant.
Je le vois bien à ton regard souvent béant,
Qui néanmoins s'allume et se fixe, moins sombre
Sur pauvre moi transi, palpitant dans ton ombre
Et que cet éclaircie a soudain réjoui.
Et nous voici, moi donc, l'amour épanoui,
Tendre, orageux, soumis, et toi la sympathie,
N'est-ce pas ? laisse-moi le croire, ressentie
Pour tant d'affection offerte de ma part,
Mal peut-être, à travers des nerfs, d'un cœur hagard,
Mais tant ! Et nous voici, victimes reposées,
Tous deux seuls, mais tous deux, aux rancunes brisées,

Las d'aventures, fous d'aimer et d'en souffrir,
Mais indulgents à nos ingrats, prêts à mourir
Mains dans la main, ainsi que tels vaincus, bons frères,
Opposant cordialement aux sorts contraires
La résignation de l'ultime amitié.

Tu vois, pour te complaire, ô meilleure moitié
De mon être, je bride et romps l'élan farouche
Vers tes sens de mes sens, et j'impose à ma bouche
Le silence des mots brûlants et des baisers,
Et je voudrais, pour voir tes lourds deuils apaisés,
T'être un des frères dont je parlais tout à l'heure
Et que tu fusses une sœur pour qui je meure
Ou je vive plutôt, faisant tout pour la paix
De la tristesse inexpugnable où tu te plais,
Quoi qu'en dise et qu'en fasse en son pieux manège,
La gaîté que tu feins, sachant qu'elle m'allège
Le fardeau lourd aussi de ma tristesse aussi,
O femme ! ô sœur ! ô tout mon précieux souci !

Incorrigibles, nous ! d'être mélancoliques.
Seulement, toi, grand cœur fidèle sans obliques
Détours, mais aux soudains et foudroyants retours.
Tu saignes en ton dam d'antan saignant toujours.
Tu fais bien puisque ta vocation est telle.
Pourtant mon propre ennui, ma blessure immortelle,
Je les mets sous tes pieds... Fais-je bien, à mon tour ?
Mais, tout en le domptant, je garde mon amour

Pour, du moins, être l'escabeau riche et funèbre
De ton amour à toi flottant dans la ténèbre
Et le rêve d'un abandon définitif.
Crois-m'en. Tout autre plan d'agir serait fautif.

Donc sans plus oublier l'ingrat, que je n'oublie
L'ingrate, aime-moi, va, tout mon cœur t'en supplie;
Aime mon sacrifice en moi, fais-moi ce don,
Et si tu ne le peux sans peine, ô toi, pardon!

# VI

J'ai dit ailleurs l'orgueil de la possession
Et le joyeux émoi d'occuper la Sion
Pas céleste, mais presque, à force d'être bonne
A garder après siège fait, de ta personne
Physique, et le butin inépuisable. Mais,
Tout en continuant de piller dru, je vais
Exalter maintenant ta gloire intérieure,
Tes vertus, en un mot, qui ne sont point un leurre
(Ni tes vices non plus) tes efforts surhumains,
Tes préjugés vaincus? O que non pas!
— Tes mains

Longues et blanches et négligeant d'être belles,
Leurs poignets s'accommoderaient bien de dentelles
Point trop fins qu'ils sont. (Mais les bras! que modelés,
Que...) Pourtant, avouons, les doigts vont, fuselés,
Agiles, et non sans une grâce perverse
Serait trop dire, ils vont, les doigts, qu'un rythme berce,

Sur le mol clavier de mes contemplations,
Tant et si bien que je craindrais que nous fissions
Des bêtises, puisqu'on nomme ça des bêtises
En ce jourd'hui que je veux tout en teintes grises,
Bondé de convenance et soûl de chasteté.
Or ces simples mains-là qui n'ont jamais ganté
Que fourrures l'hiver et que mitaines vagues
L'été, s'abstiennent de l'éclat bourgeois des bagues,
De même que ton cou dédaigne les colliers
Et que ton pied faisant fi des jolis souliers
Qu'une catin maigre use en courses libertines,
Brave, se cambre au cuir martial des bottines,
Et que le jersey pur et souple rampe au corps
Que j'adore, et non plus tels falbalas discords.

Mais quoi! j'ai dit : « négligeant d'être belles » d'elles.
J'ai menti. Je parlais, je crois, de citadelles
Conquises tout à l'heure et de combats livrés.
J'allusionnai lors, et cela de très près,
A la défense par ces mains de tel corsage,
De telle jupe ayant trop voulu rester sage
Et je leur en voulais et j'ai menti. Du moins
Je me suis à dessein mal exprimé : Témoins
Sont tes yeux que tes mains sont belles et très belles,
Et les miens donc! Et je les baise comme telles
Cent et cent fois le jour et presque autant la nuit,
Mais trop belles, non pas, car en tout l'excès nuit.

Je voulais simplement dire qu'elles sont belles
Juste au point et que je les baise comme telles
Et non pas comme des châsses ou des bons dieux
En bois ou de métal plus ou moins précieux,
Mais bien comme les mains chères d'une maîtresse
Tant aimée et donnant la suprême caresse
Sur mon front essuyé, sur mes mains qu'elles font
Littéralement leurs, d'un fluide profond
Et calmant, d'une fièvre ainsi communiquée
Qu'elle va jusqu'à l'âme on dirait fatiguée,
Et l'endormant dans un rêve d'aise et d'ébat.

Quant aux poignets, que j'insultai d'un propos plat,
Toujours à cause des susdites résistances,
Il convient, mon amour, qu'âprement tu me tances
D'une erreur volontaire, et je confesse ici
Qu'ils sont parfaits, mignons et gras, roses ainsi
Qu'une rose-thé rose plus que de coutume,
A preuve que tantôt encor dans l'amertume
D'un remords pour des mots trop vifs que j'avais dits
Et les ayant baisés, pour voir le paradis,
Le pardon, refleurir sur ta bouche si bonne,
Parmi le bleu lacis des veines où, gai, sonne
Ton pouls tumultueux d'un courroux passager,
(Espérais-je!) j'en ai gardé, pour y songer
Longtemps, le souvenir de satin et de soie.

O tes mains, les dispensatrices de ma joie!

## VII

Enfin c'est toi! Laisse-moi rester dans tes bras;
Puis tu m'objurgueras tant que tu le voudras;
Mais laisse-moi pleurer dans ton giron, que sais-je?
Sur tes pieds, vers tes yeux ou mon remords s'allège;
Mon remords véritable, ou ma honte plutôt,
Ma honte véridique à n'en point perdre un mot,
Et voici, non pas mon excuse... superflue!
Voici les faits, et juge:

Or, un jour de berlue,
J'avais, toi là, lorgné quelque minois passant.
Tu m'en fis l'observation en te gaussant,
C'est vrai, mais non sans quelque amertume latente,
Du moins pensais-je ainsi, moi toujours dans l'attente
De tous tes sentiments qu'ils soient bons ou mauvais,
Pour m'en désespérer ou m'en réjouir, mais
Passons. Et me piquant au jeu, je jouai double,
D'abord plein de scrupule, ô conscience trouble!
Puis délibérément, sans pudeur, à ton nez
(Adorable pourtant), et mes vœux étonnés

Qui, dès longtemps n'avaient que toi pour but au monde
S'égaillèrent bientôt de la brune à la blonde.
Enfin vint le départ, la fuite, l'abandon
De toi par moi, mes rencontres d'une Goton
Par nuit, vingt nuits avec des femmes différentes,
Et je m'habituais à ça comme des rentes
Sans même me douter si c'était odieux,
Tant mes sens m'étaient devenus comme des dieux,
De ta saine présence exilés volontaires
Et je les enivrai de ces vingt adultères
Ainsi qu'un vil païen prodiguant son encens
A des idoles, et son cœur avec ou sans.

Le cœur, quelle catin alors qu'il se dérange!

Dans ces femmes d'ailleurs je n'ai pas trouvé l'ange
Qu'il eût fallu pour remplacer ce diable, toi!
L'une, fille du Nord, native d'un Crotoy,
Etait rousse, mal grasse et de prestance molle :
Elle ne m'adressa guère qu'une parole
Et c'était d'un petit cadeau qu'il s'agissait.
L'autre, pruneau d'Agen, sans cesse croassait,
En revanche, dans son accent d'ail et de poivre,
Une troisième, récemment chanteuse au Havre,
Affectait le dandinement des matelots
Et m'...engueulait comme un gabier tançant les flots,
Mais portait beau vraiment, sacrédié, quel dommage
La quatrième était sage comme une image,

Châtain clair, peu de gorge et priait Dieu parfois :
Le diantre soit de ses sacrés signes de croix !
Les seize autres, autant du moins que ma mémoire
Surnage en ce vortex, contaient toutes l'histoire
Connue, un amant chic, puis des vieux, puis « l'îlot »
Tantôt bien, tantôt moins, le clair café falot
Les terrasses l'été, l'hiver les brasseries
Et par degrés l'humble trottoir en théories
En attendant les bons messieurs compatissants
Capables d'un louis et pas trop repoussants
*Quorum ego parva pars erim*, me disais-je.
Mais toutes, comme la première du cortège,
Dès avant la bougie éteinte et le rideau
Tiré, n'oubliaient pas le « mon petit cadeau ».

Et voilà mon bilan de folles andalouses.
Ça vexe-t-il par trop, dis, tes fureurs jalouses
Ou si je suis plutôt à plaindre qu'à blâmer ?
Mais voici que j'y pense — ô misère d'aimer !
Moi qui parle tout franc et qui plaide coupable.
Ne serais-tu pas, toi, de ton côté capable
Non pas de ne pas pardonner (c'est si joli,
Si gentil le pardon, — quand c'est fleuri d'oubli),
Mais, te voyant ainsi méchamment esseulée,
Hein, de t'être faite une veuve consolée ?
Bonne guerre, après tout, et m'en taire siérait.

O tout de même, si qu'on se pardonnerait ?

## VIII

MOI

Vrai, là, mais quel bourreau d'argent tu fais, petite!

TOI

Tiens, tiens!

MOI

Il n'est banquier solide, il n'est pépite
Sérieuse qui pût te résister...

TOI

Vraiment!

MOI

Je suis pauvre, tu sais, tu sais aussi comment,
De quelle ardeur je trime et fais, vaille que vaille,
Puisqu'on n'est pas rentier et qu'il sied qu'on travaille,
Des besognes pour tel journal Ali-Baba
Dont la Sésame par instants me fault.

TOI

Ah bah?

MOI

Enfin, modère-toi, chère, dans tes dépenses.
La galette n'est pas ce que, vaine, tu penses :
Elle a des hauts et des bas et surtout des bas ;
Que de braves reculs, que de lâches combats
Vis-à-vis de maints éditeurs, gent redoutable,
Juste pour la couchette et juste pour la table.
Parbleu, j'aime le luxe aussi. Je n'en dors pas
D'aimer le luxe des habits et des repas
Et des lampas et des lambris et tout le diable !
Et même cette dèche implacable, effroyable
Où se débattent mes courages presque en vain,
Courage de la soif, courage de la faim
Et du froid et du chaud, la faute à qui ? Peut-être,
— Autant qu'on peut juger de son propre Bicêtre, —
Un tantinet à moi, sans compter les amis
De l'un et de l'autre sexe, — et quelques ennemis.
Mais surtout, mais surtout à mon amour du faste.
J'aimais qu'un bon dîner remplît ma panse vaste,
Qu'un bon lit, trop étroit, me dit d'être galant,
Serrer la main aux pauvres hommes de talent,
Enfin acheter des dessins et des gravures
Et, l'avouerai-je ? me payer des gravelures
Japonaises ou dix-huitième siècle, et, ce
M'a nécessairement conduit...

TOI

Arrêtez-le ?

MOI

M'a nécessairement conduit à la ruine.
Je n'ai plus rien...

TOI

Assez, bon sang! quelle platine!

MOI

Tu railles ma garrulité peut-être à tort,
Chéri. J'admets que j'ai tendu fort le ressort,
Je sais que j'exagère et sans doute plaisante.
Certes ton luxe et ton amour de lui présente
De modestes aspects, j'admets un peu forcés.
(Dame, on ne peut avoir trop avec pas assez)
Mais enfin tu n'es pas très femme de ménage,
Je puis le dire sans ridicule à mon âge
Calmé, lent, réfléchi...

TOI

Réfléchi, c'est le mot.

MOI

J'abuse du vocable en effet, mais pas trop
De la chose, conviens. Je disais donc, chérie,
Que je t'adjure de tout mon cœur et te prie
D'à ton tour réfléchir sur les nécessités
Qui nous tiennent, hélas, de pas mal de côtés.
Voyons, modérons-nous dans la petite vie
Agréable, après tout, que plus d'un nous envie.

Soyons, s'il te plaît, toi, coquette, moi, bien mis,
Mangeons comme de droit, buvons comme permis,
Mais, sacrebleu! surtout, n'allons pas perdre haleine
A tant courir...

TOI

N'en jetez plus, la cour est pleine.

MOI

A tant courir, disais-je, en somme, après la fin
De tout crédit jusque chez... le marchand de vin!
Après, en un mot, comme en mille, la misère!
Voyons, de la raison un peu, c'est nécessaire,
Impérieux : pas drôle, ô non pas! la raison,
Mais, dans l'espèce, indispensable à la maison!
Je veux...

TOI

Tu veux!

MOI

Nous voulons.

TOI

Qui donc est le maître
Ici?

MOI

Toi.

TOI

Qui donc est raisonnable ici?

MOI

Peut-être ?...

TOI

Pas de peut-être ! Moi. Qu'il en soit autrement.
Je m'en moque. Je suis le maître absolument
Et je n'ai plus besoin de mamours, ni d'astuces,
J'espère, pour être obéie, — et que tu dusses
En maugréer, fais-le, mais, encor, pas trop haut.
Or je veux de l'argent. Beaucoup ! Puis il m'en faut
Tout de suite ; donne à l'instant et puis turbine !
C'est ton petit devoir d'esclave et de machine :
Encore bien heureux de le faire pour moi.

MOI

D'accord. Combien veux-tu ?

TOI

Tout ce que tu as sur toi,
Chez toi, chez moi plutôt.

MOI

Prends.

TOI

Donne.

MOI

Voilà, chère.

TOI

Et maintenant faisez le beau, baisez mémère.

## IX

Tu fais tant partie intégrante de moi-même,
Ou plutôt je le fais tant de ce toi que j'aime
Si ! que j'en suis venu jusqu'à te confier
Ou, mieux, que tu perçois sans, moi t'y convier,
Les secrets les plus noirs de mon intelligence
Et de ma conscience, et quelle diligence
Ne mets-tu pas dans l'enquête et dans l'examen !
Parfois, ma foi, tu m'interpelles haut la main
Avec raison souvent et toujours avec flamme.
Sur quelque point obscur qui me perplexe l'âme.
C'est ainsi qu'aujourd'hui comme nous nous levions
Après une nuit belle et que nous nous devions
Depuis trois fois que nous étions forcément sages,
Tu t'avisas, dans le plus prude des langages
Mitigé d'ailleurs par tout air naïf et franc,
De me blâmer de faire noir ayant dit blanc
Et dédier ma chair d'homme à la chair des femmes
En des rapprochements nombreux et polygames,

Cependant que mon âme, encore qu'en état
De péché très grief et d'extrême attentat,
Aspire au Ciel conquis par quels soins nécessaires!
Et s'exhale en accents qu'on veut croire sincères
Et qui valurent même à cet infime moi
Les suffrages sans pair des gens de bonne foi...
Un baiser prolongé (Qu'arriva-t-il ensuite?
Dame!) mit ta logique et la morale en fuite,
Mais quoi? l'objection restait, et maintenant
Que je suis de sang-froid, et frais et raisonnant,
Causons

C'est vrai qu'à la suite de douleurs grandes,
De malheurs mérités, d'ennuis, toutes offrandes
A ce monde mauvais où s'incarne Satan,
Ayant enfin courbé le front du vieil Adam
Devant la vérité patente de l'Église,
J'adorai Jésus qui l'incarne et réalise,
Et j'entendis ce culte au culte extérieur.
Nul ne pratiqua plus que moi, nul au rieur
Imbécile qu'hélas! est le Français en masse,
Ne cracha le respect humain mieux sur la face.
Communiant à peu près tous les jours, d'esprit,
Sinon de fait toujours, — et chaste (bien m'en prit),
Sobre (il n'était que temps), plus perfide ni brute,
Je tournais saint, je crois. Le malheur c'est qu'en butte
Dès lors aux vrais dévots comme aux prêtres sans foi,
A quelque exception près — je m'enquis pourquoi

Cet écart entre la Doctrine et ceux du Temple,
Sans penser qu'un jour je devais suivre l'exemple
Mais non plus en prêcher, et j'appris qu'il était
Difficile, sinon impossible, de fait,
D'être un chrétien digne du nom, dans ces scandales,
A moins de qualités par trop pyramidales...

Et puis, et puis la chair est forte et l'esprit lent.
Pas plus que l'intellect le sang n'est somnolent.
Deux beaux yeux, des contours, ces sons, une démarche
Eurent trop bientôt fait chavirer ma pauvre arche,
Et le naufrage fut total et dure encor,
Et toi-même tu m'es un des flots du décor
Terrifiant (tout juste) où vint sombrer le drame
De ma vie et qui peut s'appeler : PAR LA FEMME!

Mais non, tu m'es un flot de clarté, non de nuit.
Tu me sauves du désespoir, requin qui fuit.
Ta conversation est un clairon qui sonne
Ma diane, et me fait n'avoir peur de personne
Que de toi quand tu dois ne me sourire pas.
Ton conseil est le seul, tu gagnes mes combats,
Et la gaieté de ton corps blanc et brun et rose
M'absout de tout dans telle nôtre apothéose.

## X

Dans le peu de défauts dont je suis incapable,
Compte celui d'une jalousie implacable
Envers toi, mon Mensonge aimé qui m'a dompté,
Jusqu'à m'être un tel parangon de vérité
Que quand tu sors, belle, habillée, et pour des heures,
Prétexte, fourberie, astuces, feintes, leurres,
Tu me dis : « Je fais une course », et je te crois.
La foi du charbonnier, même plus qu'en la Croix,
Étant la mienne en toi, certes tu peux sans crainte
Ah! tu le sais! jouer de moi qui te crois sainte,
Et quand tu fais semblant d'issir en négligé,
Me narguant d'un : « Je vais voir des amants que j'ai »;
Lors je ne te crois pas, sûr, certain que tu railles.
J'aimerais moins suivre mes propres funérailles,
Dans un cas de malheur (c'est si je te perdais)
Que celles qui me traiterait de dadais,
De dupe et mettrait bien à nu tes félonies,
Et je le traînerais, cet être, aux gémonies!

Pourtant, prends garde! il n'est pire que l'eau qui dort.
J'ai des menaces, hein? et des gestes de mort
Par des fois, qui ne sont pas plus rares en somme,
Que de droit pour tout homme assumant d'être un homme
La canne d'un cocu va douce à manier,
Le revolver n'a rien que puisse renier
Un monsieur mal luné qu'on n'attendait que guère,
Et le couteau semble à d'aucuns de bonne guerre,
S'il s'agit de quelque surprise prise mal.
Je suis nerveux, mon pouls ne bat pas très normal,
Toi-même tu pourrais passer pour peu commode
Et la prescription s'absente de ton code :
Dame! un malentendu bien vite éclaterait
Non pour la trahison qui se dévoilerait,
Du moins le crois-je ainsi, vu mon humeur égale
Quant aux mœurs, mais bien pour l'espèce de fringale
Querelleuse précisément propre à tous deux.
Donc sans être jaloux, tort mesquin et hideux,
Je deviens ombrageux comme un cheval de race
Pour peu que l'on prête à mon vice ou qu'on l'agace.
Le coup serait alors, non pas de m'éviter,
Toi surtout, que non pas! mais bien de me guetter
Pour me gâter à l'heure choisie opportune,
M'étourdir de baisers jusqu'à m'être importune,
Jusqu'à m'être opportune encor, sans sourciller
Jusqu'à m'en chatouiller, m'en faire bafouiller,
Rire hystériquement comme un enfant qui joue,
Me distraire en un mot de l'ennui qui me roue,

Me tirer hors de moi, du bonhomme nouveau
Que dès lors me voici peindre l'idée en beau,
En rose, et me lâcher, mué tel dans la vie,
Ainsi le plan. Je me connais. Fais et j'y fie...
D'ailleurs tu me connais aussi, trop plus que bien
Même et tout secret mien devient vite le tien.
C'est terrible et logique et je n'y peux qui vaille,
Mais il dépend de toi, sans effort ni trouvaille,
Absolument, étant donné moi rien qu'à toi,
Moi te croyant et t'adorant en toute foi,
Moi ta chose et ton bien qu'on pille et qu'on gaspille;
Il dépend de toi, dis-je, étourdiment gentille
Et si drôle comme tu l'es lorsque tu veux,
Ou sombre en harmonie avec tes noirs cheveux,
Et sérieuse avec l'aide de tes yeux d'ombre,
Tes yeux où des pensers sans fin passent sans nombre
Si lumineux et si mutins quand il te plaît;
Or il dépend de toi, je le répète, il est
Dans ta main, ta main preste et leste et, s'il faut, lourde,
D'assoupir, de magnétiser, de rendre sourde,
Aveugle et plus crédule encore que jamais,
Grâce au vrai bon vouloir indolent que j'y mets,
Toute velléité mienne de jalousie...
Va donc, surpasse-toi, sers-nous la mieux choisie
De tes ruses dans l'art joli de me duper.

Le mieux serait pourtant de ne pas me tromper.

## XI

Bah ! (Ce n'est pas à vous que l'on parle, madame),
Après tout, laissons-nous promener par la lame.
Elle est douce, elle est forte, elle sent bon la mer,
Son haleine est salée avec un goût amer,
Elle est ronde et nerveuse, elle chante, elle gronde,
Et c'est un véhicule aimable sur le monde,
Sa transparence aussi forme un miroir vivant,
Réfléchissant le ciel et son aspect mouvant.
La brise la caresse et la bise la fouette.
Espoir, regret ou vœu, l'aile de la mouette
Vole autour et, la nuit, grise, est rose le jour,
Comme la certitude ou le doute en amour...
Laissons-nous promener par elle (rien, ma chère,
Qui vous concerne) tant qu'elle est encor légère
Et claire et mesurée en un juste reflux.
N'attendons pas, grands dieux ! qu'il ne soit bientôt plus
Temps, que, sous l'ouragan subit, elle n'éclate
Furieuse et méchante et trouble sous Hécate

Fatidique et moqueuse en les nuages tors :
Telle une femme ayant franchement tous les torts,
Qui se révolte et devient pire que nature,
Orage de colère et tourbillon d'injure !
Ah ! malheur à celui pris dans cet affreux pot
Au noir
(Tiens, chère ! Que charmante ce tantôt !)

## XII

Certes il fut traversé traverseras-tu,
Ce mien, dernier amour, mon arrière-vertu,
Mon ultime raison, mon excuse suprême
De vivre et d'être un homme et de rester moi-même,
Traversé traverseras-tu dans que de sens,
Combien de fois! depuis les soirs presque innocents
A force de candeur dans l'entier badinage
Où se forma cette union, notre ménage
Bizarre, intermittent, plein de lutte et de jeux,
Jusqu'à cet aujourd'hui nuageux, orageux,
Courageux après tout, vécu comme en campagne
Avec tel quel air de malheur qui l'accompagne,
Pour le saler et le poivrer conformément
Aux besoins du moment en fait de condiment.
Malentendus dès les premières fois, querelles
Souvent, disputes très souvent, graves, car elles
Avaient pour sanction, las! des brutalités
Pas toujours tiennes, nos pénates désertés

A tour de rôle ou d'une fuite mutuelle,
Pauvres pénates tôt rejoints! Apre, cruelle,
Abominable vie, adorée, entre nous !

Mais enfin il est temps pour nous comme pour tous
D'asseoir et d'assurer sur quelque base forte,
Pur dévouement ou simple habitude, n'importe!
— L'habitude souvent confine au dévouement
Et le dévouement n'est jamais qu'un dénouement. —
Cette nôtre existence, en somme indispensable
A nos tempéraments, comme aux genêts le sable,
Ce *statu quo* peut-être un peu trop militant
Mais qui nous plaît et qui nous sied, même, pourtant.
Sauvage, oui, notre vie ? Hé ! rendons-la moins rude,
Moi par le dévouement et toi par l'habitude.
Soyons de vieux amants étant de vieux amis.
Je me ferai de plus en plus souple et soumis
Et le sujet plutôt que l'amant de la reine.
Mais toi, tout en restant terrible, sois sereine !
Ironique un petit, et, sûre de ton Paul,
S'il faute, punis-le comme on fustige un fol
De cour qu'il est coutume après tout de peu battre.
Moi je vais me forcer, m'user, me mettre en quatre
Pour obtenir, de mon côté, ce résultat
D'au moins t'humaniser et te mettre en état
De me montrer, du tien, quelque peu d'indulgence
Compatible avec mon degré d'intelligence

Sauf en un cas de trahison mienne perçu
(Et ne prends ta revanche un peu qu'à mon insu),
Car, somme toute, à tout péché miséricorde.
Bref des concessions réciproques : j'accorde
De vivre ton féal corvéable et chétif ;
Accorde de régner sans zèle intempestif.

Tiens, quand tu n'es pas là, pour telle ou telle cause,
Absence bien forcée et qui me fait morose
A pleurer, au début, ainsi qu'un orphelin
Voulant sa mère, et quel cœur gros, et quel œil plein !
Par degrés, cependant presque insensibles,
J'arrive à m'engourdir en chagrins plus paisibles,
Plus plausibles aussi puisqu'y faire ne puis,
Et peu à peu l'agitation de mes nuits,
D'abord toute à ton corps qu'un rêve réalise,
Se transfigure enfin, se comme subtilise,
De comme virilise en ardente amitié,
Mais en pure amitié, tendre encore à moitié
Tout au plus, et l'amant devient le camarade,
Nuance exquise quand la couleur se dégrade
Du rouge de fournaise au blanc rose du jour.
Eh bien ! sans abdiquer pour cela notre amour,
— Les dieux nous gardent d'une telle ingratitude !
Si nous nous imposions résolument l'étude
D'appliquer la leçon dont je te parlais là,
La leçon que l'alme nature me souffla

Au moyen si persuasif, encor qu'austère,
D'une façon de divorce sans adultère
Et que console un sûr désir d'un prompt retour ?
Si nous tâchions d'éviter bien ces chocs, et pour
Cela, si nous tentions d'être un peu moins en ligne
De bataille, et d'accord tacite sur l'insigne
Question, qu'on réserve en tout tact bien discret,
D'essayer de la franche amitié qu'on plierait,
Parfois, quand il faudrait, au caprice de l'heure,
Ou souvent... et, tapis dans l'heur et la demeure
Qu'un loisir diligent nous aura préparés,
Parfilons-y gaiement des jours considérés
Par les yeux aussi bien bêtes du voisinage,
Mais dont l'assentiment garantit et ménage
La tranquillité due en somme aux gens de bien.
Qu'en dis-tu ? N'est-ce pas ? nous, ce double vaurien,
Ce vagabond des deux sexes, cette bohème
Que nous sommes et cette espèce de poème
Que nous vivons, non sans peut-être du talent,
Nous, transformés en un couple chaste au vœu lent
(Chaste et lent relativement, le vœu, le couple),
Hein, ça t'agrée ? Et te sens-tu vaillante et souple
Assez pour conspirer avec moi ce bonheur,
Assez pour conquérir avec moi cet honneur !
Hum ! Tu ne réponds pas, sinon d'une grimace
Dédaigneuse plutôt, et que faut-il qu'on fasse ?
Baste ! qu'il en retoune ainsi qu'il te plaira.
Je t'obéis en tout, advienne que pourra.

La mort est là d'ailleurs, conseillère émérite
Qui nous dit de jouir, vite et beaucoup de suite,
Et qu'un traître jupon prime un loyal linceul...
Son avis est le tien, pas, chérie ? C'est le seul !

# DANS LES LIMBES

## I

Je vis à l'hôpital comme un bénédictin
Des vrais bons temps, faisant mon salut en latin,
Docte, pieux, ça va de soi, mais plutôt, dame !
D'octe : l'on est bénédictin en Notre-Dame
D'abord, après le père Éternel et Jésus,
Ensuite en saint Benoit, conformément aux us ;
Puis, humblement, fils doux et soumis de l'Église,
Mère très tendre, en l'érudition permise.
Mais l'instant attendu survenant, on se prend
Ou plutôt se reprend à ne songer qu'au grand
But, le ciel par Benoît, Jésus et Notre-Dame
Dans le Père Éternel qui, si bon, nous réclame.
Ici, je fais des vers, de la prose, et de tout
Pour toi, chérie, pour toi seule, et fort jusqu'au bout,
J'attends, quand ma journée est faite, ta venue
Et tu viens, puissante et souriant, devenue

Une apparition presque à mon cœur tout coi,
Tout extasié,
Car Notre-Dame, c'est toi.

Décembre 1892.

## II

Hélas ! tu n'es pas vierge ni
Moi non plus. Surtout tu n'es pas
La Vierge Marie et mes pas
Marchent très peu vers l'infini

De Dieu; mais l'infini d'amour,
Et l'amour c'est toi, cher souci,
Ils y courent, surtout d'ici,
Lieu blême où sanglote le jour.

Ils y courent comme des fous,
Saignant de n'être pas ailés;
Puis s'en revienne désolés
De la porte fermée à tous

Espoirs certains, et résistant
A tels efforts pour t'enfin voir
En plein grand jour par un beau soir
Mué tôt en nuit douce tant !

Ah ! Limbes où non baptisés
Du platonisme patient
Vont, pitoyablement criant
Et pleurant mes désirs brisés.

Décembre 1892.

## III

O tes manières de venir! J'y mets du mien
Aussi, mais toi, que c'est gentil quand c'est du tien!
Oui, tes manières de t'y prendre pour venir
Me voir et m'étonner à ne plus en finir.
C'est tous les jours et du charmant et du nouveau.
Sans cesse en équilibre et jamais de niveau.
Hier je te voyais, derrière mon palier,
Descendre vivement le premier escalier
Pour remonter le mien de ton pas net et preste
M'apercevant alors, quel prompt, quel joli geste
De sembler retourner, pour ne faire que mieux
Et mon plaisir et mon bonheur de pauvre vieux
Encore vert en me sautant si fort, exprès,
Au cou, que j'en palpite très longtemps après
D'un tel bonheur, et, sarpejeu! de quel plaisir!

Aujourd'hui, comme tu tardais, moi de saisir
Ma plume, et la laissant débridée, et tournant
Le dos à la porte d'entrée, ô l'étonnant

Aspect, de travailler pupitrant mon lit même,
Encre, buvard, papier tout à quelque poème,
Quand soudain je sens un baiser comme un acier
Que, traîtresse, en mon cou tu plonges tout entier ;
Et moi, je te le rends sur le cou par devant
Au lieu de par derrière ainsi qu'auparavant.
Question de position, — gosse, gamin —
Demain ce sera mieux encore, après demain
Mieux encor.

O petits, bonheurs de mon malheur!
C'est peut-être après tout ce qu'il est de meilleur,
Et j'oublie en ces jeux la volupté brutale,
Bonne certes, mais moins, qui sait? que l'idéale.

# IV

TOI

Bonjour.

MOI

Chéri !

TOI

J'arrive de bonne heure, pas ?

MOI

Pas trop.

TOI

Tu n'es jamais content.

MOI

C'est vrai, là-bas
On fait queue et c'est long. Puis aujourd'hui l'on fouille,
Je sais, jeudi ! Ça prend du temps.

TOI

Et l'on farfouille

Et l'on trifouille, et toi, tu bafouilles. Le mieux,
Pour éviter tout ça, serait, mon pauvre vieux,
Moi, ne plus venir ni jeudi ni dimanche.
Tiens, au fait, de ne plus venir du tout, bath flanche!

MOI

Méchante !

TOI

Et comment va !

MOI

Mieux.

TOI

Tant pis, l'Infernal !

MOI

Mieux depuis que t'es là.

TOI

Zut avec ton banal,
Ton vulgaire « depuis que t'es là ».

MOI

C'est que, c'est que...

TOI

C'est que : c'est que, tu m'as l'air... c'est que... Zut ! avecque
Tes boniments toujours les mêmes.

MOI

C'est mon cœur
Qui parle. O oui ! Toi pas là, je meurs de langueur.

TOI

As-tu fini ?

MOI

Pourquoi toujours dure ?

TOI

Eh, je blague !
T'es bête, quand je ris, tu geins, toi, t'as du vague
A l'âme. Que c'est drôle ! Un homme comme toi
Qu'on dit spirituel, très bête auprès de moi.

MOI

Tiens, devant toi, j'ai comme peur...

TOI

Je suis si belle ?
Pour changer, tu reçois, dis, un tel, une telle,
Une telle, un tel, tu sais que je te défends
Absolument de les recevoir et te rends,
S'ils viennent, responsable, et, pour ta pénitence,
Tu ne me verras plus jamais.

MOI

J'...

TOI

O rouspétance
Détestable ! Ne réponds pas et fais le mort.
Je ne veux pas ici de ces gens-là.

MOI

D'accord,

Là, j'obéis,

TOI

Bien sûr?

MOI

Oui.

TOI

Cette femme ignoble,
Je lui ferais une conduite de Grenoble
Telle qu'elle s'en souviendrait en Paradis !
Quant aux autres...

MOI

Je les consigne, je te dis.

TOI

C'est qu'avec toi je suis toujours sur le qui-vive.
T'es gentil quand moi là, moi pas là, tout arrive !
Monsieur fait son fendant, il se laisse mener.
Il dit du mal de moi...

MOI

Çà, non !

TOI

Va donc crâner !
Mais assez — t'es mignon — de mines furieuses.
Embrasse... Et causons de choses plus sérieuses.

# V

Tu m'as donné, non point à tort,
Mais certe avec juste raison,
Ce surnom d'Infernal, c'est fort
Bien : n'as-tu pas toujours raison ?

En effet, malgré la sincère,
Plus pur sincère, entière amour,
Que je te voue et tout entière,
Sincère que soit cette amour.

Mon caractère diabolique
Parfois ne sait pas abaisser
Un orgueil vraiment babélique
Qui, lui, ne veut pas s'abaisser.

Ah ! courbe-le, mon caractère,
Piétine-le donc sous le tien :
Mon cœur, t'est là pour partenaire.
Mon âme est là pour ton soutien.

Mon cœur qui t'a donné ma vie,
Mon âme dont tu tiens les sceaux!
Pardon pour mes péchés d'envie,
De colère, et tous crimes sots.

D'ailleurs je les expie assez
Toutes ces mes infractions
Loin de toi, sauf en laps pressés,
Par de telles privations !

## VI

Le lieu des adieux (pas éternels), — la saison
Dernière était au coin de la basse maison
Tout rouge — la tuile et la brique y fourmillent
(Vis-à-vis le gazon bordé de camomille)
Qui sert de local à des services divers.
Là l'heure ayant sonné de son timbre pervers,
Nous enjoignant de nous séparer tout de suite,
Hélas ! avant qu'hélas ! tu ne prennes la fuite,
Je t'embrassais si fort que toi tu ne pouvais
T'empêcher de rire aux éclats, et ne savais
Pour lors me refuser un baiser sur la bouche,
Un gros, frais, long baiser partagé, puis, farouche
Pour la forme — c'était presque en public, des yeux
Pouvaient nous voir, en malins, ou pics, officieux,
Des langues bavardes, et quel scandale ! et leste,
Cruellement, tu me quittais, instant céleste
Et diabolique, avec ces mots : « Je ne viens plus. »
Car, sachant bien que tu viendrais, irrésolus

Toutefois, mes désirs fous tantôt ivres d'ire
Et de larmes, tantôt pleins d'espoir à ton dire,
Se souvenant de la chère intonation
Et de la gentiment taquine intention,
Me balançaient dans une fausse inquiétude,
Jusqu'au lendemain, tendre amie au verbe rude.

## VII

Aux tripes d'un chien pendu
Tu m'assimiles parfois.
M'engueulant de cette voix
Idoine à ce propos dû.

Tu me dis, robuste et grasse,
Assez souvent, qu'un beau jour
Ce serait si bien mon tour
Que le diable en crierait grâce !

Mon tour d'écoper, car tu
Ne te mouches pas du pied
Pour manier comme il sied
La gifle, et c'est ta vertu

De n'avoir pas peur d'un homme,
Fût-il fort comme un millier,
Et ton geste familier
Tu n'en es pas économe...

Ainsi nous nous disputons
(Tu me disputes du moins),
Prenant les dieux à témoins,
Sacrant, jurant, puis battons

En retraite l'un vers l'autre
Après tel combat fatal,
Distraction d'hôpital,
Bonne fille et bon apôtre.

En retraite, oui, nous battons
L'un vers l'autre et nous baisons
Sur la bouche et ces façons
Je les aime encor mieux que des coups de bâtons.

Décembre 1892.

# VIII

Voilà bien le déjà quantième jour de l'an
Que tu me vois ici : le premier c'était en ***.
Ah ! mon amour est vieux déjà de plus d'un lustre ;
Et comme un qui s'accoude à même tel balustre
Et paresseusement resonge aux biens, aux maux,
Aux insignifiants événements, faits, mots,
Pensers, de cette part quelconque de sa vie,
Ainsi, moi, je souffre à nouveau colère, envie,
Trahison : je jouis après des jours, des jours
Et des jours et des jours et des bonnes amours
Et des espoirs remplis jadis, et de la vie
Enfin ! et malgré trahison, colère, envie !

Mais de tous ces *memoranda* le meilleur c'est
Toi, quand ta forme, aimée à l'infini, glissait
D'un pas léger malgré la majesté du buste
Vers moi tout rassuré dès lors par ta voix, juste

Au point par ma langueur loin de toi, douce voix,
Divine voix dont les gaîtés sont des pavois
Où trônent mes désirs triomphals en cette heure.

La voix s'envole, mais le souvenir demeure.

1er janvier 1893.

## IX

Des méchants, ou, s'ils aiment mieux, des indiscrets
Sinon des envieux que je pardonnerais,
S'ils ne te faisaient pas, bon chéri, de la peine,
Tant leur manège est nul, tant leur malice est vaine,
Ont essayé, même s'efforcent d'essayer
A nouveau de nous désunir, d'entre-bâiller
La porte à la querelle, au soupçon qui gourmande,
A la colère à qui lors, l'ouvrir toute grande
Et qui rugit avec un couteau dans la main.

Honnêtes Iagos passez votre chemin.
Comme si ce n'était assez de mes misères,
Des ennuis de partout me griffant de leurs serres
En attendant de m'emporter je ne sais où,
Voici sortir je ne sais quels serpents d'un trou
Pour taquiner mes pieds clapotant dans leurs vases.
Heureusement, amie, ô toi, tu les écrases,

Femme bonne que le mépris arme et défend,
Femme bonne qui me défends comme un enfant,
Femme douce qui me souris, femme sublime,
O ma femme, qui recevras mon souffle ultime !

## X

Ils ont rampé jusques ici,
Dans ces limbes où je soupire
Après toi lointaine, ô martyre!
Ils ont rampé jusques ici.

Guettant ta venue et l'instant
Propice pour, devant ma face,
T'insulter, limiers sur ta trace,
Guettant ta venue et l'instant.

T'insulter, or, c'est m'insulter,
Au centuple, et certes pour ce
Ils auront lieu d'apprendre que
T'insulter, or, c'est m'insulter.

Viens, bien-aimée, et, va, vivons
En paix loin du monde imbécile :
« La vie est là, simple et tranquille ».
Viens, bien-aimée, et, va, vivons!

## XI

Oh ! tu n'es pas une savante
Et je t'en félicite fort,
Et je t'en loue et je t'en vante,
Et qui me censure il a tort,

Car ta finesse toute nue
Sans vains mots et sans gestes faux,
Car ta ruse mieux qu'ingénue,
Car ta rouerie aux plans nouveaux,

Car jusqu'à ta « méchanceté »,
Comme ces bons pantes-là disent,
Nous défendent de leur bêtise...
Ta méchanceté ? ta bonté !

Car ces vertus d'entre les tiennes,
Me vont mieux, te vont mieux aussi,
Bien qu'on n'en chante pas l'antienne,
Que d'autres fleurant de moisi.

Ils disent encore, les gens,
Que tu n'es pas intelligente,
Eux, ce qu'ils sont intelligents,
C'en est une chose touchante.

Il paraît que tu ne comprends
Pas les vers que je te soupire,
Soit ! et cette fois je me rends !
Tu les inspires, c'est bien pire.

# XII

Oui, tu m'inspires, Muse et que non pas Musette !
Philomène et non pas Lisette, Philomène
Telle quelle, « nature », et parbleu ! très humaine
Et très divine aussi, très déesse, mazette !

Ma Philomène avait du bon sens dans sa tête
Et de la fantaisie au cœur, de la meilleure
Et du meilleur bon sens, celui qu'à la male heure
Sollicite le mien de bon sens de poète !

Ta fantaisie elle est immense, active, ardente,
Gaîté mêlée à de sombre mélancolie.
Quelle chaude gaîté quand ton chagrin s'oublie,
Ce chagrin qui pudiquement rêve en sa tente.

Quant à ta bonté, c'est ma vie et c'est mon être
Sans elle je languis dans ma fade ironie.
Par elle je retrouve une aube bénie
Toutes naïvetés où le jour va renaître,

Le beau jour baptismal de mon adolescence!
Tu me rends la jeunesse et les belles folies,
O muse mienne, ô femme mienne, tu délies
Et ma langue et mon âme.
O plus, dis, plus d'absence!

## XIII

Ô ! l'absence ! le moins clément de tous les maux !
(*La Bonne Chanson.*)

J'ai dit jadis que l'absence
Est le plus cruel des maux,
On s'y berce avec des mots,
C'est l'horreur de la puissance

Sans la consolation
Du moins de quelque caresse,
On meurt sans qu'il y paraisse
On est mort, dis-je, et si on

Feint de respirer encore,
C'est bien machinalement.
O ce découragement
A voir se lever l'aurore,

Or, depuis que dans ces lieux
Je souffre, — dès toi venue, —
Par quelle force inconnue,
Allé-je infiniment mieux ?

C'est l'histoire de l'éphèbe
Mourant de la vierge au loin !
Qu'elle arrive et soit témoin,
Comme il nargue et fuit l'Érèbe !

Et tant que j'y resterai,
Accours en ce limbe blême :
Moi qui déjà t'aime et t'aime,
O que je t'adorerai !

## XIV

C'est fait, littéralement je t'adore !
On adore Dieu, créateur géant.
Or ne m'as-tu pas, plus divine encore,
Tiré de toutes pièces du néant ?

Dieu que je bénis puisqu'il est le Père
Du moins pour nous faire avec mieux que rien
Toi tu n'avais rien, mais rien pour me faire
Tel que me voici, ta chose et ton bien.

Rien, pas même du limon comme l'Autre.
Je m'étais éventé dans le Pédant
Plus que mort, pas né, brume qui se vautre
Aux fondrières d'un art décadent.

Fantôme perdu dans des fantaisies,
Fantasques, hélas ! moins encor que quoi
Que ce soit qui fût, vacantes, moisies.
Ah ! c'était du propre et du beau que moi !

Tu parus! Je naquis sous ta prunelle,
Du sang me battit, de la chair me vint,
Par degrés rapides une éternelle
Amour m'investit qui vivait pour vingt.

Amour de latrie et d'idolâtrie
Où s'épura mon pauvre orgueil lettré,
Où la vérité rude, mais chérie
A force de bonté m'a retiré.

Du rêve égoïste et me fait le frère,
Non, le cerf que tu daignes fraternel,
L'esclave de ta volonté sévère
A juste titre en son vœu maternel

Presque, puisque tu me diriges, guides,
Protèges encontre le monde, aussi
Contre moi-même, ô trop, que trop rapides
Délices! Conjugal, ce vœu si tien! Si

Que je peux dire, moi, que je t'adore,
Toi qui, comme le Créateur géant,
M'as, plus puissante et meilleure encore,
Tiré de toutes pièces du néant.

## XV

Je blasphémais Dieu, c'est le Père et le Maître,
Tous deux venons de lui, c'est la source de l'Être
Et je ne t'aime autant que par sa volonté.
Jésus a sur la croix d'avance racheté
Mes péchés — et les tiens, car tu pèches, chérie,
Bien qu'à mes yeux qui te sont toute idolâtrie,
Tes fautes soient encor de justes actions ;
Mais mes yeux ne sont pas des yeux d'ange : prions
Donc qu'il nous soit donné dans la paix que procure
La conscience de bien faire, la foi pure
Et simple, de façon à vivre — saintement?
Hélas, non! mais, du moins, gentiment, bontément,
Afin que le prochain qui voit nos calmes joies
Et nos calmes chagrins et nos cœurs plus les proies
Comme autrefois, de ces torts affreux et cruels,
S'édifie, à défaut, nous laisse à nos réels
Soins d'être heureux seuls et nous imite... à distance.

Vive, oui, n'est-ce pas, vienne cette existence!

## XVI

Hélas! je crains fort pour nous deux
Avec nos fichus caractères,
Des avalanches, des cratères
Mieux que fous, pis que hasardeux.

Un zeste de raison nous reste
Pour prévoir et, par conséquent,
Pour aimer et chercher le qu'en-
Dira-t-on, et : zut pour ce zeste!

Grasseye en gamin de Paris
Ce notre caprice moins bête
Encor que méchant quoique honnête,
Et qui fait tout de nos esprits.

Soit, plus de bride, à l'aventure.
Liberté, libertas, et, sans
Davantage ennuyer nos sens
De réserves contre nature,

Allons-y d'une noce en tout,
L'amour, l'ivresse et tous les vices
Amusants, et tous les sévices,
Rendons-nous-les dès mis en goût.

Tous les services aussi, folles
Caresses et coups bien tapés,
Défonçons tous les canapés.
Toutes les querelles frivoles

Et cruelles, payons-nous-les !
Bécotons-nous, puis tue, assomme !
Montre-toi femme, je suis homme,
Griffe, je cogne. O pleurs salés,

Cris, jurons ! et ô tendres plaintes,
Sueurs dives, salives bien !...
Or, mettant du tien et du mien,
L'un dans l'autre sans plus de craintes

D'en mal finir, lâche souci,
Bah, vivons tels quels, car le pire,
Pour moi du moins, serait de dire
Un jour : elle n'est plus ici !

Si l'on doit vivre mal ensemble,
Et bien, vivons mal ensemble, ou

Mourons ensemble, car, seul, où,
Comment vivre sans toi ? J'en tremble.

Ainsi, sur mon lit d'hôpital
Je m'agite en propos stériles.
Là ! mes rêves, dormez tranquilles,
Elle va venir, c'est fatal,

C'est écrit, c'est la destinée ! —
Et, comme elle est toute bonté,
La voici dans sa majesté
De reine mienne ramenée.

## XVII

Un fiacre, demain, à huit heures
Du matin, nous emportera
Tous deux bien loin de ces demeures
Devers tous les et cætera

De la vie enfin reconquise,
Bonheur, malheur, et toi toujours!
Car tu m'es la fête promise
Ou le saut aux abîmes sourds.

Cette fois comme les dernières
Tu me jures bien d'en finir
Avec tes mœurs aventurières
Et de ne plus y revenir.

Est-ce encore de la faiblesse
Ou pressentiment de ma part?
Il me semble que ta promesse
D'aujourd'hui d'un cœur loyal part,

Pourtant tes yeux noirs, ô ma brune,
De leur regard méchant et bon,
Mystérieux comme la lune,
Ne me disent ni oui ni non,

Et le sourire qui te pare,
Parfois semble avoir hésité
Entre une malice barbare
Et la naïve gaieté.

Si tu savais ce que je souffre
Dans ce misérable suspens,
Me balançant des cieux au gouffre,
Du gouffre morne aux cieux flambants,

Des cieux flambants de toutes joies
Au gouffre plein d'ombre et de mal,
Tu pitoierais — et tu pitoies?
Ce pauvre vieux dit l'Infernal.

Qu'importe, allons! ô toi le maître
Et la maîtresse. Il est demain,
L'heure a sonné, vite au Peut-être
Dont ton caprice est le chemin.

# DÉDICACES

I

## BALLADE

### TOUCHANT UN POINT D'HISTOIRE

*A Anatole France.*

Assez qu'on — sinon plus qu'assez —
Déplore avec désinvolture,
Les uns mes « désordres » passés,
Les autres ma Noce ! future ;
Mais tous joignent cette torture
A leurs racontars déplaisants
De me vieillir plus que nature :
Je n'ai que quarante-trois ans.

J'ai mille vices, je le sais,
Et connais leur nomenclature,
Mais pas tous ceux qu'on a tracés.
La pénible mésaventure !

Va-t-il falloir que je l'endure?
Oui, non sans maints ennuis cuisants.
Or voici le cas de rupture :
Je n'ai que quarante-trois ans.

J'aurai quelque jour un accès
Contre cette littérature.
Je jure alors, foi de Français!
De courre et nâvrer l'imposture,
Fût-ce au fond de l'Estramadure
Ou vers le pôle aux froids jusants.
Dilemme : « Surcharge ou râture! »
Je n'ai que quarante-trois ans.

ENVOI

Princes du pouf et de l'ordure,
Sachez-l', échotiers maldisants
Que tente une poigne encor dure,
Je n'ai que quarante-trois ans.

Décembre 1887.

II

# BALLADE

## EN VUE D'HONORER LES PARNASSIENS

*A Ernest Jaubert.*

Or on vivait en des temps fort affreux
Où la réclame était mal en avance.
Dans la bataille aux rimes plus d'un preux
Tout juste eut pour l'attaque et la défense
Quelque canard d'Artois ou de Provence;
Mais Phœbus vint qui reconnut les siens
Et sut garder, vainqueurs, de toute offense
Les chers, les bons, les braves Parnassiens.

Bien que tenus un peu pour des lépreux,
Ne touchant guère en fait de redevance
Que tels petits écus des moins nombreux
Et l'amour et l'eau claire pour chevance

Unique avec la faim de connivence,
Tous, aussi bien les neufs que les anciens,
Ils marchaient droit dans la stricte observance,
Les chers, les bons, les braves Parnassiens.

C'étaient, après les Maîtres valeureux,
Ces pages fiers : Mendès en son enfance
Mais qui déjà portait des coups heureux,
— Ah lui ! ne l'eût oncques la rime en *vance*
Gêné du tout, voir celle en *revance*, —
Heredia, fleur des patriciens,
Dierx, Cazals, que leur nom pur devance,
Les chers, les bons, les braves Parnassiens.

ENVOI

Princes et rois « gardés de toute offense »,
Ai-je dit, l'un de ces miliciens,
Qu'à leurs santés boivent l'eau de Jouvence
Les chers, les bons, les braves Parnassiens.

I

## A JULES TELLIER

Quand je vous vois de face et penché sur un livre
Vous m'avez l'air d'un loup qui serait un chrétien,
Pardon, rectifiez : qui serait un païen,
En tous cas d'un loup peu garou qui saurait vivre.

Je vous vois de profil : un faune m'apparaît,
Mais un faune select au complet sans reproche
Avec, pour plus de chic, une main dans la poche
Et promenant à pas distraits son vœu secret.

Vu de dos, vous semblez un sage qui médite,
A jamais affranchi des fureurs d'Aphrodite
Et du soin de penser uniquement jaloux.

Vu de loin, on vous veut de près à justes titres,
Et, car la vie, hélas! a de sombres chapitres,
Quand je ne vous vois pas je me souviens de vous.

1er janvier 1889.

II

## AU MÊME

Ainsi je riais, fou, car la vie est folie!
Mais je ne savais pas non plus que tu mourrais,
Moi malade et mourant presque (on eût dit exprès,
Sûr, mort, du cher tribut de ta mélancolie)

Car tu m'aimas de sorte à ce qu'on ne l'oublie,
Esprit et cœur enthousiastes toujours prêts
A se manifester en quelques nobles traits...
— Et c'est moi qui sur toi dis la triste lalie!

Hélas, hélas! que tout soit ou semble discord
En ce monde où qui donc a raison ou bien tort,
A ce qu' « assure » une dure philosophie!

Mon ami, quelle soit la dispute ou la loi,
Je reprends un de mes vers vrais à vous en vie :
Quand je ne te vois plus je me souviens de toi.

Juin 1889.

III

# A FRANÇOIS COPPÉE

Les passages Choiseul aux odeurs de jadis,
Oranges, parchemins rares, — et les gantières!
Et nos « débuts », et nos verves primesautières,
De ce Soixante-sept à ce Soixante-dix,

Où sont-ils? Mais où sont aussi les tout petits
Événements et les catastrophes altières,
Et le temps où Sarcey signait S. de Suttières,
N'étant pas encore mort de la mort d'Athys!

Or vous, mon cher Coppée, au sein du bon Lemerre
Comme au sein d'Abraham les justes d'autrefois,
Vous goûtez l'immortalité sur des pavois.

Moi, ma gloire n'est qu'une humble absinthe éphémère
Prise en catimini, crainte des trahisons,
Et, si je n'en bois pas plus, c'est pour des raisons.

IV

## J.-K. HUYSMANS

Sa douceur n'est pas excessive,
Elle existe, mais il faut la voir,
Et c'est une laveuse au lavoir
Tapant ferme et dru sur la lessive.

Il la veut blanche et qui sente bon
Et je crois qu'à force il l'aura telle.
Mais point ne s'agit de bagatelle
Et la tâche n'est pas d'un capon.

Et combien méritoire son cas
De soigner ton linge et sa détresse,
Humanité, crasses et cacas!

Sans jamais d'insolite paresse,
O douceur du plus fort des J.-K.,
Tape ferme et dru, bonne bougresse!

V

## A STÉPHANE MALLARMÉ

Des jeunes — c'est imprudent! —
Ont, dit-on, fait une liste
Où vous passez symboliste.
Symboliste? Ce pendant

Que d'autres, dans leur ardent
Dégoût naïf ou fumiste
Pour cette pauvre rime iste,
M'ont bombardé décadent.

Soit! Chacun de nous, en somme,
Se voit-il si bien nommé?
Point ne suis tant enflammé

Que ça vers les n...ymphes, comme
Vous n'êtes pas mal armé
Plus que Sully n'est Prud'homme.

VI

## A JEAN MORÉAS

C'est le beau Jean Moréas
Qui fait dire à l'échotier
Que l'art périclite, hélas !
Aux mains d'un si tel routier.

Routier de l'époque insigne,
Violant des villanelles
Comme aussi, blancheurs de cygne !
Violant des péronnelles.

Va-t'en, sonnet libertin,
Fleurir de rimes gaillardes
Ce chanteur et ce hutin,

Migrateur emmi les bardes,
Que suivent sur ses appels
Tous les cœurs des archipels.

## VII

# A LAURENT TAILHADE

Le prêtre et sa chasuble énorme d'or jusques aux pieds
Avec un long pan d'aube en guipures sur les degrés ;
Le diacre et le sous-diacre aux dalmatiques chamarrées
D'orerie et de perle à quelque Eldorado pillées ;

Le Sang Réel par Qui toutes fautes sont expiées,
Dans un calice clair comme des flammes mordorées ;
L'autel tout fuselé sous six cierges démesurés,
Et ces troublants *Agnus Dei* qu'on dirait pépiés ;

Et ces enfants de chœur plus beaux que rien qui soit au monde
Leurs soutanettes écarlates, leurs surplis jolis,
Et les lourds encensoirs bercés de leurs mains appalies ;

Cependant que, poète au front royal sur tout haut front.
Laurent Tailhade, tels jadis Bivar, Sanche et Gomez,
Érect, et beau chrétien, et beau cavalier, suit la messe.

VIII

## A VILLIERS DE L'ISLE-ADAM

Tu nous fuis comme fuit le soleil sous la mer
Derrière un rideau lourd de pourpres léthargiques,
Las d'avoir splendi seul sur les ombres tragiques
De la terre sans verbe et de l'aveugle éther.

Tu pars, âme chrétienne on m'a dit résignée
Parce que tu savais que ton Dieu préparait
Une fête enfin claire à ton cœur sans secret,
Une amour toute flamme à ton amour ignée.

Nous restons pour encore un peu de temps ici,
Conservant ta mémoire en notre espoir transi,
Tels les mourants savourent l'huile du Saint-Chrême.

Villiers, sois envié comme il aurait fallu
Par tes frères impatients du jour suprême
Où saluer en toi la gloire d'un élu.

IX

## LÉON BLOY

Le Dogme certes, et la Loi,
Mais Charité qui ne commence
Ni ne finit, énorme, immense,
Telle est la foi de Léon Bloy.

Un Abel mais un saint Éloi :
Enclume et marteau sans clémence,
La raison jusqu'à la démence,
Telle est la foi de Léon Bloy.

Une tête féroce et douce,
Très extraordinairement
Un peu va comme je te pousse;

Un génie horrible et charmant,
Et tout l'être et tout le paraître
D'un mauvais moine et d'un bon prêtre.

X

## A RAOUL PONCHON

Vous aviez des cheveux terriblement;
Moi je ramenais désespérément;
Quinze ans se sont passés, nous sommes chauves
Avec, à tous crins, des barbes de fauves.

La Barbe est une erreur de ces temps-ci
Que nous voulons bien partager aussi;
Mais l'idéal serait des coups de sabres
Ou même de rasoirs nous faisant glabres.

Voyez de Banville, et voyez Lecon-
Te de Lisle, et tôt pratiquons leur con-
Duite et soyons, tels ces deux preux, nature.

Et quand dans Paris, tels que ces deux preux,
Nous irons, fleurant de littérature,
Le peuple, ébloui, nous prendra pour eux.

XI

## A F. CAZALS

Adonis expirant sur des fleurs n'est pas lui.
Narcisse en fleur changé non plus, non plus Arbate
Triste de ne rimer qu'à peine à Mithridate,
Et non plus rien qui nous rappellerait l'ennui.

Au contraire, les chagrins qui nous auraient nui,
Littéral Arlequin, il les bat de sa batte
Comme un Pierrot, et ça n'a rien qui nous épate,
Attendu que le rire en ses yeux bruns a lui.

Décoratif à sa façon — sinon la bonne,
C'est la meilleure, -- il n'a le cachet de personne
Ni personne le sien, ô réciprocité !

Le roi des bons enfants et la pire des gales,
Car que de vices, las! aux noirceurs sans égales :
Jeunesse, esprit, gaîté, bonté, simplicité!

XII

## A GERMAIN NOUVEAU

Ce fut à Londres, ville où l'Anglaise domine,
Que nous nous sommes vus pour la première fois,
Et, dans King's Cross mêlant ferrailles, pas et voix,
Reconnus dès l'abord sur notre bonne mine.

Puis, la soif nous creusant à fond comme une mine,
De nous précipiter, dès libres des convois,
Vers des bars attractifs comme les vieilles fois,
Où de longues misses plus blanches que l'hermine

Font couler l'ale et le bitter dans l'étain clair
Et le cristal chanteur et léger comme l'air,
— Et de boire sans soif à l'amitié future !

Notre toast a tenu sa promesse. Voici
Que, vieillis quelque peu depuis cette aventure,
Nous n'avons ni le cœur ni le coude transi.

XIII

## MAURICE BOUCHOR

Il s'appelle Maurice ainsi que ce soldat.
Et se nomme Bouchor comme saint Bouche d'or.
Soldat du rire franc, saint, sinon point encor,
Du moins religieux d'esprit sinon d'état.

Chaque effort de son œuvre acclame bien sa date
Et, sous ses deux patrons, ce qu'en outre elle arbore
C'est bien la bonne foi sortant par chaque pore
Et l'amour du métier que chaque heure constate.

Jeunesse folle bien, extravagante au point :
Tel un page sa dame au cœur, sa dague au poing,
Bondissant, comme hennissant, s'il meurt, tant pis!

Age d'homme pensif et profond dont témoigne
On dirait, l'on dirait, sonnée à pleine poigne,
La tour changée en nourrice de Saint-Sulpice.

XIV

## HENRY D'ARGIS

Érudit, graphologue est presque nécromant,
Pourtant il est aimable et si mal redoutable
Qu'il fait belle et digne figure au bal, à table,
Au jeu, partout, à ce qu'on dit, et l'on ne ment.

Ce sage aime la Femme, et qui croit qu'il a tort?
Pour lui plaire, ou plutôt pour se plaire à soi-même,
Si j'en crois mes auteurs, il prend un soin suprême
D'être élégant sans rien qui se sente un seul effort.

Agile, souple, interrogant, c'est un vainqueur.
Son cœur a de l'esprit comme quatre, et sa tête
Est bonne comme un cœur, bien que tête d'esthète,

Et que son cœur soit bête ainsi que tout bon cœur.
Ermite à deux, parmi chienne et chien chat et chatte,
Il vit, l'été comme l'hiver, à la Grand'Jatte.

XV

## A ERNEST RAYNAUD

Nous sommes tous les deux des moitiés d'Ardennais,
Moi plus foncé que vous, — dirai-je plus sauvage?
Procédant des Forêts quand vous de ce Vallage
Doux et frisque qu'aussi bien que je vous connais.

Il y a peu de temps qu'encor j'y promenais,
Vous le savez, mon goût de son clair paysage,
Poussant les choses jusqu'à nous mettre en ménage,
Mon rêve et moi, là-bas, paysans désormais.

Faut croire que là-bas j'offensai quelque fée,
Car m'en voilà parti plus tôt que de saison
Après avoir vendu mon clos et ma maison.

Aussi combien en vous j'adore, retrouvée
Parmi ces gens que nos airs francs font ébahis,
La bonne humanité de ce brave pays.

XVI

## RAYMOND DE LA TAILHÈDE

Un jour que la nature avait fait de bons rêves,
Elle vit s'éveiller Raymond de la Tailhède
Aux bords où, pour charmer l'ennui des heures brèves,
Le joyeux troubadour procède de l'aède.

Pâle implacablement avec des fois la rose,
Sur la joue et le front, de vingt ans pas encore,
Et, séduisante aussi par-dessus toute chose,
Cette vivacité, mercure, éther, phosphore!

Petit, ainsi qu'il sied à ces futurs grands hommes,
Mais si haut de mépris pour le siècle où nous sommes
Qu'il évoque Éliogabale, qu'il l'assume

Et qu'il l'incarne, en haine de l'heure mauvaise,
Absolument indifférent à la coutume.
D'ailleurs correct et gentleman à la française.

XVII

## A ARMAND SILVESTRE

La grande Sand porta sur les fonds baptismaux
Votre muse robuste et saine et, bonne fée,
Vous prédit le génie et l'œuvre d'un Orphée
Charmant l'homme et la femme et jusqu'aux animaux,

Jusqu'au serpent, jusqu'à l'oiseau sur les rameaux.
Et vous, pour faire bien la parole prouvée,
Vous avez remporté ce double cher trophée :
Belle ampleur de l'idée en l'alme ampleur des mots.

Vos livres sont un don même de la nature,
Tant il fait bon les lire et les relire, ainsi
Qu'on respire et respire une atmosphère pure.

Vos livres! où l'amour qu'il faut, jamais transi,
Toujours sincère, éclate en vives splendeurs franches,
Puis où le mâle au fond qu'on est prend ses revanches.

XVIII

## FERNAND L'ANGLOIS

Haut comme le soleil, pâle comme la lune,
Comme dit vaguement le proverbe espagnol,
Il a presque la voix tendre du rossignol,
Tant son cœur fut clément à ma triste fortune.

Je l'écoute toujours, cette voix opportune
Qui me parlait naguère, est-ce en ut, est-ce en sol?
Et qui sut relever, furieux sur le sol,
Mon cœur, cœur sauvage et fou de roi de Thune!

Mais rions! car mon livre est un livre amusant,
Et dès lors que ce souvenir doux et cuisant
D'un suicide prévenu de mains pieuses

Me remonte ce soir, peut-être pire encor
Dans un absurde et vraiment sinistre décor,
Paix-là, pour ces mains-là, mes mains calamiteuses!

XIX

## A IRÉNÉE DECROIX

Où sont les nuits de grands chemins aux chants bachiques
Dans les Nords noirs et dans les verts Pas-de-Calais,
Et les canaux périculeux vers les Belgiques
Où, gris, on chavirait en hurlant des couplets ?

Car on riait dans ces temps-là. Tuiles et briques
Poudroyaient par la plaine en hameaux assez laids ;
Les fourbouyères, leurs pipes et leurs bourriques
Dévalaient sur Arras, la ville aux toits follets

Poignardant, espagnols, ces ciels épais de Flandre ;
Douai brandissait de son côté, pour s'en défendre,
Son lourd beffroi carré, si léger cependant ;

Lille et sa bière et ses moulins à vent sans nombre
Bruissaient. — Oui, qui nous rendra, cher ami, l'ombre
Des bonnes nuits, et les beaux jours au rire ardent ?

XX

## A GEORGE BONNAMOUR

J'étais malade de regrets, de quels regrets !
Toute ma bonne foi pleurait d'une méprise.
Mon corps qui fut naguère fort, si faible après
Agonisait presque, comme un tigre agonise.

Ma face dure aux poils fauves de barbe grise
Suait froid, mes yeux clos se rejoignaient trop près,
D'affreux hoquets me secouaient sous ma chemise
Et mes membres s'alignaient, à la mort tout prêts.

Puis il fallut manger et boire. Comment faire ?
Mais vous vous trouviez là qui me tendiez mon verre
Et découpiez ma chère et me teniez le front.

Et, tout en écoutant, pieux, ma juste plainte,
La consolant parfois d'un mot franc dit sans crainte,
Berciez l'enfant qu'est moi des beaux jours qui seront.

XXI

## A PATERNE BERRICHON

Tous deux avons ce travers
De raffoler des bons vers
Et d'aimer notre repos.

Aussi tout, jusqu'aux hasards,
Punit sur nos tristes peaux
Ces principes de lézards.

Alors parfois nos rancunes,
Ne connaissant plus d'obstacles,
Œuvrent sans mercis aucunes,
Toutes sortes de miracles;

Si que le pante morose
S'indigne que, mal civile,
La muse métamorphose
Le lézard en crocodile.

XXII

## A GABRIEL ECHAUPRE

Votre grand-père des temps chauds, l'honnête Pache,
Fut un républicain sérieux, simple et franc.
Il méprisa l'argent, abomina le sang
Et mourut vénéré, pur de la moindre tache.

Nous sommes en des jours autres où l'on s'attache
Au positif ainsi qu'un abcès sur un flanc,
Où le bleu comme le rouge et comme le blanc,
Tous tirent tes pis, notre France, bonne vache?

Hélas! France, Patrie, ô vivre et voir cela!
Mais votre cœur loyal bientôt se rebella
Contre la manigance actuelle, un mystère

De sottise méchante, et fier, se donna tout
Aux Lettres, comprimant son civique dégoût;
Et vous mourrez très bien, comme votre grand-père.

XXIII

## AU DOCTEUR GUILLAND

Dans ce mien voyage de cure,
En dépit de Joanne et de Chaix
Je n'ai rien vu d'Aix-les-Bains qu'Aix
Pur, nature, sans fioriture.

Lent, grave figure d'augure,
J'allais comparable à tel ex-
Boyard qu'entortille un vortex
De mainte et mainte couverture.

La douche, le lit, trois repas,
Furent le régime sévère
Que nous suivîmes pas à pas,

L'arthrite et moi dans cette affaire,
Pour, cher Docteur, hâter, normal
Mon rétablissement thermal.

XXIV

## A LOUIS ET JEAN JULLIEN

Savantissimo Doctori
Bonissimoque Scriptori,
Au frère et puis encore au frère

Ce sont les jambes en l'air
Qui commence à chanter son air
En pur latin de feu Molière!

Ce sonnet pour dire à tous deux
Sur un ton badin mais sincère
Que je les aime bien et serre
Leurs loyales mains à tous deux.

Louis, malgré le sort contraire,
Salut à vous qui guérissez,
A vous aussi qui punissez
L'ordre bourgeois, Jean, mon confrère.

## XXV

# A ÉMILE LE BRUN

Dans le gâchis de l'an dernier
Nous fûmes, — osons le nier —
Vous, parlementaire, qu'atroce !
Moi, boulangiste, ô si féroce !

Or, ne pouvant rouler carrosse,
L'un et l'autre enfourchant sa rosse,
Inutile de le nier,
Chacun arriva bon dernier.

Mais qu'importe la politique,
Puisque ferme et même pratique,
L'affection chassa l'assaut?

Malgré ces « convictions » denses.
Ami des fortes confidences ;
Vous en vouloir, moi ? Quel sot !

XXVI

## A HENRI MERCIER

Il nous sied de remercier
Sur tous les tons de tous les modes
Ballades, sonnets, stances, odes,
Le sage, le juste Mercier.

Car quelle guerre à l'Épicier
Qui trouve ses us incommodes,
Et les truculentes méthodes,
En l'honneur de quels besaciers?

Puis il va, doux Porthos physique
Et subtil Aramis moral,
De la peinture à la musique,

Noctambule mais auroral,
Prince des vers et de la prose
Et bath ami sur toute chose.

## XXVII

# A ADRIEN REMACLE

Votre femme chantait délicieusement
De très anciens vers miens par vous mis en musique
— Vers sans grande portée idéale ou physique,
Mais que la voix était exquise et l'air charmant !

Si bien que j'entrais dans un grand étonnement,
Moi le lassé qui rêve d'être un ironique,
D'ainsi revivre sensuel et platonique.
Quoi, sensuel ? Vraiment ? Platonique ? Comment ?

Ah ! quand jeune j'étais ainsi ! Tiens tiens. Possible.
Après tout. Oui, rêvasseur et mauvais sujet.
Ma tête alors désirait et ma chair songeait.

Mais j'admire, moi le blasé (mais l'impassible,
Non !) j'admire combien la sympathie et l'art
Évoquèrent l'enfant — presque au quasi-vieillard.

XXVIII

## A ARMAND SINVAL

Habitant de ces chers confins de la Bastille,
Où je fus trop heureux et puis trop malheureux,
Battant monnaie ici, là faisant buisson creux
Et passant (c'est le mot) de l'Amer à la Fille,

— Tous accrocs et raccrocs dont mon dossier fourmille ! —
Ami dans ces quartiers, moi qui bercé par eux,
Berné par eux d'amours bizarres et d'affreux
Guignons, leur garde comme un regret de famille,

Je vous prie instamment, du fond de ce Broussais,
Un hôpital sis à Plaisance où le poète
Vit, caressé par l'ombre du drapeau français,

De porter mon bonjour et mon baiser de fête
A ce mien passé d'or vanné représenté
Par un Génie en l'air, misère et liberté !

XXIX

## A CHARLES DE SIVRY

Artiste, toi, jusqu'au fantastique,
Poète, moi, jusqu'à la bêtise,
Nous voilà, la barbe à moitié grise,
Moi fou de vers et toi de musique.

Nous voilà, non sans quelques travaux,
Riches, moi de l'eau de l'Hippocrène,
Quand toi des chansons de la Sirène,
Mûrs pour la gloire et ses échafauds.

Bah ! nous aurons eu notre plaisir
Qui n'est pas celui de tout le monde
Et le loisir de notre désir.

Aussi bénissons la paix profonde
Qu'à défaut d'un trésor moins subtil
Nous donnèrent ces ainsi soit-il.

XXX

## A CHARLES VESSERON

Dans nos savoureuses Ardennes
Où je fis le mal et le bien,
Ici, mortifié, chrétien,
Là, perpétrant quelles fredaines !

J'ai, par le cours aventureux
De mes mérites... et du reste,
Coulé, d'un flot léger et leste,
Quelques jours tout de même heureux.

Je tais ma paix chaste et profonde
Et je jette un voile séant
Sur mes horreurs de mécréant.

Mais notre amitié toute ronde.
Vaut un los sur un rythme net,
Et j'*express* exprès ce sonnet.

XXXI

## A GABRIEL VICAIRE

Vous êtes un mystique et j'en suis un aussi :
Mais vous léger, charmant, on dirait du Shakespeare,
Moi pas mal sombre, un Dante imperceptible et pire
Avec un reste, au fond, de pêcheur mal transi.

Je suis un sensuel, vous en êtes un autre :
Mais vous gentil, rieur, un Gaulois et demi,
Moi l'ombre du marquis de Sade, et ce, parmi
Parfois des airs naïfs et faux de bon apôtre,

Plaignez-moi, car je suis mauvais et non méchant,
Puis, tel vous, j'aime la danse et j'aime le chant,
Toutes raisons pour ne plus m'en vouloir qu'à peine.

Et puis j'aime! Tout court ! En masse, en général.
Depuis la fille amère au souris sépulcral
Jusqu'à Dieu tout-puissant dont la droite nous mène !

## XXXII

# A ÉMILE BLÉMONT

La vindicte bourgeoise assassinait mon nom
Chinoisement, à coups d'épingle, quelle affaire
Et la tempête allait plus âpre dans mon verre.
D'ailleurs du *seul* grief, Dieu bravé, pas un non,

Pas un oui, pas un mot ! L'Opinion sévère
Mais juste s'en moquait autant qu'une guenon
De noix vides. Ce bœuf bavant sur son fanon,
Le Public, mâchonnait ma gloire... encore à faire.

L'heure était tentatrice et plusieurs d'entre ceux
Qui m'aimaient en dépit de Prud'homme complice,
Tournèrent carrément, furent de mon supplice.

Ou se turent, la peur les trouvant paresseux,
Mais vous du premier jour vous fûtes simple, brave,
FIDÈLE ; et dans un cœur bien fait cela se grave.

## XXVIII

# A EMMANUEL CHABRIER

Chabrier, nous faisions, un ami cher et moi,
Des paroles pour vous qui leur donniez des ailes,
Et tous trois frémissions quand pour bénir nos zèles,
Passait l'Ecce deus et le Je ne sais quoi.

Chez ma mère, charmante et divinement bonne,
Votre génie improvisait au piano,
Et c'était tout autour comme un brûlant anneau
De sympathie et d'aise aimable qui rayonne.

Hélas! ma mère est morte et l'ami cher est mort,
Et me voici semblable au chrétien près du port.
Qui surveille les tout derniers écueils du monde,

Non toutefois sans saluer à l'horizon
Comme une voile sur le large au blanc frisson,
Le souvenir des frais instants de paix profonde.

XXXIV

## A ERNEST DELAHAYE

Dieu, nous voulant amis parfaits, nous fit tous deux
Gais de cette gaîté qui rit pour elle-même,
De ce rire absolu, colossal et suprême
Qui s'esclaffe de tous et ne blesse aucun d'eux.

Tous deux nous ignorons l'égoïsme hideux
Qui nargue ce prochain même qu'il faut qu'on aime
Comme soi-même : tels les termes du problème,
Telle la loi totale au texte non douteux :

Et notre rire étant celui de l'innocence,
Il éclate et rugit dans la toute-puissance
D'un bon orage plein de lumière et d'air frais.

Pour le soin du Salut, qui me pique et m'inspire.
J'estime que, parmi nos façons d'être prêts,
Il nous faut mettre au rang des meilleures ce rire.

## XXXV

## A MAURICE DU PLESSYS

Je vous prends à témoin entre tous mes amis,
Vous qui m'avez connu dès l'extrême infortune,
Que je fus digne d'elle, à Dieu seul tout soumis,
Sans criard désespoir ni jactance importune,

Simple dans mon mépris pour des revanches viles
Et dans l'immense effort en détournant leurs coups,
Calme à travers ces sortes de guerres civiles
Où la Faim et l'Honneur eurent leurs torts jaloux,

Et, n'est-ce pas, bon juge, et fier! mon du Plessys,
Qu'en l'amer combat que la gloire revendique,
L'Honneur a triomphé de sorte magnifique?

Aimez-moi donc, aimez, quels que soient les soucis
Plissant parfois mon front et crispant mon sourire,
Ma haute pauvreté plus chère qu'un empire.

## XXXVI

# CHARLES MORICE

Impérial, royal, sacerdotal, comme une
République Française en ce Quatre-vingt-Treize
Brûlant empereur, roi, prêtre, dans sa fournaise,
Avec la danse autour, de la grande Commune

L'étudiant et sa guitare et sa fortune
A travers les décors d'une Espagne mauvaise
Mais blanche de pieds nains et noire d'yeux de braise,
Héroïque au soleil et folle sous la lune ;

Néoptolème, âme charmante et chaste tête,
Dont je serais en même temps le Philoctète
Au cœur ulcéré plus encor que sa blessure,

Et, pour un conseil froid et bon parfois, l'Ulysse ;
Artiste pur, poète où la gloire s'assure ;
Cher aux femmes, cher aux Lettres, Charles Morice !

XXXVII

## A EDMOND THOMAS

Mon ami, vous m'avez, quoique encore si jeune,
Vu déjà bien divers, mais ondoyant jamais,
Direct et bref, oui : tels les Juins suivent les Mais,
Ou comme un affamé de la veille déjeune.

Homme de primesaut et d'excès, je le suis,
D'aventure et d'erreur, allons, je le concède,
Soit, bien; mais illogique ou mol ou lâche ou tiède
En quoi que ce soit, le dire je ne le puis,

Je ne le dois! Et ce serait le plus impie
Péché contre le Saint-Esprit, que rien n'expie,
Pour ma foi que l'amour éclaire de son feu,

Et pour mon cœur d'or pur le mensonge suprême,
Puisqu'il n'est de justice, après l'Église et Dieu,
Que celle qu'on se fait, à confesse, à soi-même.

XXXVIII

## A MES AMIS DE LA-BAS

Gens de la paisible Hollande
Qu'un instant ma voix vint troubler
Sans trop, j'espère, d'ire grande

De votre part, voulant parler
A vos esprits que la nature
Fit calmes pour mieux y mêler

L'enthousiasme et la foi pure
Et l'idéal fou de réel
Et la raison et l'aventure

De sorte équitable, — ô le ciel
Non plus brumeux, mais de par l'ombre
Même, et l'éclat essentiel,

O le ciel aux teintes sans nombre
Qu'opalisent l'ombre et l'éclat
De votre art clair ensemble et sombre,

Ciel dont il fallait que parlât
La gratitude encor des races.
Et dont il fallait que perlât

Cette douceur vraiment mystique
Et crue aussi vraiment qui rend
Rêveuse notre âpre critique,

O votre ciel, fils de Rembrandt!

XXXIX

## QUATORZAIN POUR TOUS

O mes contemporains du sexe fort,
Je vous méprise et contemne point peu.
Même il en est que je déteste à mort
Et que je hais d'une haine de dieu.

Vous êtes laids moi compris au-delà
De toute expression, et bêtes, moi
Compris, comme il n'est pas permis : c'est la
Pire peine à mon cœur, et son émoi

De ne pouvoir être (ni vous non plus)
Intelligent et beau pour rire ainsi
Qu'il sied, du choix qui me rend cramoisi

Et pour pleurer que parmi tant d'élus
A faire, ces messieurs aient entre tous
Pris Brunetière. O les topinambous[1] !

[1] Voir Boileau, *Épigrammes.*

XL

## QUATORZAIN POUR TOUTES

O femmes, je vous aime toutes, là, c'est dit!
N'allez pas me taxer d'audace ou d'imposture.
Raffolant de la blonde douce et de la dure
Brune et de la virginité bête un petit

Mais si gente et si prompte à se déniaiser,
Comme aussi de l'alme maturité (que vicieuse!
Mais susceptible d'un grand cœur et si joyeuse
D'un sourire et savourant, lente, un long baiser).

Toutes, oui, je vous aime, oui, femmes, je vous aime
— Excepté si par trop laides ou vieilles, dam!
Alors je vous vénère ou vous plains. Je vais même

Jusqu'à me voir féru, parfois à mon grand dam,
D'une inconnue un peu vulgaire, rencontrée
Au coin... non pas d'un bois sacré! qui m'est sucrée.

## XLI

## A G*****

Tu m'as plu par ta joliesse
Et ta folle frivolité.
J'aime tes yeux pour leur liesse
Et ton corps pour sa vénusté.

Mais j'ai détesté tout de suite
La gourmandise de ta chair.
J'abhorre ton besoin de cuite
(Non pas celui qui m'est si cher,

Le besoin d'être avec cet homme
Encore vert qui serait moi),
J'abomine pour parler comme
Il faut, ton goût pour trop d'émoi

Joyeux, gamin, charmant sans doute...
Au fait, j'y pense, je suis vieux
Tant (cinquante ans!) et t'es en route
Pour tes dix-huit ans... pauvre vieux!

## XLII

# ENCORE POUR G...

Oui, gamine bonne, je t'aime
Et ce sera mon plus cher thème
D'instinct non moins que de système.

Oui, certes, ô gamine bonne !
Je ne suis docteur en Sorbonne
Non plus que riche ou beau, friponne.

Mes amours ne sont enragées
Et mes passions sont rangées
Comme une boîte de dragées.

Et devant être et voulant être
Raisonnable et pur comme un prêtre
Sérieux, je ne suis le maître,

Las! de mon cœur qui t'aime, bonne
Gamine ô que si bien friponne!
Et si peu docteur en Sorbonne!

Et je m'ennuie, — ainsi la pluie
Et je me pleure et je m'essuie
Les yeux parce que je m'ennuie

Parce que je suis vieux et parce que je t'aime.

## XLIII

# POUR S...

Or j'adore une chaste Suzanne
Dont je serais l'un et l'autre vieillard
Et pour qui donc je brairais comme un âne,
Si n'était par trop chaste ma Suzanne,

Elle rieuse, que non pas! grasse à lard?
Mais non plus à l'excès diaphane
Et je serais heureux sans coq-à-l'âne,
Si ne m'était trop chaste ma Suzanne

Et je te dirai tout doucement
Qu'il faudra bien vite oublier ton amant
Fût-ce moi-même, ô chose invraisemblable!

Et je serais alors le plus heureux
Non pas des trois mais que plutôt des deux
Et ce ne serait pas déjà le diable!

XLIV

## CHANSON POUR L...

« *Enfin, après deux ans, je te revois* » — et t'aime
Pour de bon cette fois,
A cause de ton corps d'abord, et surtout même,
En raison de ta voix

Si bonne et si calmante et qui dicte des choses
Paisibles à mon cœur
Un peu cruel mais doux au fond telles aux roses
Les épines et, sœur

Presque aimée à cause de ta gente sagesse
A travers tant et tant
De gaieté polissonne, et de cette largesse
D'un cœur pourtant prudent,

Que ton cœur et mon cœur règnent donc sans consteste
Sus notre vie à tous
Les deux — et dès ce soir (ô jour, je te déteste !)
Soyons-nous bons et doux !

XLV

A ***

Ton cœur est plus grand que le mien
Mais le mien peut-être est plus tendre
Qui ne sait que ne pas attendre,
Tant il serait jaloux du tien,

Si je m'étais sûr de la foi
Qu'il faut, chère, que (je te prête), pauvre,
Et que riche, je donne en tout aloi
Bon et meilleur ou pire, en vrai poète.

Mon cœur est moins grand que le tien
Mais le tien peut-être est moins vaste
Qui n'aime guère que le faste
D'être aimé du mien, et fait bien.

XLVI

## LE PINSON D'E***

C'est très miraculeux : ce pinson si joli
Qui sautillait d'un air attentif et poli
Tout au bout des barreaux, prêtant sa tête fine
A ma bouche lui sifflant l'air de la *Czarine*,
Il n'est plus ! Le voici sans souffle désormais.
Il avait bien souffert, autant que tu l'aimais !
Maussade, hélas ! et symptôme bien pire encore,
Immobile et muet dans la cage sonore
Du pépiement des autres « hôtes de nos bois »
Et vibrante Dieu sait comme de leurs émois,
De leurs ébats plus fous que les jeux de la houle.
Il s'était accroupi, se contournant en boule,
La tête sous son aile, ayant l'air de dormir,
Et tu gardais l'espoir, cessant de trop gémir,
De le croire en effet endormi... La nuit sombre
Vint, qui nous consola quelque peu. Mais quand l'ombre
Se dissipa, cédant, Soleil, à ton effort,
La vérité nous apparut : il était mort !

Tu reculas d'horreur malgré tout ton courage
Ordinaire, et n'osais le sortir de la cage.
J'accomplis en ton lieu ce douloureux devoir,
Et toi, dépliant en silence un vieux « Chat noir »,
Le replias sur le petit cadavre avec des larmes,
Linceul approprié, symbole non sans charmes !
Nous débattîmes un long temps l'heure et le lieu
Où rendre les derniers honneurs au petit dieu.
Tout à coup tu pris ton panier déjà célèbre
Et partis sans me prévenir du lieu funèbre
Destiné dans ton cœur à l'enterrement dû,
Emportant en ce « char » l'oiseau, bien entendu.
Quand tu revins, t'avais l'air fier et plein de grâce
De quelqu'un ayant fait, sans bruit et sans grimace,
Ce qu'on peut appeler une grande action :
« Je l'ai jeté dans les caveaux du Panthéon ! »
T'écrias-tu, — puis, car la femme est toujours femme,
Et tes yeux éteignant soudain leur sombre flamme,
Tu repris, et cela me parut aussi beau :
« Il aurait peut-être mieux fait sur mon chapeau ! »

20 février 1895.

XLVII

## A E...

O toi chaude comme l'enfer,
O toi, froide comme l'hiver,
Douce et dure, on dirait du fer
Et de la mousse,

Dure et douce comme la mousse
Et le fer, si dure et si douce,
Va! sois toi-même! Un vent te pousse.
Vent de printemps

Et vent d'automne, et tant d'autans
Et de zéphirs sont palpitants,
Dans tes grands yeux mahométans
De catholique

Que j'en reste mélancolique
Et joyeux, et sans plus d'oblique
Madrigal, je t'aime!
O réplique,
Diable angélique.

## XLVIII

# A E...

### POUR SES ÉTRENNES

Je méprise, vrai! ces vers-ci
Mais j'aime le sujet d'iceux,
Les vers sont-ils tendres ou pisseux ?
Mais le sujet est réussi.

Mais j'idolâtre, au fond, ces vers
— Parce qu'ils figurent mon âme
Pisseuse ou tendre — à telle dame
Sur un fond candide ou pervers.

Et ces vers pervers ou candides
Seront le témoignage, au fond,
De choix qui viennent et qui vont

Et finissent d'après d'avides,
D'avidement cruels désirs
Et tout! par être moins perfides.

1er janvier 1894.

## XLIX

## A ***

Mauvaise, criarde, et ça vaut mieux
Qu'en somme bavarde et muette.
Or tel est le vœu de ce poète,
De ce poète criard, bavard et vieux.

Ce poète, bavard et curieux,
Amoureux avant tout de sa tête
Et de ses émotions d'esthète,
Se creuse sa tête d'envieux,

D'envieux plutôt d'être tranquille
Comme un naufragé nageant vers l'île
Où se sécher des flots furieux...

Et comme il se cramponne, le poète,
Avec son bagage lâché d'esthète
A cette mauvaise criarde, et ça vaut mieux !

L

## A LA MÊME

Non. Ce n'est pas vrai. Vous êtes très bonne,
Très sobre de paroles dures vraiment
Et votre verbe est un pur liniment
Toute en voyelles sans la moindre consonne.

C'est la cause pourquoi je vous pardonne
Quelque vivacité dite éventuellement
Et sûrement dans le juste moment
Où je la mérite, et parlant à ma personne.

Car vous êtes franche et ce m'est doux
Dans ce monde vil et surtout jaloux
De ramper autour de quelqu'un pour le tromper

Et c'est très bien ça, ma si chère amie,
Et je vous en estime (et ne mens mie)
Et je t'en aime mieux encor de ne pas me tromper.

LI

## POUR LA MÊME

Zut, il n'en faut plus, c'est une hypocrite
A rebours ou c'est une folle ou, mieux,
Une sotte en cinq lettres, mais de vieux
Jeu, trop Second Empire, — et qui s'effrite.

Car jeune elle est très loin de l'être encor
Et la date de sa naissance est un trésor
De suppositions contradictoires.
Cela ne ferait rien sans doute au cas présent

Moi n'étant plus non plus l'adolescent
Epris de sa cousine, lys! ivoires!
Mais surtout elle est sotte, démérite

Pire à mes yeux que tous maux sous les cieux
Et, tort non moindre en surplus à mes yeux,
Elle a le don qui fait que je m'irrite.

LII

## A UNE DAME

### QUI PARTAIT POUR LA COLOMBIE

Notre-Dame de Santa Fé de Bogota
Qui vous apprêtez à faire le tour de ce monde,
Or, mon émotion serait par trop profonde
Dans le chagrin réel dont mon cœur éclata

A la nouvelle de ce départ déplorable
Si je n'avais l'orgueil de vous avoir, à ta-
Ble d'hôte, vue ainsi que tel ou tel rasta
Et de vous devoir ce sonnet point admirable.

Hélas! assez, mais que voici de tout mon cœur
Tel que je l'ai conçu dans un rêve vainqueur
Dont, hélas! je reviens avec le bruit qui grise

D'un tambourin, bruyant sans doute mais gentil
D'être, grâce à votre talent de femme exquise-
Ment amusante, décoré d'un doigt subtil.

LIII

## A E***

I

Lorsque nous allons chez Vanier
Dans des buts peu problématiques,
Tu portes un petit panier
Moins plein d'objets aromatiques,

Persil, cerfeuil, ès-authentiques
Torsades d'un savant vannier
Et tels bouquins pour les boutiques
Que le Quai ne peut renier,

Moins plein, dis-je, de toutes choses
Que de ceci : soucis moroses,
Querelles affreuses, raisons

Mauvaises, à jeter en Seine,
Si qu'au retour, sans plus de scène,
Tout bonnement nous nous baisons.

## II

### A PROPOS D'UN PETIT PANIER QU'IL AVAIT DÉMOLI AU BRAS D'UNE DAME DANS UN MOMENT DE VIVACITÉ

Lorsque nous allons chez Vanier
Dans des buts peu problématiques
Tu portes un petit panier...

Il est mort le petit panier!
Je l'ai détruit lors d'une scène.
Irons-nous encor chez Vanier?
Il est mort le petit panier!
Dire que ton œuvre, vannier,
Je l'ai tuée au bord de Seine.
Il est mort le petit panier!
Je l'ai détruit lors d'une scène.

Je ne suis pas trop fier, vraiment,
De ça qui n'est pas mon chef-d'œuvre,
Tant s'en faut, je le dis crûment.
Je ne suis pas trop fier, vraiment,

Et même un remords véhément,
Me mord ainsi qu'une couleuvre.
Je ne suis pas trop fier, vraiment,
De ça qui n'est pas mon chef-d'œuvre.

Heureusement il est un dieu
Pour ceux que la... colère enivre.
Et ce dieu-là n'est pas un pieu.
Heureusement il est un dieu
Qui t'inspirait. Après l'adieu
Dit, que ce gage dût revivre.
Heureusement il est un dieu
Pour ceux que la... colère enivre.

Et, comme autrefois le phénix,
Il reparaît beau, vaste même,
Disant à l'âpre Parque : Nix!
Et, comme autrefois le phénix,
Le revoici, d'après un X
Où tel pipo perd son barême.
Oui, comme autrefois le phénix,
Il reparaît beau, vaste même.

Nous irons encor chez Vanier
Dans des buts peu problématiques.
Encor qu'il semble le nier,
Nous irons encor chez Vanier

Avec cet énorme panier
Plein de choses mal esthétiques.
Nous irons encor chez Vanier
Dans des buts peu problématiques.

Et nous en reviendrons toujours
Après avoir, sans plus de scène,
Vidé vos querelles, amours,
Et nous en reviendrons toujours,
Après vous avoir jetés, lourds
Soupçons et faux propos, en Seine,
Aux vrais propos, mais pour toujours,
Aux francs baisers sans plus de scène.

LIV

## ANNIVERSAIRE

*A William Rothenstein.*

« Et j'avais cinquante ans quand cela m'arriva. »

Je ne crois plus au langage des fleurs
Et l'Oiseau bleu pour moi ne chante plus.
Mes yeux se sont fatigués des couleurs
Et me voici las d'appels superflus.

C'est en un mot, la triste cinquantaine.
Mon âge mûr, pour tous fruits tu ne portes
Que vue hésitante et marche incertaine
Et ta frondaison n'a que feuilles mortes !

Mais des amis venus de l'étranger,
— Nul n'est, dit-on, prophète en son pays —
Du moins ont voulu, non encourager,
Consoler un peu ces lustres haïs.

Ils ont grimpé jusques à mon étage
Et des fleurs plein les mains, d'un ton sans leurre.
Souhaité gentiment à mon sot âge
Beaucoup d'autres ans et santé meilleure.

Et comme on buvait à ces vœux du cœur
Le vin d'or qui rit dans le cristal fin,
Il m'a semblé que des bouquets, en chœur,
Sortaient des voix sur un air divin ;

Et comme le pinson de ma fenêtre
Et le canari, son voisin de cage,
Pépiaient gaiement, je crus reconnaître
L'Oiseau bleu qui chantait dans le bocage.

Paris, 30 mars 1894.

## LV

# A MON ÉDITEUR

## I

### MISÈRE

Je veux dépeindre en ce sonnet
Toute mon indignation
Contre ce Vanier qu'on connaît,
Aussi la résignation

Qu'il me faut (avec l'onction
Nécessaire au temps où l'on est,
Temps gaspillé sous l'action
D'une jeunesse qui renaît).

Or ce Vanier dont la maison
Telle celle dite Pont-Neuf
N'est pas au coin du quai, raison

Insuffisante à mon courroux
Terrible, tel celui d'un bœuf,
Oui, ce Vanier n'a pas de sous

II

RICHESSE

A me mettre hélas dans la poche,
Mais demain comme il sera tendre
Il n'est tel que de bien attendre
Avec une tête de Boche,

Et la chose d'être un gavroche
Qui ne voudrait plus rien entendre
Que d'être un gas plus ou moins tendre
Sans peur autant que sans reproche

Et je vais enfin, digne et riche,
Mieux qu'un militaire en Autriche,
M'épandre et me répandre encore

En un luxe sans fin ni bornes
Qui, bœuf littéral que décore
Sa force, te montre les cornes,

Misère qui voudrait me proposer des bornes.

LVI

## A LÉON VANIER

I

Vous voulez tuer le veau gras
Et qu'un sonnet signe la trêve.
Très bien, le voici, mais mon rêve
Serait pour sortir d'embarras

Et nous bien décharger les bras
De la manière la plus brève,
— Tel un lourd fardeau qu'on enlève —
Que ce veau fût d'or et très gras,

Afin que parmi cette foule
Qui nous bouscule et que l'on roule,
Nul, voyant ce pacte nouveau

Dûment paraphé de nos plumes,
Au bas de l'acte où nous nous plûmes,
Nul ne dise : « On dirait du veau ! »

## A LÉON VANIER

SUITE AU 1er SONNET

II

Or puisque le veau d'or a lieu
Et qu'on ne dirait plus du veau,
Il nous faut d'abord prier Dieu
De bénir le pacte nouveau.

Pour nous ruer à des travaux
Tout bonnement prodigieux.
Prose au kilo, vers frais ou faux,
Qu'importe ? Tant pis et tant mieux !

Nouer et dénouer des nœuds
Gordiens ou non, et n'étant
Pas plus des princes que des bœufs.

Néanmoins, peiner tant et tant
Que vous fassiez une fortune bœuf
Et que moi j'achetasse un courage neuf.

Jour de Noël 1892.

LVII

## TOAST A DISTANCE

*Aux Rosati.*

Gens du Nord, mes compatriotes,
Hélas! je vous avais promis
Quelques mots à propos de bottes
Comme on en échange entre amis

Sous le titre de conférence
Que l'on galvaude en de vains us
J'aurais gaiement pour l'occurrence,
En propos exprès décousus

Parlé longtemps de la contrée
A laquelle malgré Paris
Et sa rumeur démesurée
Répondront toujours nos esprits.

Lille, Arras, Douai, Valenciennes,
Que sais-je encore, Saint-Quentin !...
Hélas ! des douleurs anciennes
Me tiennent du soir au matin,

A ce qu'on croit rhumatismales,
Et le docteur, féroce et doux,
Me défend en phrases normales,
Trop normales, d'aller vers vous ;

Mais il me fait espérer, comme
Il sied, quand vos toasts enviés,
Dans un mois je serais votre homme.
En attendant, si vous buviez !

22 février 1894.

LVIII

## SOUVENIR DE MANCHESTER

*A Théodore C. London.*

Je n'ai vu Manchester que d'un coin de Salford
Donc très mal et très peu, quel que fût mon effort
A travers le brouillard et les courses pénibles
Au possible, en dépit d'hansoms inaccessibles
Pr sque, grâce à ma jambe male et mes pieds bots,
N'importe, j'ai gardé des souvenirs plus beaux
De cette ville que l'on dit industrielle, —
Encore que de telle ô qu'intellectuelle
Place où ma vanité devait se pavaner
Soi-disant mieux, — et dussiez-vous vous étonner
Des semblantes naïvetés de cette épître,
O vous ! quand je parlais du haut de mon pupitre
Dans cette salle où l' « élite » de Manchester
Applaudissait en Verlaine l'auteur d'Esther,
Et que je proclamais, insoucieux du pire
Ou du meilleur, mon culte énorme pour Shakespeare.

30 janvier 1894.

LIX

## FOUNTAIN COURT

*A Arthur Symons.*

La Cour de la fontaine est, dans le Temple,
Un coin exquis de ce coin délicat
Du Londres vieux où le jeune avocat
Apprend l'étroite Loi, puis le Droit ample :

Des arbres moins anciens (mais vieux, sans faute)
Que les maisons d'aspect ancien très bien
Et la noire chapelle au plus ancien
Encore galbe, aujourd'hui... table d'hôte...

Des moineaux francs picorent joliment
— Car c'est l'hiver — la baie un peu moisie
Sur la branche précaire, et — poésie !
La jeune Anglaise à l'Anglais âgé ment...

Qu'importe ! ils ont raison, et nous aussi,
Symons, d'aimer les vers et la musique
Et tout l'art, et l'argent mélancolique !
D'être si vite envolé, vil souci !

« Et le jet d'eau ride l'humble bassin »
Comme chantait, quand il avait votre âge,
L'auteur de ces vers-ci, débris d'orage,
Ruine, épave, au vague et lent dessin.

Londres, novembre 1894.

LX

## A EDMOND LEPELLETIER

Mon plus vieil ami survivant
D'un groupe déjà de fantômes
Qui dansent comme des atomes
Dans un rais de lune devant

Nos yeux assombris et rêvant
Sous les ramures polychromes
Que l'automne arrondit en dômes
Funèbres où gémit le vent,

Bah! la vie est si courte en somme
— Quel sot réveil après quel somme! —
Qu'il ne faut plus penser aux morts

Que pour les plaindre et pour les oindre
De regrets exempts de remords,
Car n'allons-nous pas les rejoindre?

LXI

## JEAN RICHEPIN

*« Spélicans ! »*
(F. Villon.)

Richepin
N'est pas le nom d'un turlupin
Ni d'un marchand de poudre de perlinpinpin
C'est le nom d'un bon bougre et d'un gentil copain.

Écoutez :
Il blasphème de tous côtés,
Au Bourgeois même il dit de sales vérités,
Ses marins à l'Opér'Com' seraient peu cotés.

Tout le mal
Il le chante d'un ton normal
Et c'est, à dire vrai, le plus pire animal.

Mais les gueux
Combattant, souffrant avec eux
Il les aime de quel amour noble et fougueux !

## LXII

# A ARTHUR RIMBAUD

### I

Mortel, ange ET démon, autant dire Rimbaud,
Tu mérites la prime place en ce mien livre
Bien que tel sot grimaud t'ait traité de ribaud
Imberbe et de monstre en herbe et de potache ivre.

Les spirales d'encens et les accords de luth
Signalent ton entrée au temple de mémoire
Et ton nom radieux chantera dans la gloire,
Parce que tu m'aimas ainsi qu'il le fallut.

Les femmes te verront grand jeune homme très fort,
Très beau d'une beauté paysanne et rusée,
Très désirable d'une indolence qu'osée !

L'histoire t'a sculpté triomphant de la mort
Et jusqu'aux purs excès jouissant de la vie,
Tes pieds blancs posés sur la        de l'Envie !

LXIII

## A ARTHUR RIMBAUD

SUR UN CROQUIS DE LUI PAR SA SŒUR

II

Toi mort, mort, mort ! Mais mort du moins tel que tu veux,
En nègre blanc, en sauvage splendidement
Civilisé, civilisant négligemment...
Ah, mort ! Vivant plutôt en moi de mille feux

D'admiration sainte et de souvenirs feux
Mieux que tous les aspects vivants même comment
Grandioses ! de mille feux brûlant vraiment
De bonne foi dans l'amour chaste aux fiers aveux.

Poète qui mourus comme tu le voulais,
En dehors de ces Paris-Londres moins que laids,
Je t'admire en ces traits naïfs de ce croquis,

Don précieux à l'ultime postérité
Par une main dont l'art naïf nous est acquis,
Rimbaud ! *pax tecum sit, Dominus sit cum te!*

LXIV

## A M^lle RENÉE ZILCKEN

O Mademoiselle Renée,
Fillette exquisement mignonne,
Que le bon Dieu toujours vous donne
Vie élégante et fortunée.

Grandissez dûment bien-aimée
Dans la sagesse douce et bonne
Sous l'œil qui sourit et s'étonne
De votre famille charmée.

Soyez l'espoir et le bonheur
De votre père, lui, l'honneur
De l'art et de votre famille

Et de votre mère, l'honneur
Et la grâce d'une famille
S'étonnant de tout ce bonheur.

La Haye, octobre 1892.

LXV

## A M^lle EVELINE

Eveline, mais c'est Ève
En miniature et c'est
Tout le charme et tout le rêve
Que notre esprit caressait

Quand naguère il s'agissait
Encore d'enfance brève
Qui grandit et grandissait
Dans la femme qui s'achève.

Mais où va donc mon Sonnet?
Vous êtes toute mignonne
Et l'âge en fleurs vous couronne.

Votre âge gai ne connaît
Que l'innocence divine...
Riez, petite Eveline!

LXVI

## A Mlle LÉONIE R...

Vous emplissez d'un bruit gentil, quoique terrible,
Ma tête que console un tapage d'enfant,
— Et mon cœur qu'il est difficile qu'on console !

Vous me rendez la joie et je suis triomphant
De moi-même, ce moi-même qui fut horrible
Lorsqu'une enfant aussi, criait, méchante et folle

Et bonne, au fond, quand j'étais moi-même un enfant
Aux yeux vrais, au sang pur comme d'une mouette
Qui revient de très loin, ainsi que ce poète.

LXVII

## A M[lle] JEANNE VANIER

Parfois dans un local plein de livres, deux hommes
Se gourment presque, bien que bons garçons au fond;
C'est votre père et moi dont les paroles vont
De l'offre à la demande en quels écarts de sommes!

Je n'ai pas l'air commode. Il est mal disposé.
Choc terrible! Soudain, au fort de la querelle,
Petite et fine à la croire surnaturelle,
Une enfant apparaît, grands yeux noirs, teint rosé.

Elle s'enquête, elle tremble, comme inquiète
— Sérieusement trop? Non, — du bruit de tempête
Que vont menant ce monsieur chauve et son papa

Souriants sur-le-champ, — et voici la paix faite
Entre, en un mutuel et franc meâ culpâ,
Votre père, éditeur, et moi, votre poète.

Paris, 21 avril 1894.

## LXVIII

# SUR UN BUSTE DE MOI

*Pour mon ami Niederhausern.*

Ce buste qui me représente
Auprès de la postérité
Lui montre une face imposante
Pleine de quelle gravité!

Devant cette tête pesante
Du poids tous les jours augmenté
D'une pensée, ô pas puissante
D'un souci plutôt entêté,

Qu'est-ce que vont dire les femmes
Et les hommes des temps futurs?
« Au fait, on sent, sous ces traits durs

Et derrière ces yeux aux flammes
Noires, un monsieur malveillant,
Mais le sculpteur eut du talent. »

LXIX

## A RAYMOND MAYGRIER

« ... L'histoire véridique
De la langouste atmosphérique. »
(*L'Œil crevé.*)

Comme la langouste d'Hervé
« Qui portait l'herbe magique,
« Sur sa croupe magnétique »
Mieux que la langouste d'Hervé,

Que ce crustacé controuvé,
Vous possédez l'art magique
Et même le magnétique...
Fi d'un crustacé controuvé !

Puis, vous êtes graphologue,
Et démêleriez, tonnerre ! une églogue
Dans un grimoire où Nostradamus perdrait son latin.

Bon Maygrier, sorcier rose,
Magicien blanc sans rien de morose,
Dites, prédisez-moi quelque plus sortable destin.

## LXX

## A M^lle ADÈLE

Mademoiselle Adèle
Vous êtes un modèle :
D'ordre et d'autorité
Qui m'auriez complété !

Mademoiselle Adèle,
Vous êtes un modèle
De joie et de gaîté
Viv' votre autorité !

Vous m'avez dit des choses,
Presque le drapeau rose
Qu'est le drapeau français,

Vous m'avez dit des choses,
Presque le drapeau rouge
Qu'on voit sur votre bouche.

LXXI

## A Mme MARIE A...

POUR SA FÊTE

Le poète n'est pas très riche !
Aussi, devant ce frais jardin
De bouquets dignes d'un Éden,
Se voit-il forcé d'être chiche

En ce jour de sainte Marie,
Votre fête, et chiche à ce point
De ne contribuer, las ! point
A cette éclosion fleurie

De sympathie et d'amitié.
Il se contente avec remords
De vous offrir, non pas des ors

Ni même d'humbles rangs de perles,
Mais son petit air pépié,
Comme le plus humble des merles.

LXXII

## A RODOLPHE DARZENS

Jeune homme élancé
Comme un peuplier,
Qui donc a pensé
Qu'on pût t'oublier

Dans ce livre si
Vraiment amical?
Quel sot réussi,
Quel crétin fécal?

Jeune homme élancé
Vers la vie et vers
L'art et les beaux vers,

Enfant annoncé
Par ta chanson, viens,
Entre et sois des miens.

LXXIII

## A HENRI BOSSANNE

Bon imprimeur de la première édition
De « Dédicaces »,
Vous vîntes à Paris dans une intention
Des plus cocasses :

S'agissait de me voir, de m'interviewer
Pour la province,
Apprendre ce que pouvait agir et rêver
Ce moi si mince.

Or il advint qu'au jour où j'eus le cher plaisir
De vous connaître
J'étais chez moi, rideaux tirés sur la fenêtre,

En manches de chemise et chaussons de loisir,
Avec deux femmes!!!
Et vous : « Ce n'est donc pas CE prince des infâmes! »

LXXIV

## A MAX ROSA

Rosa n'est pas « rosa » la rose,
Ni Salvator, peintre en brigands,
Ni la belle dame aux longs gants
Qu'un tel pronom signe ou suppose,

Ni l'un de ces rois de la pose,
Señores par trop élégants
Ou senhores plus qu'éloquents,
Ou « rastas » pour dire la chose.

Rosa, c'est le nom d'un ami,
Parisien de bonne souche
Et Français non point à demi.

Il est prompt à prendre la mouche,
Mais le chagrin d'autrui le touche :
Dear friend, I'm sorry; think of me.

LXXV

## A M^lle A. ROM***

Ce nom, Sedan ! me dit de vacances d'enfance,
De passages en « diligence » dans un bruit
Joyeux de clics-clacs et de vitraille qui fuit
Vers un horizon gai qu'on dirait qui s'avance.

Ce mot, Sedan ! m'évoque, ainsi qu'à tous en France,
Une plaine lourde de sang, blême de nuit,
Des cris éteints qu'une rumeur de rêve suit,
Sur quoi plane très haut comme de l'espérance.

Sedan ! Sedan ! pourtant il sonne encore doux
Et frais, non plus pour l'avenir ou la mémoire,
Mais bien dans le présent bien vivant, grâce à vous !

Il sonne, il brille, le futur nom de victoire :
Accent joli, mignon entrain toujours accru
Et l'Ardennais qu'est moi presque, en reste féru.

LXXVI

## A A. DUVIGNEAUX

TROP FOUGUEUX ADVERSAIRE DE L'ORTHOGRAPHE PHONÉTIQUE

É coi vréman, bon Duvignô,
Vou zôci dou ke lé zagnô
Ė meïeur ke le pin con manj.
Vou metr'an ce courou zétranj

Contr (e) ce tà de brav (e) jan
O fon plus bête ke méchan
Drapan leur linguistic étic
Dan l'ortograf (e) fonétic?

Kel ir (e) donc vou zambala?
Vizavi de cé zoizola
Sufi d'une parol (e) verde.

Et pour leur prouvé san déba
Kil é dé mo ke n'atin pa
Leur sistem (e), dison-leur :...!

LXXVII

## A RODOLPHE SALIS

Cabaretier miraculeux,
Ainsi qu'eût dit le bon Pétrus
Aux temps déjà si fabuleux
Du romantisme et de ses us;

Cabaretier miraculeux
Et bonisseur digne d'Ursus,
Puis ennemi méticuleux
De la sottise et de ses us;

Salis qu'on prénomme Rodolphe,
Créateur, comme Prométhée!
Flot de liquides, tel un golfe!

O Maître, nul ne t'est athée,
Sauf quelque muffle, lymphe et dartre,
En ton domaine de Montmartre.

LVXIII

# A LÉON CLADEL

Tu fus excessif
Et je t'en aimais
D'un amour plus vif,
Plus vif que jamais,

Depuis que la mort,
Cette vie en mieux,
A brisé l'effort
De Toi vers les cieux,

Vers des cieux voulus
Par ta volonté,
Des cieux absolus,

Toi ressuscité
Aux fins, glorieux.
D'une vie en mieux

25 juillet 1892.

## LXXIX

# POUR MARIE ***

*A F.-A. Cazals.*

Chez nos anciens c'était une bonne coutume
Que la dame de nos amis fût célébrée.
Je veux donc dire de ma voix la mieux timbrée,
Et les tracer du bec de ma meilleure plume,

Vos mérites et vos vertus dans l'amertume
Douce de vous savoir d'un autre énamourée
Mais d'un autre... moi-même — et la tâche sacrée
D'exalter et de promouvoir, or je l'assume,

La louange de vos yeux qui le surent voir,
Celle de votre cœur qui put gagner le sien,
Et celle due à votre, hélas! fidélité!

Et, consolation! celle du bon vouloir
Qui fait que votre main, sûre du respect mien
Serre la mienne en lui, sûr de ma loyauté.

## LXXX

# A GUSTAVE LEROUGE

La vie est vraiment si stupide que, ma foi !
J'ai, devant cette perspective plus que bête,
Résolu de n'être absolument qu'un poète
Sans plus, et de vieillir ainsi, ne sachant quoi

Que ce soit, que d'aimer au hasard devant moi.
Aimer pour ne haïr, aimer d'amour honnête
Ou non, d'estime ou d'intérêt, en proxénète
A moins qu'en martyr, et n'ayant plus d'autre émoi !

Lerouge ! Et vous ? Tout cœur et toute flamme vive,
Qu'allez-vous faire en notre exil ainsi qu'il est,
Vous, une si belle âme en un monde si laid ?

Bah ! faites comme moi, dussent trouver naïve
Votre ample expansion ceux forts que fallait
Aimer sans fin ni loi. Et qui m'aime me suive !

Broussais, décembre 1891.

LXXXI

## AU COMPAGNON LARTIGUES

*Pour Henri Cholin.*

Vous qui ne connaissez de brigue
Que la seule briguedondaine
Et n'ourdissez jamais d'intrigue
Qu'en l'espoir de quelque fredaine,

Un penser d'amour et de haine
Pourtant vous hante et vous fatigue
Et vous fait plate la bedaine :
L'amour du Pauvre, bon Lartigue !

L'amour du Pauvre mieux peut-être
Que celui du moderne prêtre
Et de l'actuel philanthrope.

Si cela c'est être anarchiste
Inscrivez-moi sur votre liste.
— Et que saute la vieille Europe !

Hôpital Broussais, 15 janvier 1893.

## LXXXII

# A M. LE DOCTEUR CHAUFFART

Le poète n'est parbleu pas ce que l'on croit.
Il n'a que quand il veut toutes les ignorances
Sans trop d'âpre verdeur ou de préjugés rances
Et parfois même il sent profond et pense droit.

Son regard va, cruel et précis comme un doigt
Et sa tête, qui sait mûrir les apparences,
Taisant soudain ses bruits de peurs et d'espérances,
Voit terriblement clair à ce qu'autrui lui doit.

Non son cœur, proie intarissable à l'infortune,
Mais sa tête, après tout auguste, et cœtera,
Et dès lors pour beaucoup s'amasse une rancune

Qui saura s'assouvir, advienne que pourra.
Mais, ô fraîcheur ! pour quelques-uns elle recense
Et réserve, à tout prix ! quelle reconnaissance !

LXXXIII

## A AMAN JEAN

SUR UN PORTRAIT ENFIN REPOSÉ QU'IL AVAIT FAIT DE MOI

Vous m'avez pris dans un moment de calme familier
Où le masque devient comme enfantin comme à nouveau.
Tel j'étais, moins la barbe et ce front de tête de veau
Vers l'an quarante-huit, bébé rotond, en Montpellier.

J'allais dans des Peyroux, tranquillement avec ma bonne,
J'y faisais mille et des fortins de sable inexpugnables
Et des fossés remplis, mon Dieu, des eaux les moins potables
Suivant l'exemple que Gargantua pompier nous donne.

J'y voyais passer des processions, des pénitents
Et proclamer la République en ces candides temps
Où tant d'un tas d'avis n'étaient pas encore inventés.

Mais malgré ce souci de nos jours qu'il agite et trouble
Et d'autres! au tréfonds de mes moelles encor butées
Je demeure assuré, — conforme à votre excellent double.

Hôpital Broussais, décembre 1891.

LXXXIV

## A Mme MARIE P...

O jeune chevelure blanche
Pomponnant gaiement une face
Passionnée et perspicace
Aux yeux très bons, mais, en revanche,

Très méchants, très poing sur la hanche,
Pour peu qu'un faquin les agace,
Que fin de siècle et fin de race
Vous êtes, chevelure blanche,

Lorsque vous vous pavanez sous
Ce chapeau mousquetaire noir
Et qu'il fait plaisant de vous voir

Panache fier aux fiers remous,
Fleur pompadour — gare, Tircis! —
D'une toilette Médicis!

LXXXV

## A CÉSAR C.

Vous êtes la douceur elle-même et la paix,
Et c'est au nom de quoi, mon ami, je vous aime,
Comme étant la douceur et — oui! la paix, moi-même,
La paix, comme je veux, la douceur, où je vais!

Parfois, c'est vrai, je suis méchant et non mauvais.
Je ne suis plus celui que trouble le problème,
Je ne suis plus celui qu'envolait le poème,
Je ne suis, par instants, que « fais donc ce que fais »,

Instinctif, et, sinon terrible, près de l'être,
Comme vous m'avez vu, puis, comme un mauvais prêtre
Affreux d'hypocrisie et vil de faux honneur,

Mais ensuite, et de vous, ami, prenant l'exemple,
Sérieusement doux et paisible donneur
De douceur et de paix dès la porte du temple.

## LXXXV

# A BIBI-PURÉE

Bibi-Purée
Type épatant
Et drôle tant !

Quel Dieu te crée
Ce chic, pourtant,
Qui nous agrée.

Pourtant, aussi,
Ta gentillesse
Notre liesse,
Et ton souci,

De l'obligeance,
Notre gaîté,
Ta pauvreté,
Ton opulence?

LXXXVII

## A UN PASSANT

Mon cher enfant que j'ai vu dans ma vie errante,
Mon cher enfant, que, mon Dieu, tu me recueillis,
Moi-même pauvre ainsi que toi, purs comme lys.
Mon cher enfant que j'ai vu dans ma vie errante!

Et beau comme notre âme pure et transparente,
Mon cher enfant, grande vertu de moi, la rente
De mon effort de charité, nous, fleurs de lys!
On te dit mort... Mort ou vivant, sois ma mémoire!

Et qu'on ne hurle donc plus que c'est de la gloire
Que je m'occupe, fou qu'il fallut et qu'il faut...
Petit! mort ou vivant, qui fis vibrer mes fibres,

Quoi qu'en aient dit et dit tels imbéciles noirs,
Petit compagnon qui ressuscitas les saints espoirs,
Va donc, vivant ou mort, dans les espaces libres.

## LXXXVIII

# POUR ROBERTE

*A Henri Degron.*

Seconde âme de mon ami, son autre cœur,
Roberte, or, vous voici veuve... pour une année,
Et je viens avec vous penser à sa langueur
A lui loin de vos yeux à vous, sa Destinée

En quelque sorte, et très pieusement je viens
Et reviens avec vous tristement vous redire
Qu'il pleure autant que vous et que, non son martyre
(Ce serait blasphémer, car nous sommes chrétiens)

Mais son impatience est égale à la vôtre.
Et ne faisons donc plus ici le bon apôtre
Et parlons franchement d'un chagrin trop réel,

Sans rien exagérer puisque, Roberte chère,
Il va bien, il vous aime bien et que son ciel
C'est de vous revoir comme il est sûr de le faire.

LXXXIX

## AU VICOMTE DE LAUTREC

Ce n'est pas un bonjour tout sec,
Mon cher Guy, vicomte Lautrec,
Que je vous donne, c'est, avec
Un vœu qui ne part pas du bec,

Mais un qui vient du cœur vraiment
Et ce, sous la foi du serment...
D'ailleurs vous savez qu'il ne ment,
En dépit de la rime en *ment*...

— Rime calomniée et trop
Méprisée ainsi qu'un sirop
Qui sucrerait trop un poison!

Et voici ma forte raison :
Souvenez-vous de l'hôpital!
Vous voyez que c'était fatal.

1er janvier 1893.

XC

## POUR Mlle D. A.

Je vous aime trop, Andrée,
Au trot comme au galop !
Vous êtes mon adorée
Au galop tout comme au trot.

Andrée, ô je t'aime trop
(Bien que trop dans la purée)
Et c'est au trot que je bée
Après ton jupon salop.

Puis chantons-nous la romance
Qu'il faut que l'on recommence
Comme oiseaux sans feu ni lieu

Et prouvons-nous l'espérance,
Et la bonne confiance
Qu'on se doit au nom de Dieu.

## XCI

## A PH...

### I

Tu me demandes des vers,
Ça, c'est gentil comme un cœur.
En voici, mais point pervers :
Car mon amour, tout vigueur,

Tout force et dévouement jusque
Au sang mien, tu ne l'ignores
Pas, a cessé tout ton brusque
Depuis qu'il a vu, sonores,

Les rives du sombre bord
S'étrécir autour de lui,
Sonores cris de mort,
Et qu'il t'a vue en l'ennui.

De la crainte légitime
D'un trépas sans conscience
De soi-même. — Aussi ma rime
Fleure aujourd'hui d'innocence!

Et demain en fleurira,
Car notre amour est sacré,
Témoin des et cœtera
D'un deuil qui viendra, malgré

Tout, et songeons bien, chérie,
A ces tristes fins dernières.
Hélas! ma pauvre chérie,
Songeons à nos fins dernières.

Hôpital Broussais, 9 juillet 1893.

XCII

## A LA MÊME

II

Oui, soyons-nous poète et muse
Mais dans le mode familier,
Nous avons passé le millier
Des heures jeunes où l'on ruse

Pour faire croire aux bonnes gens
Dont on est le premier soi-même.
Qu'on n'aime en tout ça que l'extrême !
Fiers, paradoxaux, exigeants.

La vie avec sa vraie outrance
A pris soin de nous corriger
Du travers de nous rengorger,
Ne nous laissant de l'espérance

Rien que la simple illusion
D'être un couple encore sensible
Et ne livrant à notre cible
Qu'un but, la résignation !

Ce lot est préférable en somme.
A des appétits qu'il est bon,
Toi, veuve au fait, moi ce barbon,
De régler de sorte économe.

Profitons, puisqu'il en est temps —
De cette sagesse dont l'âge
Qui vient dote notre ménage.
Pour faire œuvre de pénitents?

Que non pas ! Fîmes-nous des crimes?
Pas mal de péchés voilà tout.
De ces péchés légers qu'absout
Le seul pardon de leurs victimes,

Et leurs victimes ce fut nous,
De ces victimes sans rancune.
Toi, reste encor longtemps ma brune.
Toujours la bonne qu'à genoux

Invoquent mes instants de doute,
De tristesse ou de désespoir,

Mon étoile dans le ciel noir,
L'auberge fraîche en l'âpre route.

Moi devenu calme — ce n'est
Pas malheureux, car tant de frasques,
Et de rôles, sous que de masques ! —
Je suis celui qui ne connaît

Et ne chante plus que les choses,
Et l'humanité qu'il convient.
La vérité seule me tient,
Soient ses aspects sombres ou roses.

Mes vers épris dorénavant,
De la raison mais de la saine
Ne déclameront plus en scène...
Ils vivront dans tout cœur vivant.

XCIII

## A LA MÊME

### III

Ah ! d'être heureux puisqu'on le peut, puisque la vie
Tumultueuse nous a tué toute envie
Autre que d'être calme en un lieu calme enfin !
Nous boirons quand nous aurons soif. Quant à la faim,
Des repas frugaux mais nourris sauront l'éteindre.
Que nous dussions jamais l'un ou bien l'autre atteindre
Aux splendeurs, aux sommets, nous en désespérons,
En nous aimant plus fort, nous nous consolerons.
Les dimanches et jours de fêtes, car tu goûtes
Ça, l'on ne verra plus que nous deux sur les routes
De Sèvres à Clamart et de Meudon au Pecq,
Avec des propos gais, mais retenus au bec.
Nous rentrerons vanés, fauchés — l'or embarrasse
Parfois — et puis nous dormirons, chair lasse,
Après, hein ? Si tu veux, des manières à nous.
Et je commencerai la fête à tes genoux.

Puis sur ton cœur, et nous dormirons sans grand rêve.
L'hiver, nous irons au théâtre! je n'en crève
Plus de désir, mais toi tu raffoles de ça.
Et nous verrons de beaux décors qu'un tel brossa,
Et nous applaudirons tel calembour superbe.
Puis nous irons coucher, mieux encor que sur l'herbe,
Dans le grand lit de châtaignier qu'aura vu tant
De fois moi dans le paradis, sage et prudent,
Qu'est devenu le tien pendant nos durs passages
D'ailleurs c'est ça, restons toujours prudents et sages
Quelqu'un nous bénira qui déjà nous bénit.
Aimons-nous en époux apaisés dans leur nid.
La tendresse n'y perdra rien, tout au contraire
— Rien d'exquis que d'être aux yeux des gens sœur et frère!

Hôpital Broussais, 12 juillet 1894.

XCIV

## A EDMOND PICARD

Puisqu'il n'est pas permis en ce libre pays
Qui pourtant fut la France et prétend encore l'être,
De parler librement d'un homme libre et maître
De soi, d'un citoyen, d'un artiste, — obéis,

Poète, à ton idée, et faisons ébahis!
Les sots et les puissants, — même chose peut-être, —
En célébrant cet homme, un soldat? Non. Un prêtre?
Non! tout cela dans toi, Picard, qui ne trahis

Ni ta foi politique (en ce siècle critique
Il sied vraiment d'avoir une foi politique).
Ni la foi littéraire, artistique qu'il faut

Avoir aussi pour consoler l'âme indignée
Des choses de la vie encor que résignée
Et pour laquelle on meurt aussi, car ce le vaut.

Hôpital Broussais, juillet 1893.

XCV

## A FRANCIS POICTEVIN

Toujours mécontent de son œuvre
D'autant plus exquise de flou
Et d'amour de l'art dûment fou
Où la limace et la couleuvre

Ne peuvent rien qu'user leur dent
Et leur bave, n'est-ce pas, presse
Littéraire en général. Qu'est-ce
Que cet indicible imprudent

Qui n'écrit pas pour la publique
Moyenne et jamais ne réplique
Aux haros que par le halo

D'un esprit en bonne fortune,
Mystérieux comme la Lune
Clair et sinueux comme l'Eau.

18 septembre 1894.

## XCVI

## A PH***

Le petit chien est mort. Quel dommage! il était
Si gentil! Blanc pur que du jaune tachetait,
D'un jaune on eût dit d'or brunissant. Sa gueugueule
Et son nénez, roses tous deux, semblaient la seule
Chose vivante en lui; car son corps trop dodu
Ne rendait pas le mouvement qui semblait dû
A cet être qu'un charme spécial décore;
Quant à sa queue, elle était bien trop jeune encore
Pour rire ou pour pleurer, pour frétiller, enfin,
De joie ou de chagrin, ou de soif ou de faim.
Il piaulait, jadis miaulait, même
Piaillait, tant son cri formait la voix suprême
De l'animal dans son innocence, oiseau, chat;
Mais du chien proprement, rien qui s'en rapprochât
Qu'un grêle, si l'on veut aboiement plus semblable
Au chant du colibri dans la forêt d'érable.
Il nous léchait, le pauvre aveugle encore un peu,
De sa langue imperceptible, quand, d'instinct, comme

D'une flèche soudaine, il roula, le chétif être,
Ses yeux tournés vers sa maîtresse et vers son maître,
Et mourut, nous presque pleurant, tout blancs, tout sots,
Ses pattes frêles en l'air, comme les oiseaux.

XCVII

## AU GÉRANT DU MULLER

Vous êtes nancéien et moi je suis messin :
Vive donc à jamais cette vieille Lorraine
Qui nous vit naître et nous réchauffa dans son sein
Et dont, fils pieux, nous baisons le front de reine.

Captive, en attendant l'heure où le duc tocsin,
Le pur tocsin à la voix terrible et sereine,
Apre cri de gorgone et doux chant de sirène,
Dictera le devoir messin et nancéien.

— En attendant encor, hôte de la grand'ville,
Malgré ton délice, ô bon « cru » de Tantonville
Et tout ce que Munich vend de nectar trop clair

Et tout ce que Dublin et tout ce que Bruxelles
Brassent à l'intention de nos escarcelles,
L'heure de savourer la bière de Müller.

## XCVIII

# A E...

EN LUI OFFRANT « MES PRISONS »

Je suis prisonnier de tes yeux
Toujours, — et parfois de tes bras.
Mais ne plains pas ces embarras
Qui ne sont guère qu'ocieux.

L'odieux, ô mais, là c'est dur,
C'est que mon cœur est en prison
En même temps que ma raison
Dans ton amitié, cachot pur !

Et bien que trop intelligents,
Mes désirs, quoique diligents,
S'en ressentent jusqu'à parfois

Ressembler à d'affreux courroux...
Mais tu les mets sous les verroux
De ta bonté, cœur, geste et voix.

Le 8 mai 1893.

XCIX

## A LÉOPOLD II, ROI DES BELGES

Je vous aime Français et roi je vous respecte.
Beaucoup de votre sang circule en moi. Beaucoup
Du mien bat en vos veines et le tout
Se dit compatriote en langue bien correcte.

Vous êtes souverain et je suis un insecte.
Citoyen d'une république « à tant le coup »
(Comme à St-Cloud !), mouton en grand danger du loup
Sous un berger dormeur que se bouger affecte ;

Votre hôte d'un instant, partout un peu fêté.
Parlant de poésie et de pure beauté,
Epris de votre si gente et forte Belgique !

A peine moi parti, l'émeute fit son cri,
Que vous domptâtes d'un clément geste énergique
Car vous êtes vraiment un fils du roi Henry !

C

## L'AIMÉE

Voici des cheveux gris et de la barbe grise.
Tu me les demandas en un jour d'enjouement
Pour, disais-tu, les encadrer bien gentiment
Autour de ce portrait ou ma « grâce » agonise.

Pauvre photo ! Mais j'y pense, il sera de mise,
Quand mes yeux fatigués se seront clos dûment
Et que la terre bercera son fils dormant,
Il sera de saison alors, chérie — exquise

Attention ! — de faire avec ces cheveux, teints
A cette barbe, teinte en boucles blondes, brunes
Ou telle autre nuance entre tant d'opportunes,

Faire, par un coiffeur de choix, sur des fonds peints
D'avance, le tombeau, lors pleuré sans astuce
Du jeune homme qu'il aurait fallu que je fusse.

Hôpital Broussais, 18 septembre 1873.

CI

## AU COMTE DE MONTESQUIOU-FEZENSAC

Le poète infini qui, doublant et triplant
Les nuances, sonda jusques à nos scrupules,
Crevant les mauvais arguments comme ces bulles
De savon qu'il suffit de détruire en soufflant.

Le voilà, composant d'un geste sobre et lent,
Un bouquet frais cueilli, lors des doux crépuscules
Tombant, « dahlia, lis, tulipe et renoncule »
Et toutes fleurs au monde et par delà, relent

Mystique qu'il fallait pour compléter la fête
Parfumée où le mage exquis nous conviait,
Et dont nous jouissions d'un frisson inquiet.

J'admire le penseur subtil et l'âpre esthète
Des pensers voletant comme *chauves-souris*,
Mais j'aime le fin enchanteur aux sorts fleuris.

CII

## GABRIEL DE YTURRY

Yturry ! C'est un nom terrible,
Évocation de Pyrénées
Prises, reprises, rançonnées
Par un chef au visage horrible.

Œil de feu sous le sombrero
Il se moque un peu du bourreau,
Tel le torero du taureau,
Balles pleuvent comme d'un crible,

Femmes se sauvant, dépeignées,
Par quels bras affreux empoignées,
Tout voyageur est une cible...

Fi ! c'est le Cavalier exquis
Tout à l'ami qu'il a conquis
Parmi quelques Amaéguis.

CIII

## A AURÉLIEN SCHOLL

A seize ans, l'âge du bachot épouvantable
D'antan, et du bachot bizarre d'aujourd'hui,
Comme nous nous passions « Denise » sous la table,
En nous disant tout bas : Lis, mon bon, c'est de Lui !

A l'Escrime, le seul de nos maîtres sortable,
Robert, nous démontrait quelque coup inouï
D'audace magnifique ou de ruse admirable
Et nous clamions à plein gosier : Ça c'est de Lui !

Lui ! c'est vous. Et, depuis, par la vie où le lucre,
Où le rêve vont nous usant, qu'on aime donc
Votre amère sagesse et l'esprit qui la sucre

Et la sale et la poivre et, souples, tel le jonc
Qui vous fut coutumier au dam de maintes faces
Et maints dos, vos mots pleins de grâces et d'audaces.

Hôpital Broussais, 28 août 1893.

CIV

## A LÉON DIERX

*Dierz le volt.*

Dierx! dont le nom fait pour la gloire sonne clair
Comme une bonne épée en la main d'un héros.
Qu'avons-nous de commun, nous, rois avec ce gros
De rustres s'en allant en guerre de quel air?

Nous, rois de l'infini, du Ciel et de l'Enfer
Qu'Héphaistos a vêtus et que délace Eros,
Et qui, de tous les dieux, de Corinthe à Paros,
Avons fait nos égaux, bronze et marbre, or et fer!

Car le poète, enfin vainqueur et hors aux foules,
Comme Poseidon met du geste un frein des houles
Et règne, tel que Zeus, d'un pli de ses sourcils.

Hélas! c'est faux de moi, tige au plus qui fleuronne,
Mais, ô vous, calme ennui de splendides soucis,
Portez, olympien, le nimbe et la couronne.

CV

## A M^me^ J***

*En vers libres.*

Je vous ai promis mon sonnet pour ce soir.
En revanche vous m'avez promis une récompense
Certes imméritée, et voici que j'y pense.
Et depuis lors je vis dans un si doux et vague espoir.

Mais que pour moi l'avenir serait noir
Si, pendant que je rêve à la bonne bombance
Espérée et promise et voici que je panse
La blessure que me ferait de ne pas voir

De mes yeux presque en pleurs dans cette incertitude
Vos yeux sourirent avec plus de mansuétude
Que de coutume envers l'œuvre et, de plus l'auteur.

Et j'ai fait ces vers-ci qu'il fallait que je fisse,
Ne vous faisant d'ailleurs pas d'autre sacrifice
Que de vous plaire un peu, bien qu'un peu radoteur.

III

# BALLADE

## EN FAVEUR DES DÉNOMMÉS DÉCADENTS ET SYMBOLISTES

*A Léon Vanier.*

Quelques-uns dans tout ce Paris
Nous vivons d'orgueil et de dèche.
D'alcool encore qu'épris
Nous buvons surtout de l'eau fraîche
En cassant la croûte un peu sèche.
A d'autres fins mets et grands vins
Et la beauté jamais revêche !
Nous sommes les bons écrivains.

Phœbé, quand tous les chats sont gris,
Effile d'une pointe rêche
Nos corps par la gloire nourris
Dont l'enfer, au guet, se pourlèche,
Et Pœbus nous lança sa flèche,
La nuit nous berce en songes vains
Sur des lits de noyaux de pêche.
Nous sommes les bons écrivains

Beaucoup de beaux esprits ont pris
L'enseigne de l'Homme qui bêche,
Et Lemerre tient les paris,
Plus d'un encor se dépêche
Et tâche d'entrer par la brèche ;
Mais Vanier à la fin des fins
Seul eut de la chance à la pêche.
Nous sommes les bons écrivains.

ENVOI

Bien que la bourse chez nous pèche,
Princes, rions, doux et divins.
Quoi que l'on dise ou que l'on prêche.
Nous sommes les bons écrivains.

IV

# BALLADE

## POUR S'INCITER A L'INSOUCI

*A Maurice Barrès.*

J'ai cette honneur d'avoir des ennemis
D'ordre privé, dont je suis trop bien aise
Et m'esjouis autant qu'il est permis,
Car la vie autrement serait fadaise
Et, parlons clair, une bonne foutaise.
Or j'en ai moult, non des moins furieux
Mais, comme on dit, ardents, chauds comme braise :
Mes ennemis sont des gens sérieux.

Ils ont passé ma substance au tamis,
Argent et tout, fors ma gaîté française
Et mon honneur humain qui, j'en frémis,
Eussent bien pu déchoir en la fournaise
Où leur cuisine excellemment mauvaise
Grille et bout, pour quels goûts injurieux ?
Sottise, Lucre et Haine qui biaise ?
Mes ennemis sont des gens sérieux.

Ils iraient bien jusqu'au crime commis.
Satan les guide et son souffle les baise.
Prière au ciel d'en garder mes amis.
Caïn, certes, était dans leur genèse
Et son péché forme leur exégèse.
Leur discours va flatteur et captieux :
Tel un serpent rampe en un plan de fraise.
Mes ennemis sont des gens sérieux.

ENVOI

Prince des cœurs que rien ne déniaise,
Mon cœur tout rond, tout franc, tout glorieux
De battre, et d'être, et d'aimer qui te plaise,
Mes ennemis sont des gens sérieux.

# ÉPIGRAMMES

# I

## *I*

*Remis de ses émotions,*
*N'ayant gardé des passions*

*Que de la force et de la ruse,*
*Le poète à présent s'amuse...*

*Il jouira du beau, du bien,*
*S'enquêtant de tout et de rien...*

*Pourvu que tout soit quelque chose*
*Et que rien au bout ne s'oppose,*

*Au but qu'il poursuivait jadis*
*Avec des élans d'Amadis,*

*Vers quoi désormais il chemine,*
*Bon chanoine en de chaude hermine,*

*Chanoine du Parnasse, un peu*
*Sceptique envers l'un peu vieux dieu,*

*Ce but qui serait d'enfin vivre*
*Sinon encor tout à fait ivre*

*Comme autrefois, du moins repu*
*Point trop, grands dieux ! mais ayant bu*

*De l'eau qu'il faut à la « Fontaine*
*Poétique », pour la lointaine*

*Ou prochaine mort qu'il faudrait*
*Être consolée en secret.*

## II

*Oui, voir, entendre avec assez*
*De sang frais et du bon sens plein,*
*Ne plus souffrir, câlin, malin,*
*Félin, que des chagrins passés.*

*Se méfier de tout souci*
*Sauf de tel que l'Église enjoint,*
*Mettre sa conscience au point*
*Pour écrire ce livre-ci.*

III

*Il faut toujours être meilleur*
*Que l'homme que l'on voudrait être*
*Et qu'on souhaite de paraître,*
*Dans l'enthousiasme et dans l'heur*

*De la vertu sans cesse accrue,*
*Tandis qu'en bas la vanité*
*D'une trop vraie humanité*
*Se sent par degrés disparue...*

*Certainement, le Sage doit*
*Aimer en outre,-même hostile,*
*Même affreuse, même inutile,*
*La destinée où Dieu le voit*

*Se perfectionner sans cesse*
*Par l'effort désintéressé*
*D'un cœur enfin débarrassé*
*De toute l'ancienne bassesse*

*Mais dans l'enthousiasme et l'heur*
*D'être meilleur encore que d'être*
*Celui qu'on veut être et paraître,*
*Il faut toujours être meilleur.*

## IV

*Les extrêmes opinions*
*Qu'hier encor nous pratiquâmes*
*Et qu'aujourd'hui nous renions*

*Sont pourtant de nos pauvres âmes*
*La vie et peut-être l'honneur,*
*La vie en fleur, l'honneur en flammes.*

*Le siècle et son train suborneur*
*Nous corrompent si vite ensuite*
*Qu'on n'en sait rien, par un bonheur.*

*On se blase, l'on se croit quitte*
*De tous devoirs et de tous droits.*
*C'est affreux d'oublier si vite*

*Ce que tu veux, ce que tu crois;*
*Pour quelle triste insouciance !*
*Ah! Dieu, plutôt sous Votre croix,*

*Satan, plutôt, par la science,*
*Les grandes erreurs de jadis*
*Ou l'ignorante confiance*

*Quand j'aspirais au Paradis.*

## V

*J'étais naguère catholique*
*Et je le serais bien encor...*
*Mais ce doute mélancolique!*

*Républicain fut le décor*
*Où mon esprit joua son rôle,*
*Mais cette flèche en plein essor!*

*J'essayai de tout, et c'est drôle*
*Comme cela lasse, à la fin,*
*De changer son fusil d'épaule*

*Sans cible humaine ou but divin!*

VI

*Bah, résume ta vie*
*Dans l'art calme et dans l'heur*
*Du Bien qui te ravit*
*Et du Beau qui ne leurre.*

## II

### I

Ce livre est sûr de mal plaire
Aux trop jeunes d'entre vous,
Mais peut-être il sera doux
A tel aussi que tolère
Son âge encor parmi nous.

J'y formule mes idées
En termes à point précis
Pour les gens enfin rassis
Et las de choses tentées
Dans un jadis indécis.

De mots assez lapidaires
Dans le cas de mon désir
J'aurais bien voulu saisir
Et fixer en salutaires
Sentences mon déplaisir

Et mon plaisir devant telle
Ou telle chose à mon choix.
Gœthe le fit, et je crois
Pouvoir, son œuvre immortelle,
La réduire en tapinois,

En sourdine, à ma manière
Selon mon temps et mes us
Et mes coutumes élus
En forme d'avant-dernière
Ou dernière fin, sans plus...

Le poète qu'il faut être
Et que j'ai, dit-on, été
(Le suis-je, dites, resté ?)
Craint de ne plus le paraître,
— Cas terrible, en vérité ! —

Dès qu'il se sent moins sincère
Que par trop judicieux.
Las ! que c'est de tourner vieux !
La prudence est nécessaire :
Qu'être dupe valait mieux !

II

J'admire l'ambition du Vers Libre,
— Et moi-même que fais-je en ce moment
Que d'essayer d'émouvoir l'équilibre
D'un nombre ayant deux rythmes seulement?

Il est vrai que je reste dans ce nombre
Et dans la rime, un abus que je sais
Combien il pèse et combien il encombre,
Mais indispensable à notre art français

Autrement muet dans la poésie
Puisque le langage est sourd à l'accent.
Qu'y voulez-vous faire? Et la fantaisie
Ici perd ses droits : rimer est pressant.

Que l'ambition du Vers Libre hante
De jeunes cerveaux épris de hasards!
C'est l'ardeur d'une illusion touchante.
On ne peut sourire à leurs écarts.

Gais poulains qui vont gambadant sur l'herbe
Avec une sincère gravité !
Leur cas est fou, mais leur âge est superbe.
Gentil vraiment, le Vers Libre tenté !

III

Après tout, ils ont sans doute raison,
Puisque notre vie est aux trois quarts faite;
C'est à nous de leur céder la maison,
En nous réservant toutefois le faîte.

La jeunesse, hélas! aime à triompher.
Nous fûmes aussi triomphaux et jeunes,
Sans plus qu'eux de pente à philosopher.
Bah, qu'ils aient la faim, nous aurons les jeûnes.

Qu'ils gardent Ibsen! Nous, c'était Hugo.
Qu'ils soient tant et plus, nous restons les mêmes,
N'étant pas trop vieux, n'allons tout de go
Pas encor songer aux plongeons suprêmes.

Laissons-les grandir. Leur art mûrira:
Ils ne viennent que d'entrer dans le temple,
Et notre mort pleurée approuvera
Ceux à qui nous avons donné l'exemple.

# III

*A Edmond de Goncourt.*

Lourd comme un crapaud, léger comme un oiseau
Exquis et hideux, l'art japonais effraie
Mes yeux de Français dès l'enfance acquis au
Beau jeu de la Ligne en l'air clair qui l'égaie.

Au cruel fracas des trop vives couleurs,
Dieux, héros, combats, et touffus gynécées,
Je préférerais, d'entre les œuvres leurs,
Telles scènes d'un bref pinceau retracées.

Un pont plie et fuit sur un lac lilial,
Un insecte vole, une fleur vient d'éclore,
Le tout fait d'un trait unique et génial.
Vivent ces aspects que l'esprit seul colore!

Si je blasonnais cet art qui m'est ingrat
Et cher par instants, comme le fit Racine
Formant son écu d'un cygne et non d'un rat,
Je prendrais l'oiseau léger, laissant le lourd crapaud dans sa piscine.

## IV

J'ai fait un vers de dix-sept pieds !
Moréas, ne triomphez pas,
Vous, de tous les chers émeutiers,
Le seul dont j'aime les ébats,

Dont j'aime et dont j'admire l'heur
Dans la pensée et dans les mots
(Les autres, oui, j'admire leur
Bravoure, mais c'est tout mon los).

Mon vers n'est pas de dix-sept pieds,
Il est de deux vers bien divers,
Un de sept, un de dix. Riez.
Du *distinguo:* c'est bon, rire. Et c'est meilleur encore, aimer vos vers

V

*A William Heinemann.*

Mon âge mûr qui ne grommelle
En somme qu'encore très peu
Aime le joli pêle-mêle
D'un ballet turc ou camaïeu

Ou tout autre, fol et sublime
Tour à tour comme en même temps
Surtout si vient la pantomime
S'ébattre en jeux concomitants,

Jeux de silence et de mystère
Que la musique rend déjà
Plus muets, et dont l'art va taire
Mieux le secret, qu'il ne lâcha

Qu'à l'oreille de Colombine
Ou de l'indolente Zulmé :
Pour l'amant, qu'il se turlupine
Donc à tort! Puisqu'il est l'aimé !

La jalousie, — un sultan sombre
Et piteux sous l'or du caftan,
Scaramouche tout noir dans l'ombre,
Ou tel splendide capitan, —

Se démène parmi les danses
D'épithalame et de joyeux
Pourchas légers entre les denses
Ronds de jupe essorés aux cieux,

Plaisirs des yeux, plaisirs de tête
Qu'un vif orchestre exalte encor,
Donnez au vieillissant poète
L'illusion dans le décor.

## VI

*« ... l'orgue de Barbarie! »*

P. V.

*A Octave Mirbeau.*

Après les chants d'église et les airs militaires
Plus près d'être pareils qu'on ne croit en effet,
Les uns vous pénétrant de délices austères,
Les autres, feu puissant, clair, pur, dans les artères,
Dès le premier soupir jusqu'au dernier chevet,

Après, dis-je, ces deux entières préférences,
Ce que j'aime parfois en fait de bruit humain
C'est l'instrument qu'un pauvre éveille sous sa main,
Bruit humain, fait de cris et de lentes souffrances
Dans le soleil couchant au loin d'un long chemin,

Rue ou route, emplissant la banlieue et la ville
De son chant toujours triste en dépit du *morceau :*
Est-ce espoir qui s'endort, est-ce révolte vile ?

Ah! plutôt n'est-ce pas l'escorte qui défile
Des rêves, revenus de la tombe au berceau

Et qui vont du berceau retourner à la tombe,
Sans fin, sans lieu, soleil couchant jamais éteint,
Rue ou route qu'un horizon d'automne étreint,
Perpétuel, heure arrêtée, âme que plombe
Et surplombe un ennui qu'on ignore et qu'on craint.

## VII

*A Francis Poictevin.*

Il ne me faut plus qu'un air de flûte,
Très lointain en des couchants éteints.
Je suis si fatigué de la lutte
Qu'il ne me faut plus qu'un air de flûte
Très éteint en des couchants lointains.

Ah, plus le clairon fou de l'aurore!
Le courage est las d'aller plus loin.
Il veut et ne peut marcher encore
Au son du clairon fou de l'aurore :
C'est d'un chant berceur, qu'il a besoin.

La rouge action de la journée
N'est plus qu'un rêve courbaturé
Pour sa tête encor que couronnée,
Et la victoire de la journée
Flotte en son demi-sommeil lauré.

Femme, sois à ce héros qui bute
D'avoir marché sans cesse en avant,
L'huile sur son corps après la lutte,
— Plus du clairon fou : la molle flûte !
La paix dans son cœur dorénavant.

# VIII

Ton illogisme vainqueur
Mène, où ça? ma pauvre barque,
Je suis les lois d'un monarque
Plus fol encor que mon cœur.

Mais j'ai ratiociné
Tant que je finis par croire
A de l'art conjuratoire
Et que je suis *destiné*.

Cette chance et ce guignon
Qui se disputent ma vie,
Sont-ce, en la route suivie,
L'ange ou le faux compagnon,

Ou tout simplement mon tort
Propre et l'incertain moi-même?...
Bah! que ma règle suprême
Soit nous, discors ou d'accord!

## IX

*A Henri Bauër.*

Être tout de beauté, tout de bonté,
Été naïf, vouloir l'être resté ;

Contempler et jouir comme de soi
Non sans une espèce de quant à moi ;

Se fier à la pente naturelle
Avec peut-être peu compter sur elle ;

Falloir, de par un pur devoir à rendre,
Ce devoir, néanmoins y condescendre ;

Se sentir maître, au fond, de l'action,
Après, pourtant, telle étroite option,

La tâche est douce, elle est bien rude aussi,
Couronne d'or, immortelle et souci,

Sceptre de diamants couleur de larmes,
Grandeur, belles, oui, mais imbelles armes,

Lois qu'on va dicter, mais plutôt en rêve!
Voir se noyer ses vaisseaux de la grève,

Amiral dont la mer n'a pas voulu
Et qui l'a déposé sur le rivage

Inattendu de quelque île sauvage
Pour le régal de l'habitant goulu.

## X

*A Francis Magnard.*

C'est le conflit, c'est le contact,
Point, hélas! dans le sens exact
De l'acception militaire.
Non, le contact avec la gent
D'airs faux et d'hypocrite argent
Et tout ce dégoût qu'il faut taire.

On est fier : encor il faut bien,
Pour équilibrer son maintien
En face d'une telle vie,
Ne point paraître ce qu'on vaut,
Trop : il faut bien, pas trop ne faut.
Le juste milieu nous convie.

On fut jeune et l'on l'est encore,
Cœur de diamant, âme d'or
Pur et dur, un trésor à prendre...

Mais par qui ? pour qui ? Que non pas !
On ne l'aura pas sans combats
Ce trésor qui n'est pas à vendre.

C'est le contact, c'est le conflit
Dans le sens, pur alors, qu'on lit
Sur l'or lucide des batailles.
Fi des faciles compromis !
Vivent de dignes ennemis
Pour d'honorables funérailles !

## XI

*A François Coppée.*

La ville que Vauban orna d'un beau rempart,
De ceux qu'on démolit chez nous pour la plupart
En y campant dessus industrie et culture
Au lieu de la vivace et profonde verdure
Avec ses murs moins hauts que les hauts peupliers
Le long du ruisseau clair aux bouillons familiers,
La ville a l'air, depuis qu'elle est ainsi châtrée,
Tout autre. Ce n'est plus la tourelle échancrée ;
Le grand beffroi dit l'heure, on croirait, pour ailleurs ;
Tambours et clairons ont comme des sons railleurs
De ne plus avoir un écho pour leur répondre ;
Et le soleil couchant, quand dans l'or il s'effondre,
Pleure du sang de n'ouïr plus, les soirs d'été,
Monter vers lui l'air sombre et gai répercuté.

## XII

### I

On finit par s'habituer
A la trahison de la femme :
La vie est faite de la trame
Qu'elle tisse pour nous tuer.

Après un temps d'apprentissage
On ne saurait plus s'en passer ;
D'abord on s'escrime à ruser,
Puis c'est la fatigue, — et l'usage.

La colère cède à l'ennui
Qui fait bientôt place à la presque
Indifférence moins grotesque
Que tel transport qui nous a nui.

Puis la confiance charmante
Revient, avec le correctif

D'à son tour se rendre fautif
Et de tromper aussi l'amante

Qui vous pardonne s'il lui plaît.
Mais tout cela c'est pitoyable !
Il n'y a guère que le diable
Pour profiter d'un jeu si laid.

Bah! mieux vaudrait sans tant d'embage
Se fermer, sans plus biaiser,
Les yeux d'un mutuel baiser.
Car le plus fin c'est le plus sage.

II

Ou plutôt vieux comme je suis
Ou comme je commence à l'être,
Il me siérait moins, tant c'est depuis !
D'évoquer les anciens déduits
Que de penser au grand Peut-être.

La mort qui n'est pas loin de moi,
Moins loin que tant de cœurs en fuite,
Elle est fidèle, elle a ma foi,
J'ai la sienne. Oh ! mourir plus vite

Que de cette vie au souci
Perpétuel, sale besogne,
Noire bourrelle sans merci
Qui vous flatte et vous trompe aussi.
— Vite au charnier, vieille charogne !

III

D'autant plus vite que ta souffrance
Peut-être a suffi pour expier
Tels torts menus que t'ont fait payer
La Femme, — et tout! pour plus d'assurance.

Et l'on verrait, lors, l'ancien pêcheur
Conformément aux seules Promesses
Se reposer ès saintes liesses
De tant de mollesse et de langueur.

## XIII

Quand nous irons, si je dois encor la voir,
Dans l'obscurité du bois noir,

Quand nous serons ivres d'air et de lumière
Au bord de la claire rivière,

Quand nous serons d'un moment dépaysés
De ce Paris aux cœurs brisés,

Et si la bonté lente de la nature
Nous berce d'un rêve qui dure,

Alors, allons dormir du dernier sommeil!
Dieu se chargera du réveil.

## XIV

J'ai beau faire la paix partout,
Dans ma vie ainsi qu'en mon âme,
Beau vouloir me tenir debout,

Fort d'un équilibre où la femme
Et l'homme ont la meilleure part,
Grâce au bon Oubli, seul dictame,

Seul népenthès et seul départ
D'avec l'atrocité du monde
Sous sa céruse et sous son fard ;

Une inquiétude profonde
M'agite en douloureux transports
Entre le sublime et l'immonde :

— Deux écueils, Seigneur, ou deux ports?

## XV

Quand tu me lis une histoire
Empruntée aux « Faits Divers »,
Je me refuse à la croire —
Le monde est-il si pervers?

Les gens sont-ils si sublimes?
(J'en conviens, moins fréquemment)
Tu lis ou plutôt tu limes
Et ce m'est un agrément

Alors qu'à mon tour je lime,
En travail d'un vers subtil,
D'ouïr, marquant mètre et rime,
Ce martellement gentil,

Et puis encore ce que j'aime
Dans ces récits fabuleux
C'est d'être fabuleux même,
Contes noirs ou contes bleus.

C'est ainsi que sous la lampe
Passent les heures du soir...
La nuit s'est faite : je rampe
Me coucher, las de m'asseoir.

## XVI

### I

*A Léon Deschamps.*

Les salons, où je ne vais plus,
M'ont toujours fait, pétards, fusées,
Etrons de Suisse, soleils, flux
Et reflux de mises osées,

Traines, pompons, rubans, volants,
(Las! quoi! pas de décolletage?)
L'effet de feux mirobolants
D'artifice et d'art! — avantage

Précieux, mais où les talents?

II

Il y en a beaucoup, je crois
Mais je préfère les Musées,
Calmes et frais Champs-Élysées,
A ces foires de choix du Choix.

Le Génie enfin reconnu,
— Posthumement, il faut le dire
Mais c'est la mode et j'en soupire, —
Du moins ici se montre à nu,

Qui me console, quant à moi,
D'admirer moins fort les modernes,
Ganache parmi les badernes
Qui m'en tiens à la vieille foi

Du Soleil contre les lanternes.

III

Michel-Ange, Germain Pilon, Puget, Pigalle,
Telle ma statuaire, et rira qui voudra :
En eux j'aime la Force et l'Effort qui l'égale,
Tout en goûtant ailleurs la Grâce, et cætera.

En eux avec la Vie intense, aussi, j'adore
Peut-être mieux, de vrai ! ce précis Incertain,
Et c'est pourquoi de tous nos modernes encore
Je préfère, robuste et mystique, Rodin.

## IV

*La Haye.*

Une vache accroupie, un taureau qui se dresse,
Des brebis toutes laine, un berger tout paresse,
Un paysage plat, comme inutile, au fond.
Le taureau, seul, vit, mais comme il vit! Que lui font
Les bêtes et les gens? N'a-t-il pas sa femelle?
Il est fort triplement, et sa corne jumelle
Corrobore un élan qu'il fait mortel s'il faut.
Or, sachant, les combats, le prix que cela vaut,
Des plus paisiblement il s'étire, il aspire
L'air pur où s'alimente et s'assure son ire.

V

*Mons.*

Je revois, quasiment triomphal,
La ville où m'attendaient ces mois d'ombres
Mon malheur était lors sans rival,
Mes soupirs, qui put compter leur nombre?
Je revois, quasiment triomphal,
Ces murs qu'on avait cru d'oubli sombre.

Le train passe, blanc panache en l'air,
Devant la rougeâtre architecture
Où je vécus deux fois en hiver
Et tout un été... sans aventure,
Le train passe, blanc panache en l'air,
Avec moi me carrant en voiture.

Sans aventure, ah ! oui, ces hivers
Et cet été! D'aventure, aucune!
Moi qui les aime à titres divers,

En plein scandale ou bien sous la lune.
Sans aventure, ah ! oui, ces hivers
Et cet été! La morte infortune!

— Ingrat cœur humain ! mais souviens-toi,
Gentleman improvisé qui files.
Mais souviens-toi donc : ici la Foi
T'investit, loin du péché des villes.
Ingrat cœur humain! mais souviens-toi
Qu'ici la Foi but tes larmes viles.

Le train passe et les temps sont passés,
Mais je n'ai pas oublié la bonne,
La grande aventure, et je le sais
Que Dieu m'a béni plus que personne.
Le train passe et les temps sont passés,
Mais l'heure de grâce reste et sonne.

VI

*Amsterdam.*

Cette *Ronde de nuit* qui du reste est *de jour*,
De *quel* jour de mystère avec *quelle* ombre autour?
Crépuscule du soir ou du matin, qu'importe
A l'œil charmé du bon ou bien du mauvais tour —
Un tas d'hommes armés sort d'une vague porte
Dans un dessein terrible ou quelque but farceur.
Ce vieux batteur de caisse évoque un franc suceur.
Là-bas tel imprudent agace une arquebuse.
Un fier porte-drapeau derrière lui s'amuse
A brandir du satin jaune et noir sur le ciel.
Et *l'enfant-aux-poissons* (comme dans Raphaël,
Mais flamande déjà plus que toute une Flandre)
S'effraie et rit, tandis que, las un peu d'attendre,
Les chefs, soie et bijoux, le premier long et sec,
L'autre court et ventru, délibèrent avec
L'air de seigneurs qui n'ont plus grand'chose à se dire.

On s'égaie, on s'étonne, on frissonne, on admire.

## VII

### NASCITA DE VENERE

*(Botticelli)*

Vénus, debout sur le plus beau des coquillages,
Aborde, nue, au moins sauvage des rivages,
Ne cachant de son corps avec ses longs cheveux
Que juste ce qu'il faut pour qu'y dardent nos vœux.
Une nymphe, éployant un clair manteau, s'empresse
A vêtir en impératrice la déesse ;
Et deux Vents accourus, beaux éphèbes ailés,
Des cuisses et des bras l'un à l'autre mêlés,
De qui l'un est Zéphyre et dont l'autre est Borée,
Soufflent l'amour divin et la haine sacrée.
Le visage est suavement indifférent,
Comme attendant le culte à venir que lui rend
Toute herbe et toute chair depuis cette naissance,
Et se pare d'une inquiétante innocence.

# XVII

*A F.-A. Cazals.*

Grâce à toi je me vois de dos
Et bien plus vraisemblable :
Dans ton croquis, à pas lourdauds,
Je m'en vais droit au diable.

Moi qui, pour la postérité,
Sur une aile céleste
Croyais m'envoler, révolté,
Fatal et tout le reste!

— Je m'achemine doucement,
D'un trot plus ou moins leste.
Attiré par un double aimant,
Vers le diable... ou le reste.

## XVIII

Car, après tout, l'amour, n'y pensons plus,
    C'est chimère à notre âge.
On a fixé des vœux irrésolus,
    On vit calme, on dort sage.
On n'a plus ces cœurs qu'il ne faut plus.
    Raison et mariage !

On perd tranquillement l'illusion.
    On s'attendrit pour cause,
Et bien rare s'en fait l'occasion,
    Non qu'on tourne au morose,
Mais c'est vrai qu'on n'a plus l'illusion.
    Crise et métamorphose !

D'être heureux très, de par ce procédé
    Du reste involontaire
Point n'en réponds. (Me l'a-t-on demandé ?)

Mais c'est dur de se faire
Très malheureux de par ce procédé :
S'abstenir et se taire !

S'abstenir de désirs, se taire sur
La joie et la souffrance,
C'est, croyez-moi, sans doute le plus sûr
De la nôtre espérance.
S'abstenir de désirs, se taire sur :
Paix et persévérance !

## XIX

C'est la bonté naïve et rude un peu,
Le dévouement qui ne marchande ni
Reproche vif ni pardon infini;

C'est l'amitié commencée en le bleu
D'une amourette orageuse parfois
Maintenant amitié, dis-je, de choix.

La vie étant, à la force, à présent,
Douce plutôt aux cœurs atténués,
Nous dit : Enfants vieillis, continuez,

Sens apaisés, cœurs jeunes s'apaisant,
Et vous verrez, au très proche horizon,
Poindre et grandir, si bonne! la raison.

XX

*A Paul Vérola.*

J'ai fait jadis le coup de poing
Pour Wagner alors point au point,
Et pour les Goncourt, plus d'un soir.

Aux *Funérailles de l'Honneur*
Je me battais avec bonheur,
Comme à celles de Victor Noir.

La Guerre me vit frémissant
Et la Commune bondissant :
Je fus de tous emballements.

Je crois même que Boulanger
M'enthousiasma, pour changer!
Et la Femme donc, dieux cléments!

Aujourd'hui que je me fais vieux,
Je caresse encor de mon mieux
Ces chères chimères du cœur

Et de la tête, — « Et tu fais bien,
Me dit quelque chose d'ancien
Et d'éternellement vainqueur,

« L'âme, c'est la tête et le cœur. »

## XXI

*Au Vicomte de Colleville.*

L'incompréhensibilité
Non des doctrines qui sont nulles
Mais de leurs gueuses de formules,
Leur gueux de manque de gaieté,

Leurs plaisirs qui pour moi, bonhomme,
Constitueraient le pire ennui,
L'idéal noir qui leur a lui,
Leurs Èves sans même la pomme,

M'ont éloigné de ces petits. —
Ceux de mon âge meurent, meurent,
Et chez les rares qui demeurent,
L'élite abonde en abrutis.

Quel sort ! C'en serait à se pendre
Si ne me tenait arrêté
L'incompréhensibilité
D'à mon tour pouvoir me comprendre.

## XXII

*A Sully Prudhomme.*

Schopenhauer m'embête un peu
Malgré son épicuréisme,
Je ne comprends pas l'anarchisme,
Je ne fais pas d'Ibsen un dieu.

Ce n'est pas du Nord aujourd'hui
Que m'arriverait la lumière ;
Du Midi non plus, en dernière
Analyse. Du centre, oui ?

Non. Mais d'où? De nulle part, — là !
Rien n'égale ma lassitude :
Laissez-moi rentrer dans l'étude
Du bon vieux temps qu'on persifla.

J'aime les livres lus et sus,
Je suis fou de claires paroles,
J'adore la Croix sans symboles :
Un gibet et Jésus dessus.

# XXIII

## TÊTE DE PIPE

*A Odillon Redon.*

C'est une face avec un casque en cône tronqué
Sur le front de laquelle une main mal définie
Au bout d'un bras de rêve a sa poigne en harmonie,
Comme contre la pensée un geste un peu manqué.

Un sein, est-ce le gauche ou le droit? mais un seul sein,
Pend sous le bras, — battant pour qui ? Près d'allaiter qu'est-ce
Et du cône tronqué du casque un panache laisse
Monter parfois dans son allure un cœur sans dessein...

# XXIV

## AU BAS D'UN CROQUIS

(*Siège de Paris.*)

Paul Verlaine (Félix Régamey *pingebat*)
Muet, inattentif aux choses de la rue,
Digère, cependant qu'au lointain on se bat,
Sa ration de lard et son quart de morue.

# XXV

## SUR UN PORTRAIT DE LAMARTINE

### INTERPRÉTÉ PAR F.-A. CAZALS

Lamartine, selon Cazals et selon moi,
— D'après une gravure un peu contemporaine, —
Erige un buste noir et souple que refrène
La redingote stricte et noble de l'emploi.

Mais le dessinateur a paré, pour l'allure
D'une si juste apothéose d'un tel dieu,
Le fond qui convenait seul à cette figure,
Avec son bras derrière et l'œil fier, d'un tel bleu

Céleste comme un lac, humain comme un martyre,
Qu'en vérité, blessé d'un trait mortel au flanc,
On dirait d'un vieil aigle en sa gloire et son ire
Dressant sur l'infini son bec dur au chef blanc.

## XXVI

### SUR UN EXEMPLAIRE
### DES
### « ODES FUNAMBULESQUES »

« Clown étonnant, en vérité! »
Mais plus admirable poète
Qui, malgré Pascal, est resté
L'ange tout en faisant la bête.

## XXVII

### A PROPOS D'UN DES PLUS BEAUX VERS

### DE CATULLE MENDÈS

Lorsque j'étais un tout petit poète en marche,
En herbe bien plutôt et perdu dans l'espace,
« Je t'aime ! dit l'essaim des colombes qui passe. »
Et ce vers fut vraiment ma colombe de l'arche.

## XXVIII

### SUR UN EXEMPLAIRE
### DES
### « FLEURS DU MAL »

(*Première édition*)

Je compare ces vers étranges
Aux étranges vers que ferait
Un marquis de Sade discret
Qui saurait la langue des anges.

# XXIX

## I

Après tout, si tu fus heureux
D'avoir confiance, c'est bien
Joli, ça. Le reste n'est rien
Qu'oubli... vers d'autres buissons creux.

Bref, elle t'a fait bons visages,
Tous les trois gais et souriants,
Et, de plus, les meilleurs usages
Des trois aux moments bienséants.

Tu lui dois des mercis géants,
Et serais conspué des sages
De n'aimer, après ces passages,
Le plus accueillant des visages,
Le moins farouche des séants,
Et le plus beau des paysages.

— Je les aime en d'autres visages,
Séants et surtout paysages,
Et je me console céans. »

II

« Vieux fou, songe plutôt au jour
Où tu devras régler ton compte,
Et surtout, va, sans fausse honte,
Quitte ces amours-ci pour l'éternel Amour.

— « Je le veux, et vraiment j'abjure
La chair blanche et ce noir velours,
Et j'offre à l'Amour des amours,
D'un cœur encor tout simple, une ardeur toute pure. »

III

« L'amitié, j'y renonce aussi
En partie : elle est décevante.
Ne débutant comme servante
Que pour tourner catin dès son coup réussi.

« Mon Dieu laissez rentrer en grâce
Un pécheur qui revient de loin !
A moi la tâche, à vous le soin
D'encourager au bien cette âme qui se lasse.

« J'ai prouvé que je vous aimais :
J'entends vous aimer plus encore
Et du soir jusques à l'aurore,
Et de l'aurore au soir vous servir à jamais.

« Toutes occupations autres
Que de vous chercher, je les hais...
Voyez que je ne mens pas... Mais
Guidez-moi, que je puisse encore être des vôtres. »

# XXX

*Ces quelques vers, libelle imbelle,*
*Commencés chrétiennement*
*Bien qu'un peu pédantesquement,*
*En somme font une fin belle.*

*Après avoir vagabondé,*
*Malgré de trop strictes promesses,*
*Dans passablement de prouesses*
*D'où leur nom sortit galvaudé,*

*Leur beau renom de vers bien sages*
*Que d'aucuns voudraient anodins,*
*Mais encor mieux que trop badins*
*Ou trop férus en tels passages,*

*Ils en reviennent, ces vers miens,*
*Contrits de toutes les manières,*
*Arborant les seules bannières,*
Vexilla regis, *en chrétiens.*

*En pénitents, vœux et pratique*
*Qui se retirent du démon*
*Et, débutant par un sermon,*
*Se parachèvent en cantique...*

*Fasse Dieu qui voit l'avenir,*
*A l'auteur de ce petit livre*
*Qui, lui non plus, ne sut pas vivre,*
*La grâce aussi de bien finir.*

# CHAIR

# PROLOGUE

L'amour est infatigable!
Il est ardent comme un diable,
Comme un ange il est aimable.

L'amant est impitoyable,
Il est méchant comme un diable,
Comme un ange, redoutable,

Il va rôdant comme un loup
Autour du cœur de beaucoup
Et s'élance tout à coup

Poussant un sombre hou-hou!
Soudain le voilà roucou-
Lant ramier gonflant son cou.

Puis que de métamorphoses!
Lèvres rouges, joues roses,
Moues gaies, ris moroses,

Et, pour finir, moulte chose
Blanche et noire, effet et cause;
Le lis droit, la rose éclose...

# CHANSON POUR ELLES

Ils me disent que tu es blonde
Et que toute blonde est perfide,
Même ils ajoutent, « comme l'onde ».
Je me ris de leur discours vide !
Tes yeux sont les plus beaux du monde
Et de ton sein je suis avide.

Ils me disent que tu es brune,
Qu'une brune a des yeux de braise
Et qu'un cœur qui cherche fortune
S'y brûle... O la bonne foutaise !
Ronde et fraîche comme la lune,
Vive ta gorge aux bouts de fraise !

Ils me disent de toi, châtaine :
Elle est fade, et rousse : trop rose.
J'encague cette turlutaine,

Et de toi j'aime toute chose
De la chevelure, fontaine
D'ébène ou d'or (et dis, ô pose-
Les sur mon cœur) tes pieds de reine.

## AUTRE

Car tu vis en toutes les femmes
Et toutes les femmes c'est toi.
Et tout l'amour qui soit, c'est moi
Brûlant pour toi de mille flammes.

Ton sourire tendre ou moqueur,
Tes yeux, mon Styx ou mon Lignon,
Ton sein opulent ou mignon
Sont les seuls vainqueurs de mon cœur.

Et je mords à ta chevelure
Longue ou frisée, en haut, en bas,
Noire ou rouge et sur l'encolure
Et là ou là — et quels repas !

Et je bois à tes lèvres fines
Ou grosses, — à la Lèvre, toute !
Et quelles ivresses en route,
Diaboliques et divines !

Car toute la femme est en toi
Et ce moi que tu multiplies
T'aime en toute Elle et tu rallies
En toi seule tout l'amour : Moi !

## ET DERNIÈRE

Car mon cœur, jamais fatigué
D'être ou du moins de le paraître,
Quoi qu'il en soit, s'efforce d'être
Ou de paraître fol et gai.

Mais, mieux que de chercher fortune
Il tend, ce cœur, dur comme l'arc
De l'Amour en plâtre du parc,
A se détendre en l'autre et l'une

Et les autres : des cibles qu'on
Perçoit aux ventres des nuages
Noirs et rosâtres et volages
Comme tels désirs en flocon.

## LOGIQUE

Quand même tu dirais
Que tu me trahirais
Si c'était ton caprice,
Qu'est-ce que me ferait
Ce terrible secret
Si c'était mon caprice?

De quand même t'aimer,
— Dusses-tu le blâmer,
Ou plaindre mon caprice,
D'être si bien à toi
Qu'il ne m'est dieu ni roi
Ni rien que ton caprice?

Quand tu me trahirais,
Eh bien donc, j'en mourrais
Adorant ton caprice;
Alors que me ferait
Un malheur qui serait
Conforme à mon caprice?

## ASSONANCES GALANTES

### I

Tu me dois ta photographie
A la condition que je
Serai bien sage — et tu t'y fies!

Apprends, ma chère, que je veux
Être, en échange de ce don
Précieux, un libertin que

L'on pardonne après sa fredaine
Dernière en faveur d'un second
Crime et peut-être d'un troisième.

Cette image que tu me dois
Et que je ne mérite pas,
Moyennant ta condition

Je l'aurais quand même tu me
La refuserais, puisque je
L'ai là dans mon cœur, nom de Dieu!

II

Là ! je l'ai, ta photographie
Quand t'étais cette galopine,
Avec, jà, tes yeux de défi,

Tes petits yeux en trous de vrille,
Avec alors de fiers tétins
Promus en fiers seins aujourd'hui.

Sous la longue robe si bien
Qu'on portait vers soixante-seize
Et sous la traîne et tout son train,

On devine bien ton manège
D'abord jà, cuisse alors mignonne,
Ce jourd'huy belle et toujours fraîche ;

Hanches ardentes et luronnes,
Croupe et bas ventre jamais las,
A présent le puissant appât,

Les appas, mûrs mais durs qu'appètent
Ma fressure quand tu es là
Et quand tu n'es pas là, ma tête!

III

Et puisque ta photographie
M'est émouvante et suggestive
A ce point et qu'en outre vit

Près de moi, jours et nuits, lascif
Et toujours prêt, ton corps en chair
Et en os et en muscles vifs

Et ton âme amusante, ô chère
Méchante, je ne serai « sage »
Plus du tout et zut aux bergères

Autres que toi que je vais sac-
Cager de si belle manière;
— Il importe que tu le saches —

Que j'en mourrai, de ce plus fier
Que de toute gloire qu'on prise
Et plus heureux que le bonheur!

Et pour la tombe où mes gens gisent,
Toute belle ainsi que la vie,
Mets, dans son cadre de peluche,

Sur mon cœur, ta photographie.

# LES MÉFAITS DE LA LUNE

Sur mon front, mille fois solitaire,
Puisque je dois dormir loin de toi,
La lune déjà maligne en soi,
Ce soir jette un regard délétère.

Il dit ce regard — pût-il se taire !
Mais il ne prétend pas rester coi, —
Qu'il n'est pas sans toi de paix pour moi ;
Je le sais bien, pourquoi ce mystère,

Pourquoi ce regard, oui, lui, pourquoi ?
Qu'ont de commun la lune et la terre ?
Bah, vite reviens; assez de mystère ?
Toi, c'est le soleil, luis clair sur moi !

## MONEY !

Ah oui, la question d'argent !
Celle de te voir pleine d'aise
Dans une robe qui te plaise,
Sans trop de ruse ou d'entregent :

Celle d'adorer ton caprice
Et d'aider s'il pleut des louis,
Aux jeux où tu t'épanouis,
Toute de vice et de malice.

D'être là, dans ce Waterloo,
La vie à Paris, de réserve,
Vieille garde que rien n'énerve
Et qui fait bien dans le tableau ;

De me priver de toute joie
En faveur de toi, dusses-tu
Tromper encore ce moi têtu
Qui m'obstine à rester ta proie !

Me l'ont-ils assez reprochée!
Ceux qui ne te comprennent pas,
Grande maîtresse que d'en bas
J'adore, sur mon cœur penchée,

Amis de Job aux conseils vils,
Ne s'étant jamais senti battre
Un cœur amoureux comme quatre
A travers misère et périls!

Ils n'auront jamais la fortune
Ni l'honneur de mourir d'amour
Et de verser tout leur sang pour
L'amour seul de toi, blonde ou brune!

## LA BONNE CRAINTE

Le diable de Papefiguière
Eut tort, d'accord, d'être effrayé
De quoi, bons Dieu !

Mais que veut-on que je requière
A son encontre, moi qui ai
Peur encore mieux ?

Eh quoi, cette grâce infinie
Délice, délire, harmonie
De cette chair,

O femme, ô femmes, qu'est la vôtre
Dont le mol péché qui s'y vautre
M'est si cher

Aboutissant, c'est vrai, par quelles
Ombreuses gentiment venelles
Ou richement,

Légère toison qui ondoie,
Toute de jour, toute de joie
Innocemment,

Or frisotté comme eau qui vire
Où du soleil tiède qui se mire
Et qui sent fin,

Lourds copeaux si minces ! d'ébène
Tordus, sans nombre, sous l'haleine
D'étés sans fin

Aboutissant à cet abîme
Douloureux et gai, vil, sublime,
Mais effrayant

On dirait de sauvagerie,
De structure mal équarrie,
Clos et béants.

Oh ! oui, j'ai peur, non pas de l'antre
Ni de la façon qu'on y entre
Ni de l'entour,

Mais, dès l'entrée effectuée
Dans l'âpre caverne d'amour,
Qu'habituée

Pourtant à l'horreur fraîche et chaude,
Ma tête en larmes et en feu,
Jamais en fraude,

N'y reste un jour, tant vaut le lieu!

# MINUIT

Et je t'attends en ce café,
Comme je le fis en tant d'autres.
Comme je le ferais, en outre,
Pour tout le bien que tu me fais.

Tu sais, parbleu ! que cela m'est
Égal aussi bien que possible :
Car mon cœur il n'est telles cibles...
Témoin les belles que j'aimais...

Et ce ne m'est plus un lapin
Que tu me poses, salle rosse,
C'est un civet que tu opposes
Vers midi à mes goûts sans freins.

Janvier 1895.

# VERS EN ASSONANCES

Les variations normales
De l'esprit autant que du cœur,
En somme, témoignent peu mal
En dépit de tel qui s'épeure,

Parlent par contre, contre tel
Qui s'effraierait au nom du monde
Et déposent pour tel ou telle
Qui virent ou dansent en rond...

Que vient faire l'hypocrisie
Avec tout son dépit amer
Pour nuire au cœur vraiment choisi,
A l'âme exquisément sincère

Qui se donne et puis se reprend
En toute bonne foi divine,
Que d'elle, se vendre et se rendre
Plus odieuse avec son spleen.

Que la faute qu'elle dénonce,
Et qu'au fait, glorifier,
Plutôt, en outre, *hic et nunc*,
L'esprit altier et l'âme fière !

## VERS SANS RIMES

Le bruit de ton aiguille et celui de ma plume
Sont le silence d'or dont on parla d'argent.
Ah! cessons de nous plaindre, insensés que nous fûmes
Et travaillons tranquillement au nez des gens!

Quant à souffrir, quant à mourir, c'est nos affaires
Ou plutôt celles des tocs tocs et des tic tacs
De la pendule en garni dont la voix sévère
Voudrait persévérer à nous donner le trac

De mourir le premier ou le dernier. Qu'importe,
Si l'on doit, ô mon Dieu, se revoir à jamais?
Qu'importe la pendule et notre vie, ô Mort,
Ce n'est plus nous que l'ennui de tant vivre effraye!

## « LA CLASSE »

Allez, enfants de nos entrailles, nos enfants
A tous qui souffririons de vous savoir trop braves
Ou pas assez, allez, vaincus ou triomphants
Et revenez ou mourez... Tels sont fiers et graves,

Nos accents, pourtant doux, si doux qu'on va pleurer,
Puisqu'on vous aime mieux que soi-même — mais vive
La France encore mieux, puisque, sans plus errer,
Il faut mourir ou revenir, proie ou convive !

Revenir ou mourir, cadavre ou revenant,
Cadavre saint, revenant pire qu'un cadavre
En raison des chers torts et revenant planant
Comme des torts sur un cœur tendre que l'on navre.

S'en revenant estropiés ou bien en point
Sous le drapeau troué, parbleu ! de mille balles,
Ou, nom de Dieu ! pris et repris à coups de poing !
O nos enfants, ô mes enfants — car tu t'emballes,

Pauvre vieux cœur pourtant si vieux, si dégoûté
De tout, hormis de cette éternelle Patrie.
*Liberté! Égalité! Fraternité?*
Non! pas possible!... Enfin, enfants de la Patrie,

Allez, — et tâchez donc de sauver la Patrie.

Paris, 17 novembre 1894.

# FOG !

*Pour Mme****

Ce brouillard de Paris est fade,
On dirait même qu'il est clair
Au prix de cette promenade
Que l'on appelle Leicester Square[1]

Mais le brouillard de Londres est
Savoureux comme non pas d'autres;
Je vous le dis et fermes et
Pires les opinions nôtres!

Pourtant dans ce brouillard hagard
Ce qu'il faut retenir quand même
C'est, en dépit de tout hasard,
Que je l'adore et qu'elle m'aime.

[1] Prononcez Leste'Squère. (Note de P. Verlaine.)

## A MADAME ***

Notre-Dame de Santa Fé de Bogota,
Qui vous apprêtez à faire le tour de ce monde,
Or, mon émotion serait trop profonde
Dans le chagrin réel dont mon cœur éclata,

A la nouvelle de ce départ déplorable,
Si je n'avais l'orgueil de vous avoir à ta-
Ble d'hôte vue ainsi que tel ou tel rasta,
Et de vous devoir ce sonnet point admirable

Hélas ! assez, mais que voici de tout mon cœur
Tel que je l'ai conçu dans un rêve vainqueur,
Dont, hélas ! je reviens avec le bruit qui grise.

D'un tambourin, bruyant sans doute mais gentil
D'être, grâce à votre talent de femme exquise-
Ment amusant, décoré d'un doigt subtil.

## A M$^{me}$ JEANNE

Je vous ai promis mon baiser pour ce soir,
En revanche vous m'avez promis la récompense
Certes imméritée, et voici que j'y pense !
Et depuis lors je vis en un si doux et vague espoir !

Mais que pour l'avenir serait donc noir
Si, pendant que je rêve à la bonne bombance
Espérée et promise, et voici que je panse
La blessure que me ferait de ne pas voir

De mes yeux, presque en pleurs dans cette incertitude,
Vos yeux sourire avec plus de mansuétude
Que de coutume avec l'œuvre et de plus l'auteur.

Et j'ai fait ces vers-ci, qu'il fallait que je fisse.
Ne vous faisant d'ailleurs pas d'autre sacrifice
Que de vous plaire un peu, bien qu'un peu radoteur.

# INVECTIVES

I

## PROLOGUE

Je suis en train de commencer
Un bouquin dont, affre muette !
Le titre duquel je m'enquête
M'inquiète, au point de laisser

Aller là mon esprit, sans trêve,
A droite, à gauche, et nonobstant
Mon cœur si faible et ta fille. Ève,
Et, ô Seigneur, mon frère Adam !

Mais je m'égare en des pensées
Qui, ci, ne sont pas de saison,
Puisque mes rancunes, passées ?
Non ? n'auraient aucune raison

D'être, si la vie importune
N'était là pour vous dire : « Assez. »
Or vous allez voir si quelqu'une
Ou quelqu'un pourrait me lasser
Dans le pardon ou la rancune !

II

## POST-SCRIPTUM AU PROLOGUE

Mais, avant que d'entamer
Ce livre où mon fiel s'amuse,
Je récuse comme Muse
Celle qui ne sut m'aimer,

Celle à qui mon nom sut plaire,
Quand j'avais un sou vaillant,
Et qui me lâcha m'ayant
Ruiné, non en colère,

Non pour tel ou tel grief,
Sans nul doute un peu plausible,
Mais de sang-froid, plus horrible
Que tel criminel grief,

Mais plus lâche que nature
Contre un homme à terre par
Le fait d'elle seule, car,
Car... ô l'immonde aventure !

Je me tairai par grandeur
Et mon fiel fier qui s'amuse
Récuse à titre de Muse
Cette épouse sans pudeur.

## III

# L'ART POÉTIQUE « AD HOC »

Je fais ces vers comme l'on marche devant soi
— Sans musser, sans flâner, sans se distraire aux choses
De la route, ombres ou soleils, chardons ou roses —
Vers un but bien précis, sachant au mieux pourquoi !

J'adore, autrement, certain vague, non à l'âme,
*Bone Deus !* mais dans les mots, et je l'ai dit —
Et je ne suis pas ennemi d'un tout petit
Brin de fleurette autour du style ou de la femme.

Pourtant — et c'est ici le cas — j'ai mes instants
Pratiques, sérieux si préférez, où l'ire
Juste au fond, dans le fond injuste en tel cas pire,
Sort de moi pour un grand festin à belles dents.

Ce festin, je ferai des milliards de lieues
Pour me l'offrir et le manger avec les doigts,
Goulûment, salement, sans grand goût ni grand choix.
Et j'inaugure aujourd'hui ce ruban de queues,

A l'effet de me payer goujat et docteur,
Niais ou vaurien, pute ou prude, ample provende ;
Sang qui soûle, vraiment appétissante viande...
— Surtout n'excusez pas les fautes de l'auteur !

V

## LITTÉRATURE

Bons camarades de la Presse
Comme aussi de la Poésie,
Fleurs de muflisme et de bassesse ?
Élite par quel Dieu choisie,
Par quel Dieu de toute bassesse ?

Confrères mal frères de moi
Qui m'enterriez presque jadis
Sous tout ce silence — pourquoi? —
Depuis l'affreux soixante-dix.
Confrères mal frères de moi.

Pourquoi ce silence mal frère
Depuis de si longues années,
Et tout à coup comme en colère
Ces clameurs, comme étonnées,
Pourquoi ce changement mal frère !

Ah, si l'on pouvait m'étouffer
Sous cette pile de journaux
Où mon nom qu'on feint de trouver
Comme on rencontre des cerneaux
Se gonfle à le faire crever!

C'est ce qu'on appelle la Gloire!
— Avec le droit à la famine,
A la grande misère noire
Et presque jusqu'à la vermine —
C'est ce qu'on appelle la Gloire!

V

## METZ

Je déteste l'artisterie
Qui se moque de la Patrie
Et du grand vieux nom de Français,
Et j'abomine l'Anarchie
Voulant, front vide et main rougie,
Tous peuples frères — et l'orgie!
Sans autre forme de procès.

Tous peuples frères! Autant dire
Plus de France, même martyre,
Plus de souvenirs, même amers!
Plus de la raison souveraine,
Plus de la foi sûre et sereine,
Plus d'Alsace et plus de Lorraine.,.
Autant fouetter le flot des mers.

Autant dire au lion d'Afrique :
Rampe et sois souple sous la trique.

Autant dire à l'aigle des cieux :
Fais ton aire dans le bocage
En attendant la bonne cage
Et l'esclavage et son bagage.
Autant braver l'ire des dieux !

Et quant à l'Art, c'est une offense
A lui faire dès à l'avance
Que de le soupçonner ingrat
Envers la terre maternelle,
Et sa mission éternelle
D'enlever au vent de son aile
Tout ennui qui nous encombrât.

Il nous console et civilise,
Il s'ouvre grand comme une église
A tous les faits de la Cité.
Sa voix haute et douce et terrible
Nous éveille du songe horrible.
Il passe les esprits au crible
Et c'est la vraie égalité.

O Metz, mon berceau fatidique,
Metz, violée et plus pudique
Et plus pucelle que jamais !
O ville où riait mon enfance,
O citadelle sans défense

Qu'un chef que la honte devance,
O mère auguste que j'aimais.

Du moins quelles nobles batailles,
Quel sang pur pour les funérailles
Non de ton honneur, Dieu merci !
Mais de ta vieille indépendance,
Que de généreuse imprudence,
A ta chute quel deuil intense,
O Metz, dans ce pays transi !

Or donc, il serait des poètes
Méconnaissant ces sombres fêtes
Au point d'en rire et d'en railler !
Il serait des amis sincères
Du peuple accablé de misères
Qui devant ces ruines fières
Lui conseilleraient d'oublier !

Metz aux campagnes magnifiques,
Rivière aux ondes prolifiques,
Coteaux boisés, vignes de feu,
Cathédrale toute en volute,
Où le vent chante sur la flûte,
Et qui lui répond par la Mute,
Cette grosse voix du bon Dieu !

Metz, depuis l'instant exécrable
Où ce Borusse misérable
Sur toi planta son drapeau noir
Et blanc et que sinistre? telle
Une épouvantable hirondelle,
Du moins, ah! tu restes fidèle
A notre amour, à notre espoir!

Patiente, encor, bonne ville :
On pense à toi. Reste tranquille.
On pense à toi, rien ne se perd
Ici des hauts pensers de gloire
Et des revanches de l'histoire
Et des sautes de la victoire.
Médite à l'ombre de Fabert.

Patiente, ma belle ville :
Nous serons mille contre mille,
Non plus un contre cent, bientôt !
A l'ombre, où maint éclair se croise,
De Ney, dès lors âpre et narquoise,
Forçant la parte Serpenoise,
Nous ne dirons plus : ils sont trop !

Nous chasserons l'atroce engeance
Et ce sera notre vengeance
De voir jusqu'aux petits enfants

Dont ils voulaient — bêtise infâme ! —
Nous prendre la chair avec l'âme,
Sourire alors que l'on acclame
Nos drapeaux enfin triomphants !

O temps prochains, ô jours que compte
Éperdument dans cette honte
Où se révoltent nos fiertés,
Heures que suppute le culte
Qu'on te voue, ô ma Metz qu'insulte
Ce lourd soldat, pédant inculte,
Temps, jours, heures, sonnez, tintez !

Mute, joins à la générale
Ton tocsin, rumeur sépulcrale,
Prophétise à ces lourds bandits
Leur déroute absolue, entière
Bien au-delà de la frontière,
Que suivra la volée altière
Des *Te Deum* enfin redits !

Paris, 17 septembre 1892.

VI

## PORTRAIT ACADÉMIQUE

Fleur de cuistrerie et de méchanceté
Au parfum de lucre et de servilité,
Et pousse en plein terrain d'hypocrisie.

Cet individu fait de la poésie
(Qu'il émet d'ailleurs sous un faux nom « pompeux »
Comme dit Molière à propos d'un fossé bourbeux [1],)

Sous l'empire il émargea tout comme un autre,
Mais en catimini, car le bon apôtre
Se donnait des airs de farouche républicain :

[1] Je sais un paysan qu'on appelait Gros Pierre
Qui n'ayant pour tout bien qu'un seul quartier de terre
Y fit tout à l'entour faire un fossé bourbeux
Et de Monsieur *de L'Isle* en prit le nom pompeux.

(*Ecole des Femmes.*)

Depuis il a retourné son casaquin
Et le voici plus et moins qu'opportuniste.

Mais de ses hauts faits j'arrête ici la liste
Dont Vadius et Trissotin seraient jaloux.

Pour conclure, un chien couchant aux airs de loups.

VII

## A ÉDOUARD ROD

Comme on baise une femme sur les cheveux,
Sur les yeux, le cou, les seins, et tout partout,
A rebrousse-poil bien entendu ! je veux
Caresser ce Suisse et ce sot, de bout à bout

C'est un écrivain comme on l'est en Suisse,
C'est un professeur ainsi qu'on est un pion,
Il est très élégant, telle une saucisse,
Il est obstiné, pareil à tel... scorpion.

Il est un monsieur qu'autre part on admire,
Il est psychologue : aussi Georges Ohnet.
Et tant de sottise est sienne qui s'expire,
Que l'on se souvient mal de ce que l'on en connaît !

Ce Rod, qui n'est pas le fils du vieil Hérode,
Pourquoi donc? je n'en sais absolument rien,
M'a traité, lui, débutant dès son exode,
De bon écrivain, mais d'horrible vaurien...

Or je reconnais peu le droit à ce cuistre
D'apprécier ainsi mon pire et mon mieux,
Et qu'il se taise, car un destin sinistre
Est dû pour son style sentant le vieux.

Et zut à la fin (et mieux) pour ses morales
Qui ne sont qu'un tas blafard d'hypocrisies !
En toute liberté, mêmes aux immorales
Liberté, libertas aux poésies!

## VIII

## *ECCE ITERUM CRISPINUS*

Rod, ce maître des élégances,
Genevois fringant et flûté
Au prix, flagrances et fragrances,
De qui Brummel est un raté.

Rod qu'on surnomme Alcibiade
De Berne à Lucerne et d'Uri
Jusqu'en Bâle, Rod un peu fade,
Ce Rod ineffable a souri,

Paraît-il, de ma mine affreuse-
Ment peuple et sans nul galbe exquis
Comme aussi de la malheureuse
Absence en moi du ton marquis,

Du verbe Watteau (sauf en rimes),
Du je-ne-sais-quoi polisson
De bonne compagnie, escrimes
De mots, enfin de cet air..., son

Air à lui, Rod qui si bien mêle
La science à l'urbanité
Et ne trouve pas de rebelle
Aux champs non plus qu'en la cité...

O maître tu me vois confondre
Par ton verdict; en quel émoi !
Et je ne puis que te répondre :

— « Je suis un honnête homme, moi ! »

IX

## LA BALLADE DE L'ÉCOLE ROMANE

En ce siècle qui prend la fuite
Nous possédions, déjà, très las
Mais obstinés dans la poursuite
D'un mieux toujours pas bien, hélas!
Des escholiers pour le soulas
De cette folle monomane,
Notre littérature en bloc ;
Mais tout cela c'était en toc :
Salut à l'Ecole romane!

A bas Baju ! Qu'il meur' bien vite
Sous les coups d'un vaillant Maurras.
D'un Lynan, brillant néophyte,
D'un Raynaud, tout zèle au pourchas
De la gloire de Moréas,
Que l'apocope se pavane

Comm' drapeau fier dans le fier choc
Sur les rangs fermes comme roc
De la grande école romane!

A bas le symbolisme, mythe
Et termite, et encore à bas
Ce décadisme parasite
Dont tels rimeurs ne voudraient pas!
A bas tous faiseurs d'embarras!
Amis, partons en caravane.
Combattons de taille et d'estoc
Que le sang coule comm' d'un broc
Pour la sainte école romane!

ENVOI

Prince au prix de qui tout n'est qu'âne
Laissez s'époumonner, tels phoqu's,
Tous ces faquins, tous ces loufoqu's
Et vive l'école romane!

X

## JEAN-RENÉ

Moréas et Ghil,
Ghil et Moréas,
Qui va vaincre ? hélas !

Est-ce au plus agile
Qu'écherra la palme
Ou bien au plus calme ?

Hélas ! dites, quel
Le victorieux
Du jour glorieux ?

Hélas ! car c'est qu'elles
Sont si juste égales
Leurs nobles fringales

De gloire et de los,
Et leur vertigos,
Guerriers tant égaux

Qu'il entre en ma glose
De pleurer d'avance
Attaque et défense.

J'en ai comme un sourd
De pressentiment
Ç'ira tristement!

Sous la hache lourde
Chacun des héros
Mordre les carreaux...

Gentes damoiselles
Les oindront de bâmes,
Prieront pour leurs âmes

Et plus tard pucelles
Diront leurs hauts faits
En des vers mauvais.

XI

## CONSEILS

Ghil est un imbécile. Moréas
N'en est foutre pas un lui, mais, hélas !
Il tourne ainsi que ce Ghil « chef d'école ».
Et cela fait que de lui l'on rigole.

Chef d'école au lieu d'être tout de go
Poète vrai comme le père Hugo,
Comme Musset et comme Baudelaire,
Chef d'école au lieu d'aimer et de plaire.
Toujours parler et ne jamais chanter,
Grammairien sans cesse à disserter
En place d'un esprit, d'un cœur, d'une âme !
La glace du pédant, non plus la flamme

Libre et joyeuse et folle par des fois
D'un pur génie, ensemble glaive et voix !
Ghil ? Un comble, un comble et cela complète
Son cas, mais Moréas est un poète !

Bon Jean quitte l'un peu trop rococo
Geste de scander ton cocorico.
Bon coq, chante clair et baise ta poule.
Ghil est un crétin, toi, ne sois maboule
Et puisque « Galathée a tout ton cœur »,
Dis-le sans plus que seul, libre et vainqueur!

XII

# POUR MORÉAS

Moréas dit que je suis sans talent,
Et F.-A. Cazals que tant on renomme
Dans les endroits où l'on se fait grand homme
Chante ce fait qui me semble étoilant.

Peut-être serais-je trop insolent
En demandant, pour leur plaire enfin, comme
Il faut s'y prendre, à moins d'être un Prudhomme
Bien mis, correct, et bête, et s'en gonflant,

Je ne m'en gonfle pas, je m'en gondole,
Et je m'en vais au vent fou qui m'envole,
Vent fou moi-même et cœur si fou

Dont il ne faut pourtant pas qu'on rigole,
Mais si fier, en dépit de quelque pou
Qui s'en arrange — et lors, je m'en console.

## XIII

# L'ÉTERNEL SOT

L'éternel sot qui fut jadis Fréron
Et maintenant se nomme Brunetière
Mériterait une ode tout entière
Pour l'exécration du fanfaron !

Du fanfaron de bêtise au ronron
Affreux du chat pire que de gouttière,
Mais non, un dur sonnet en étrivière
Suffit pour châtier tel lourd baron

Du snobisme actuel comme de l'autre
Et le voici pour l'autre et pour le nôtre
Et pour le nôtre, hélas ! surtout.

Car il n'est pire pédant pour déplaire
Que celui qui, méprisable à tout bout
De champ, nous insultait en Baudelaire.

Mai 1893.

—

XIV

## ARCADES AMBO

H. Fouquier, sans nul orthographe,
Ne me trouve pas vertueux
Suivant la guise de ses vœux,
Et signe ce de son paraphe

H. Fouquier, sans nulle vergogne,
Estime trop insuffisant
Mon style ancien et le présent,
Et rien n'est égal à sa rogne.

H. Fouquier auquel H. Feydeau
Légua sa veuve avec des rentes
Trouve « plutôt indifférentes »,
(*Anglicé*) très loin du vrai beau

Et de la règle et de la norme
Les choses qu'il croit que j'écris
Pour lui plaire (!) et jette des cris
D'une dimension énorme,

Si j'ose ainsi parler. Ce gas
Brandit la hache de son H
Sur moi povre et d'un pas de vache
Espagnole écrase mon cas...

M***! Du moins qui suis, le sais
Sinon que vaux! Moules et crabes,
Lui, c'est un cuistre en trois syllabes,
En trois syllabes c'est un... Sais.

XV

## A MONSIEUR LE DOCTEUR GRANDM***

INTERNE DES HÔPITAUX

Tu fus inhumain
De sorte cruelle.
Tu fus inhumain
De façon mortelle.
Tu fus inhumain
Sans rien de romain.

Tu n'as d'un Romain...
De la décadence,
Tu n'as d'un Romain
Que ta grosse panse.
Tu n'as de Romain
Que d'être inhumain.

Tu fus dur et sec
Comme un coup de trique.
Tu fus dur et sec

Comme une bourrique
Qui ruerait avec
Un rein dur et sec.

Le pauvre à ta voix
Tremblait comme feuille.
Le pauvre — à ta voix!
Qu'épuise et qu'endeuille
La faim, à la fois,
La soif — et ces froids!

Et maudis sois-tu,
Selon tes mérites,
Donc maudit sois-tu,
Vil bourreau dodu
Oui, maudit sois-tu
Suivant ta vertu!

XVI

## DÉTESTANT TOUT CE QUI SENT...

> Si jamais quelques noms s'embrouillent sur ma lyre
> Ce ne sera jamais que Grivel et Grévil.

Détestant tout ce qui sent la littérature,
Je chasse de ce livre uniquement privé
Tout ce qui touche à l'horrible littérature.

Pourtant un mot, un simple mot, et puis c'est tout,
Sur un faquin qui s'est permis des facéties
A mon endroit. — Un simple mot et puis c'est tout.

J'étais à l'hôpital, lequel ? Vraiment le sais-je,
Étant si coutumier et du fait et du lieu !
J'étais à l'hôpital. Dire lequel ? Qu'en sais-je ?

Or pendant ce temps-là de miens cuisants ennuis,
De douleurs non pareilles et de quantes souffrances,
Et pendant ce temps-là de miens cuisants ennuis,

De remèdes amers, d'opérations dures,
D'odeurs mauvaises, de misères et de tout!
O remèdes amers, opérations dures !

Ce monsieur crut plaisant de me couper en deux!
Le poète, très chic, l'homme, une sale bête.
Voyez-vous ce monsieur qui me coupait en deux ?

Rentre, imbécile, ton « estime », pour mes livres.
Mais ton mépris pour moi m'indiffère, étant vil.
Garde, imbécile, ton « estime » pour mes livres,

Dernier des reporters, et premier de Graivil.

# XVII

# LES MUSES ET LE POÈTE

*Mæcenas, atavis edite regibus.*
*Q. H. F.*

LE POÈTE

Muses de Gaillard et Ritt
Chantons vite les mérites
Des Mécènes de la Seine :

Disons vite que J. R***
N'est la moitié d'un escroc
Mais le comble de l'obscène.

Proclamez très haut qu'Albert
S*** que l'on révère
Emmi plus d'un tribunal

Est le parangon bien net
De l'Editeur déshonnête
Et du puffisme infernal...

Ne laissez pas croire à quiconque
Que Deschamps prénommé donc
Léon comme Léon Bloy

Soit le Bienfaiteur qu'il pré-
Tend être par mont et pré,
En ville comme au « Village ».

Ni le Souscripteur sublime
Qu'il se trompettait *olim*
En faveur de pauvre moi.

Mais le temps est précieux,
Laissons ces malgracieuses
Figurines de notre âge.

*Paulo*, modernistes Muses,
*Majora*, hein ? *canamus*.
Si nous causions politique ?

*Le chœur des actuelles Piérides.*
— Oui, car c'était là le *hic*.

XVIII

# A UN MAGISTRAT DE BOUE

SOUVENIR DE L'ANNÉE 1885

Fous le camp, quitte vite et plutôt que cela
Nos honnêtes Ardennes
Pour ton Auvergne honnête d'où déambula
Ta flemme aux lentes veines.

Paresseux ! quitte ce Parquet pour encirer
De sorte littérale
D'autres au pied de la lettre au lieu de t'ancrer,
Cariatide sale,

Dans ce prétoire où tu réclames l'innocent
Pour le bagne et la geôle,
Où tu pérores avec ton affreux accent
Pire encore que drôle,

Mauvais robin qui n'as, du moins on me l'a dit,
Pour toi que ta fortune,

Qui sans elle n'eusses, triste gagne-petit,
Gagné la moindre thune,

Tu m'as insulté, toi! du haut de ton tréteau,
Grossier, trivial, rustre!
Tu m'as insulté, moi! l'homme épris du seul beau,
Moi, qu'on veut croire illustre.

Tu parles de mes mœurs, espèce de bavard,
D'ailleurs sans éloquence,
Mais l'injure quand d'un tel faquin elle part
S'appelle... conséquence.

La conséquence est que, d'abord tu n'es qu'un sot
Qui pouvait vivre bête,
Sans plus, — tandis que, grâce à ce honteux assaut
Vers un pauvre poète,

Un poète naïf qui n'avait d'autre tort
Que d'être ce poète,
As mérité de lui, paresseux qui t'endors
Poncif, laid, dans ta *boète*,

(Comme tu prononces, double et triple auverpin)
Que les siècles à suivre
Compissent, et pis! ton nom, Grivel (prends un bain)
Grâce à ce petit livre.

XIX

## AUTRE MAGISTRAT

Je veux pour proclamer dignement ses louanges,
M'aider du sistre d'or ainsi que font les anges
Célébrant le Seigneur,
Et poète sans frein, plein d'un noble délire,
Chanter, m'accompagnant aux cordes de la lyre,
Une ode en son honneur.

Car il est grand, malgré son nom. Vastes contrastes :
Grand, Petit. Et je veux choisir entre ses fastes
Un haut fait de renom...
C'était voilà longtemps, environ quatre lustres,
Deux voyageurs alors, ni l'un ni l'autre illustres,
Riches, je crois que non,

S'arrêtèrent dans un buffet, dans une gare,
Et ma foi, las et soûls de toute la bagarre
D'un train à bon marché,

Burent sans trop compter, marcs, rhums, bitters, absinthes
Et dame! leur langage en paroles peu saintes
S'était, las! épanché,

Quand des gendarmes, représentant la morale,
Empoignèrent les imprudents, et, sépulcrale
Leur voix hurla : « Allaiz! »
Ils allèrent jusqu'au superbe hôtel de ville,
De la ville (beffroi superbe et de quel style!)
Qui servait de palais.

Il siégeait dans un cabinet d'acajou sombre
Au milieu de cartons et de dossiers sans nombre.
Le spectacle imposant!
En favoris de coupe un peu Louis-Philippe —
Et faux toupet avec, magistrale, une lippe
Idoine au cas présent.

« Vos noms, professions, et cætera. » Les autres
De répondre conformément, en bons apôtres
D'ailleurs sûrs de leur fait.
L'interrogat fini : « Bien, dit-Il, qu'on reparte
Pour Paris. » Alors, sans par trop perdre la carte
Et pendant qu'Il se tait :

L'un : « Mais qu'avons-nous fait pour qu'ainsi l'on nous traite
En vagabond? » Lui, « Silence! Quelle défaite!
Or vous avez émis

Des choses qu'on ne peut ouïr dans notre ville
Presque sacrée à force d'être si tranquille.
Puis, VOUS ÊTES MAL MIS! »

XX

# COMPLIMENT A UN AUTRE MAGISTRAT

## EN ARRAS

Ceci vaut le classique hexamètre. Écoutez
Religieusement, car ce sont vérités,
Ma parole sacrée, ou le diable m'emporte!

Il s'agissait de mettre un couvent à la porte
En vertu de décrets signés Jules Grévy.
Et ce fut un scandale énorme tôt suivi
D'un bien plus grand encor quand, pour le mémorable
Assaut, la garnison pourtant considérable :
Génie et train et ligne encor se renforçait
De l'importante ville forte que l'on sait,
De police rurale et de gendarmerie,
— Plus, *ultima ratio*, de l'artillerie.

Mais reprenons.
Aux fins de sommer « l'ennemi »
Composé de quatre vieillards, d'une demi-

Douzaine d'ordinands et du portier, l'usage
Veut que cela soit fait — l'usage est-il très sage? —
En pareil cas, par le Procureur du ressort.
Or, dans l'espèce, le Procureur fit le mort.
On cherche, on fouille, l'on trifouille, l'on déterre.
Pas plus de Procureur que sur la main. Mystère !
Mystère ? Non ! assure-t-on dans les salons ;
Non, clame-t-on dans les cafés.
— « Eh mais, allons,
Le Petit la connaît, le Petit n'est pas bête. »

Cependant la Loi triomphait. Dieu ! quelle fête
Pour la démocrassie et pour la liberté !
Solidaires dans l'indivisibilité.
On enfonça la porte à coups de hache et d'autres
Engins d'effraction, sous l'œil en patenôtres
D'un monsieur laid titré commissaire central
Ceint d'un large torchon tricolore ventral,
Comme eût dit René Ghil pour terner une écharpe,
Et les soldats honteux de cet exploit d'escarpe,
L'arme au pied, attendaient le signal de tirer,
De charger, de pointer, mais on put espérer
Bientôt qu'on n'aurait point besoin de ces extrêmes
Expédients, car bientôt s'en sortirent, blêmes
Mais fermes, leurs paquets à la main, les vaincus
Avec, au col, la main chacun de deux Argus.
(Lisez : « policiers », mais les besoins de la rime !)

Or pendant que l'on punissait ainsi le crime
D'être chez soi priant, aumônieux et doux,
Monsieur le Procureur, aux champs, soignait la toux
Qui l'avait justement pris la veille des choses
(Des oncles, bons chrétiens, s'étaient montrés moroses
Devant le « devoir » incombant à leur neveu
Qui, Ciel nouveau, luttant entre le monde et Dieu,
Entre la révocation et l'héritage)
Pris ce biais d'être malade.
Après l'orage
Il revint dans sa bonne ville, très guéri
Et très bientôt, grâce à du zèle dru, nourri,
— Tel le feu d'une armée au cœur d'une bataille —
Se vit promu, malgré les rires, — faut qu'on raille !
— Président, s'il vous plaît, du Tribunal civil
De la ville, et taxé par les uns d'être vil
Par les autres d'être un malin... C'est bien la vie !

Magistrature que l'Europe nous envie !

14 novembre 1891.

XXI

## SONNET POUR LARMOYER

Juge de paix mieux qu'insolent
Et magistralement injuste,
Qui vas massif, ventre ballant,
Jambes cagneuses — et ce buste !

Je veux dire ton maltalent,
Ta manière rustique et fruste
D'être pédant... et somnolent!
Et sot, que de façon robuste !

Je n'ai pas oublié, non, non!
(Ce compliment de sorte neuve
Que je te rime en est la preuve.)

Je n'ai pas oublié ton nom,
Tes rengaines ni ta bedaine,
Ni ta dégaine — ni ma haine !

## XXII

## A CAIN M…

« Je ne parlerai plus à Verlaine que pour les derniers sacrements. »

(C. M.)

Ce nouveau père de l'Église
(Sous bénéfice d'inventaire)
M'engueule et m'enjoint de me taire,
Car mon œuvre le scandalise,

Montrant ma plaie en même temps
Qu'un peu de ma faible santé,
Vu que l'homme est double et doté
D'une âme — et de sens ægrotants.

Il me maudit de belle sorte
Et pour flétrir d'un blâme insigne
Mes livres et leur plan indigne,
Non, il n'y va pas de main morte.

« *Medice, cura te ipsum,*
Donne-moi l'exemple, ami cher,
Répondrait sans trop rien d'amer,
Ma jugeotte au farouche Dom.

« La charité te le commande
Non moins d'ailleurs que la logique.
Prêche d'exemple, homme emphatique,
Dont le pathos en l'air se bande.

« Cesse de boire trop, de trop
Aimer la femme et d'être au fond
Le pire des cuistres qui font
Traiter tel chrétien de salop. »

Broussais, septembre 1893.

XXIII

## ANECDOTE

Le poète, mourant de faim
Suivant l'immuable légende,
S'en alla frapper à la fin
Chez un éditeur de sa bande.

— Sa bande, car ce sont bandits
Que tels éditeurs et poètes —
A l'effet d'un maravédis
Ou deux, pour rompre ses diètes.

L'éditeur qui venait de ne
Vendre... qu'une édition toute,
Bref, répondit : « Mon vieux, vous me
Volez comme sur la grand'route. »

Le poète, toujours serein,
Et toujours serin, lui réplique :
Des voleurs comme moi, je crain
Qu'il n'en soit pas assez pour le bien de la République.

25 février 1895.

## XXIV

# HOU! HOU!

Swells de Brussels et gratin de la Campine,
Malins de Malines, élégants de Gand,
A Linos, Orpheus et leur race divine
Jetez le caleçon, relevez leur gant.
Belges que vous êtes,
Chantez, mes amours,
De vos grands poètes
L'on rira toujours.

Mais las! j'oublie, et vous êtes pittoresque
En même temps qu'esthétique et musical.
Pour la couleur aucun ne vous vaut que presque
Et votre Rubens marche mal votre égal.
Belges que vous êtes,
Peignez, mes amours,
De vos grands poètes
L'on rira toujours.

L'esprit vous étouffe et les bords de la Senne
N'ont que ceux de la Sprée en ça pour rivaux
Et, de par Léopold, Köning der Belgen,
Vos mots vont bien au niveau de vos travaux.
Belges que vous êtes,
Causez, mes amours,
De vos grands poètes
L'on rira toujours.

Enfin c'est vrai que vous sonnez la diane
Et nous aller « annexer » ainsi que dû.
Heureusement, comme l'on dit, que la douane
Est là pour une fois, bons messieurs, sais-tu?
Belges que vous êtes,
Venez, mes amours,
De vos grands poètes
L'on rira toujours.

XXV

## A L'ADRESSE DE D'AUCUNS

Rompons! Ce que j'ai dit, je ne le reprends pas.
Puisque je le pensai, c'est donc que c'était vrai.
Je le garderai jusqu'au jour où je mourrai
Total, intégral, pur, en dépit des combats.

De la rancœur très haute et de l'orgueil très bas,
Mais comme un fier métal qui sort du minerai
De vos nuages à la fin je surgirai,
Je surgis, amitiés d'ennuis et de débats.

O pour l'affection toute simple et si douce
Où l'âme se blottit comme en un nid de mousse.
Et fi donc de la sale « âme parisienne ».

Vive l'esprit français, d'Artois jusqu'en Gascogne,
De la Champagne et de l'Argonne à la Bourgogne,
Et vive un cœur, morbleu! dont un cœur se souvienne!

XXVI

## UN ÉDITEUR

Quelqu'un a-t-il connu Monsieur S***,
Quelqu'un ici ?
C'est un gros laid d'assez fadasse mine
Et bête aussi...

Sa spécialité, c'est le scandale,
Pour de l'argent.
C'est le pamphlet, chose en général sale.
(Suis-je indulgent!

J'aurais dû mettre et signer : odieuse,
Digne du pal
Ou du moins d'une mort plus rigoureuse,
C'est tout le mal

Que je souhaite à cette gent impie.)
Quant à Monsieur
S***, ce serait faire œuvre pie
Et trop d'honneur

A ce brigand de la littérature
Qui vendrait Dieu
Trente deniers, ou mieux, pour telle ordure
De son milieu

De le passer au feu comme un Juif pire
Que ceux qu'il a
Vitupérés ou du moins laissé dire
Ces choses-là.

Je n'aime pas énormément la race
De feu Judas...
Pourtant elle vaut encor mieux que la crasse
De tout ce tas!

XXVII

## BALLADE EN FAVEUR

DE

## LÉON VANIER ET Cie

Ce que j'aime, Dieu seul le sait.
Autant que le diable l'ignore...
J'aime d'abord ce qui me fait
Plaisir, — puis ce qui presque encore
(Telles, pillules que l'on dore)
Me fait mal, peine, doute ou peur.
Mais, mes amis, ce que j'adore
Surtout, ce sont mes éditeurs.

J'aime la femme, — un fait, ce l'est
Indubitable, — comm' j'abhorre
(Avec apocope) le laid!
J'aime l'absinthe bicolore :

Verte et blanche, autant que j'honore
De loin l'eau pure et ses horreurs.
Mais ce qui vaut un : « Ah ! » sonore
Surtout, ce sont mes éditeurs.

Ils sont charmants, doux comme lait,
Luisants comme louis qui se dore
(Avec apocope) et qui plaît
A tout le monde. Un los s'essore
Et l'envieux que l'envi' fore
(Avec apocop') — ses fureurs ! —
(Avec *idem*) crèv' comm' pécore ;
Mais, au fond, viv'nt mes éditeurs !

ENVOI

Du Kohinnor et de Lahore
Princes trop grands, mais peu donneurs,
C'est vers vous que je m'édulcore,
Mes chers, mes tendres éditeurs.

XXVIII

## BUSTE POUR MAIRIES

Marianne est très vieille et court sur ses cent ans
Et comme dans sa fleur ce fut une gaillarde,
Buvant, aimant, moulue aux nuits de corps de garde,
La voici radoteuse, au poil rare, et sans dents.

La bonne fille, après ce siècle d'accidents,
A déchu dans l'horreur d'une immonde vieillarde
Qui veut qu'on l'a reluque et non qu'on la regarde,
Lasse, hélas! d'hommes, mais prête comme au bon temps.

Juvénal y perdrait son latin, Saint-Lazare
Son appareil sans pair et son personnel rare,
A guérir l'hystérique égorgeuse des Rois.

Elle a tout, rogne, teigne... et le reste, et la gale!
Qu'on la pende pour voir un peu dinguer en croix
Sa vie horizontale et sa mort verticale!

1881.

XXIX

## STATUE POUR TOMBEAU

La Gueule parle : « L'or, et puis encore l'or,
Toujours l'or, et la viande, et les vins, et la viande,
Et l'or pour les vins fins et la viande, on demande
Un trou sans fond pour l'or toujours et l'or encor ! »

La panse dit : « A moi la chute du trésor !
La viande, et les vins fins, et l'or, toute provende,
A moi ! Dégringolez dans l'outre toute grande
Ouverte du seigneur Nabuchodonosor ! »

L'œil est de pur cristal dans les suifs de la face :
Il brille, net et franc, près du vrai, rouge et faux,
Seule perfection parmi tous les défauts.

L'Ame attend vainement un remords efficace,
Et dans l'impénitence agonise de faim
Et de soif, et sanglote en pensant à La Fin.

1881.

XXX

## THOMAS DIAFOIRUS

C'est le seul Paul parmi tant de Jules, d'Albert,
De Léon (ces païens ont des noms de baptême)
Et c'est le seul « *savant* » de tous ces forts-en-thème,
Sur ce banc d'avocats chimiste frais-ouvert.

Cuistre autrement. Et plus hideux. Encore vert,
Il vit d'obscénités qu'il arrange en système ;
Spécial, il encourt un distinct anathème
Et son nom, pour sa honte éternelle, est Paul Bert.

C'est le persécuteur tortueux et cynique.
Sa part prise au présent gâchis y communique
Un goût de poison lent et des airs d'échafauds.

« *Sat prata biberunt.* » Sonnet, rends à ses bêtes
L'équarrisseur en *us* promis aux temps nouveaux,
Tueur des chiens, qui va passer coupeur de têtes.

1881.

XXXI

## NÉBULEUSES

Papa Grévy, l'affreux Ferry persécuteur,
Constans proverbial et Cazot légendaire
Même dans ce milieu de conte de Voltaire
Pour la sottise crasse et la plate laideur;

Ces Chambres, bosse double au dos d'un dromadaire,
Idoines au régime, ineptie, impudeur;
Ces maires, ces préfets, leur argot, leur odeur,
Et Farre, à lui seul tout l'opprobre militaire;

Et la file des purs, des barbes, des aïeux,
Juillet, Février, Juin, et « ceux » du Deux-Décembre
Bonnes jambes, jamais lasses dans l'antichambre;

Et les jeunes encor plus bêtes que les vieux,
Communards sans Hébert, Girons sans Charlotte,
— Le tout, un vol de sous dans un bruit de parlotte!

1881.

XXXII

## ÉCRIT PENDANT LE SIÈGE DE PARIS

DÉCEMBRE 1870

Loyal poignet d'acier, bon vieux héros choisi
De par le bon vieux Dieu barbu des vieilles Bibles
Pour être le plus pur entre les plus terribles,
Goetz de Berlichingen, que dis-tu de ceux-ci?

Dorothée, Ottili? ô vous, vierges, quasi
Des anges, qui, parmi vos rêves si paisibles,
Tout au plus évoquiez des amis « impossibles »,
A force de vertus qu'en dites-vous aussi?

Et vous, les jeunes gens, fières Maisons-moussues,
Contempleurs des docteurs et des choses reçues,
Terreur des Philistins abjects, splendides fous;

Sur Paris, sur Paris! ce ne sont pas des mythes,
L'Allemagne, il paraît, lance, qu'en dites-vous?
Tranquillement des culs horribles de marmites.

XXXIII

## OPPORTUNISTES

(1874)

« Assez des Gambettards! Otez-moi cet objet,
Dit le père Duchêne, un jour qu'il enrageait.
Tout plutôt qu'eux! Ce sont les bougres de naissance.
Bourgeois vessards! Ça dut tenir des lieux d'aisance
Dans ces mondes antérieurs dont je me fous!
J'en-foutres, qui, tandis qu'on La confessait sous
Les balles, cherchaient des alibis dans la foire!
Ah! tous! Badingue Quatre, Orléans et sa poire
(Pour la soif), la béquille à Chambord, Attila!
Mais, mais, mais! pas de ces La-Réveillères-là. »

## XXXIV

# UN PEU DE POLITIQUE

Tribune des Cinq-Cents, attributs indécents,
Tremplin mesquin pour tous plongeons dans les non-sens,
Dans ces mensonges, dans telles logomachies,
Et, chose pire, dans les plus pires des orgies
De gaspillages d'honneur civique et d'argent !
Tribune où Bonaparte, en homme intelligent
Vraiment, ne monta qu'un instant pour donner l'ordre
De la jeter bas, dût mons Arena le mordre
D'un poignard de théâtre et d'un « Tyran ! » appris ;
Tribune remplacée au-delà de son prix,
Bien au-delà de son prix, ce leurre, par celle
Des rois revenus, qu'on peut nommer la Pucelle
De parlementarisme honnête, celui-là
(Non celui-ci !) et puis, comme tout s'écroule
De fier encor dans ce pays qu'un chacun pipe,
Tribune encore de l'affreux Louis-Philippe,

Et de Prud'homme et de Robert Macaire et de
Tous les pieds plats et d'aussi tous les cœurs bas que
La honte attire et que l'opprobre rassasie !

Quarante-Huit te mit au rancart, trop moisie
Que t'étais pour ses paradoxes innocents,
Tribune des Cinq-Cents, attributs indécents,
Et l'Empire second pour malpropre te tint...

Mais vint le Prussien...
Ton prestige est reteint,
Ton bas-relief d'ailleurs sans talent d'autre guise
Que d'étaler des seins qui ne sont plus de mise
Et qu'un artiste un peu noble « ne saurait voir »
Sans un chagrin profond et sans un ennui noir,
Ton bas-relief, à neuf gratté, t'encor décore,
Tremplin mesquin pour tout plongeur dans tout non-sens,
Symbole de ceux-ci, jacobins indécents.

XXXV

## UN PEU DE BATIMENT

Dans ce Paris si laid moderne, il est encore
Ou plutôt il était, car tout se déshonore,
Il était quelques coins pittoresques, ô non !
Mais drôles d'horreur fade et de terreur sans nom
Aucun. Je veux parler de feu les terrains vagues,
Saint-Ouen, Montrouge, d'autres peut-être où les vagues
De foule bête n'avaient osé déferler.
Eugène Suë *And C°* surent en bien parler,
Henri Monnier aussi, mais de façon badine ;
Lui... mais, quoi, nous voyons, de nos jours, que lutine
La fièvre de bâtir pour voler en surplus,
Là s'élever, en plâtre, à sept étages, plus
Peut-être, des maisons de rapport, parodie
De celle du Paris intérieur, mais tout aussi
Laides et d'un aspect vil aussi réussi.

Ça fleure de malsain, ça prédit la misère :
Termes dus, fièvre typhoïde, ça vous serre,
Le cœur d'une pitié qui serait du mépris...

Cependant, dès que c'est dressé, les maçons pris
De vin chantent *la Marseillaise*, air neuf encore,

Et plantent là-dessus le drapeau tricolore.

## XXXVI

# « PUERO DEBETUR REVERENTIA »

> « Moi si j'avais vingt fils, ils auraient vingt chevaux !»
>
> ÉMILE DESCHAMPS.

Moi, si j'avais vingt fils, ils auraient vingt chevaux
Et fuiraient au galop le Pédant et l'École,
Infâmes pour lesquels cette gueuse raccole
En ce pays conquis tous les petits cerveaux.

La Truande ! qui veut pour ses sales travaux,
Blasphème, puis péché, séduire, comme on vole,
L'enfant, le mien, le vôtre, ô la sinistre folle !
L'enfant, tout votre orgueil et tout ce que je vaux !

Et si j'avais cent fils, ils auraient cent chevaux
Pour vite déserter le Sergent et l'Armée
Que ces brigands nous ont créée, et ces drapeaux

Les faquins! qui mettraient la France, notre aimée,
Aux mains du plus offrant, après en avoir fait
La chose impure, faible et sale que l'on sait.

## XXXVII

## SOUVENIRS DE PRISON

(Mars 1874.)

Depuis un an et plus je n'ai pas vu la queue
D'un journal. Est-ce assez *Bibliothèque bleue?*
Parfois je me dis à part moi : « L'eusses-tu cru?... »
Eh bien, l'on n'en meurt pas. D'abord c'est un peu cru,
Un peu bien blanc, et l'œil habitueux s'en fâche.
Mais l'esprit! comme il rit et triomphe, le lâche !
Et puis, c'est un plaisir patriotique et sain
De ne plus rien savoir de ce siècle assassin
Et de ne suivre plus dans sa dernière transe
Cette agonie épouvantable de la France.

XXXVIII

## SOUVENIRS DE PRISON

(1874)

Les passages Choiseul aux odeurs de jadis
Où sont-ils ? En hiver de ce Soixante-Dix
On s'amusait. J'étais républicain, Leconte
De Lisle aussi, ce cher Lemerre étant archonte
De droit, et l'on faisait chacun son acte en vers.
Jours enfuis ! Quels Autans soufflèrent à travers
La montagne ! Le Maître est décoré comme une
Châsse, et n'a pas encor digéré la commune.
Tous sont toqués, et moi qui chantais aux temps chauds,
Je danse sur la paille humide des cachots,

XXXIX

## ACTUALITÉ

Je trouverais très ridicules
Au lieu d'affreux que je le fais
Cette cause et tous ses effets
Qui démonteraient cent Hercules,

S'il n'était encor la Patrie,
— Non ce « pays » qu'il faut haïr
Ni son bon « droit » qu'il faut trahir —
Mais cette aveuglément chérie

Patrie à qui tous sacrifices
Extravagants, exorbitants,
Sacrés, saints, sont dus en tous temps,
En tous lieux, malgré tant de vues !

Et j'implore, en ma joie amère
De voir s'abîmer ce pays
Dans ces opprobres inouïs,
La France, l'éternelle mère!

## XL

# A PROPOS D'UN PROCÈS INTENTÉ
## A UN
# ARCHEVÊQUE FRANÇAIS

Je n'aime pas énormément
Le Clergé que le Concordat
Nous procure présentement,
Et je voudrais qu'on émondât

Quelque peu, quand même un Soldat
S'en mêlerait brusque et charmant
Au fond, remplissant ce mandat :
Tout pour le bien, — et persistât,

Qu'on émondât quelque peu, dis-je,
— Par quel détour ou quel prodige
Je n'en sais rien, mais je m'entête —

L'Église française — et les autres,
Mais, aussi, que tels bons apôtres,
Bonne R F, fussent de la fête.

## XLI

# POUR DÉNONCER LA « TRIPLICE »

## AU LIEU DU CONCORDAT

L'Italie ? Elle est dans le train
Extraordinaire qui s'emporte
Même au-delà des flots du Rhin,
Même en-deçà de notre Porte !

L'Autriche, elle est bien bonne là,
Non sans son « laurier sur son shak'
O, la Prusse qu'on consola [1]
Par telles cessions dont chaque

Est si terrible qu'il ne faut
Aucunement espérer trêve
Ni paix sans reprendre de haut !
Verdun, Toul, Metz, hélas ! et Trêve
. . . . . . . . . . . . .

[1] D'*Iéna et cœtera.*

Et quant à ce... gouvernement
Qui prétend garder l'équilibre
En l'occurrence, ou bien il ment
Ou bien la France n'est pas libre !

XLII

## ODE A GUILLAUME II

Guillaume Deux, empereur d'Allemagne
Comme César,
Dans ce « *Gastibelza* » dont la montagne
A fait un « Sar » ;

Guillaume Deux, l'homme à l'oreille mâle,
Au bras long mal,
Et qui parfois, — faveur impériale !
Agit pas mal,

Napoléon éventif, mais honnête
Mecklembourgeois
Je t'aime quand même, et même c'est bête,
Mais pas bourgeois !

Parce que t'es un homme avec un sabre
(Et bien disant
Des choses non dites par tel quel glabre [1])
Si bien luisant.

Je t'aime comme on aime une ennemie
Que l'on aurait,
Parce que, Sire, au fond, vous n'avez mie
Quelque secret,

Parce que vous êtes un honnête homme
Bien que Prussien,
Par ce que vous êtes un fou tout comme
Moi, ce Messin [2]!

[1] Jules Favre.
[2] *Ça rime mal,*
*Mais m'est égal.*

XLIII

## RASTAS

> « *S'ennu Ver* » pris pour s'ennuyer, dans ce vers de V.H. (*Chansons des Rues et des Bois*), par M. Jean Moréas, à cause de son romanisme, lors latent.
>
> S'adresser, pour plus mûrs renseignements, à M. Raymond de la Tailhède.

Garibaldi m'ennuie
    Comme la pluie.
Mais Machin! m'ennu Va,
    — Tel Moréa.

Guillaume Deux m'assomme,
    Tels deux Guillaume,
A force d'être chic
    Comme mastic.

Il a trop d'uniformes!...
    Eux, les Romans
Ils mettent trop de formes
    Et de romans

A devenir plus bêtes
Même qu'leur pied
Et beaucoup moins honnêtes
Que mêm' trop sied,

Littérair'ment, veux dire...
— Ou autrement
S'il leur plaît, — car le pire
P'tit garnement

De leur Bande ou Z'École[1]
M'empêcherait
De tendre une bricole
Dans leur forêt,

Pourquoi, d'ailleurs, pour r'prendre
Avec le doigt
Quéqu'chôs', dans leur provendRe
Que l'on me doit?

Et je reste le Maître...
Or, de moi-mêm'
Et s'il faut me l' permettre,
Je leur dis : « M. »

[1] Sous le Directoire ou aux champs.

[2] Zézeia. On ajoute souvent des consonnes après des consonnes : Exemple *provendre*, *répandre*, etc., sans se douter de la « Romanitas ».

XLIV

## CONTRE LES PARISIENNES

Il faut enfin parler de la Parisienne
Mieux que banalement
Et lui dire sans fiel que dans la chose sienne
Tout n'est pas qu'agrément.

Elle-même se dit point belle mais jolie
Et par « jolie » elle, elle entend
Quelque chose de laid platement que pallie
Un port de tête exorbitant

Et qu'émaillent des mots ressassés qu'elle vole
Aux journaux finis d'achever,
Avec, en sus, un tortillement trop frivole
Des hanches pour faire... rêver.

La chlorose est son lot et ses cuisantes suites
Et la tuberculose aussi,
Aussi la fausse couche et ses péritonites,
Aussi tous maux dans ces tons-ci...

Elle qui se prétend reine de l'élégance,
C'est d'Angleterre, deux ou trois
Ans après, qu'elle tire — et vêt d'extravagance
Les modes, son goût et son choix.

Mais assez. Résumer sera faire œuvre pie.
Total : C'est fade et polisson
Et c'est bavard et c'est voleur comme une pie
Et c'est putain comme chausson.

XLV

# SUR LA MANIE

## QU'ONT LES FEMMES ACTUELLES

### DE RELEVER LEURS ROBES

« Quand tu vas, balayant l'air de ta jupe large »
Baudelaire disait
Dans des comparaisons superbes en surcharge
Ainsi qu'il en faisait...

On peut dire aujourd'hui ce que disait le Père,
Tout à fait à rebours,
Car les femmes ont adopté quelle manière,
Dieux ! d'orner leurs entours,

Les entours de leur corps infernal et céleste
— J'entends leur vêtement —
D'une main à baiser, oui ! mais de quel sot geste
De vain retroussement !

Car l'ampleur de la robe et son envol et tout le
Reste, grâces au vent,
Font penser l'homme, non intime, mais en foule,
A ce qu'il a devant...

Tandis que cette sorte absolument hideuse
De montrer des mollets
Insuffisants parfois serait la source affreuse
De bien de vœux laids !

Vous accentuez trop, Mesdames, vos « tournures »,
Et j'en reste effrayé,
Car elles sont, hélas! d'amples caricatures
De ce dont on s'assié...

Ou plutôt continuez, mais plus d'un infâme
Retroussement moqueur.
Retroussez, retroussez, retroussez jusqu'à l'âme,
Retroussez jusqu'au cœur.

XLVI

## PETTY LARCENIES

Canaille subalterne,
Sergots, cochers, logeurs,
Plate race à l'œil terne,
Chiens couchants et mauvais coucheurs,

Je vous aime et j'estime
Votre petit trafic,
Qui, n'osant pas le crime,
Ment et vole, depuis le flic

Jusqu'au collignon rouge
De veste et de gilet,
Jusqu'au teneur de bouge
Et de sommeil qu'un rien troublait.

T'en souvient-il. Moi-même,
De tous leurs humbles trucs,
Quand la richesse extrême
N'avait pas pompé tous tes sucs!...

Le flic aimait la pièce,
Aussi le collignon.
L'hostelier, gente espèce,
A son tour ne disait pas non...

Puis, pour être à la coule
De ce siècle crevant,
Chacun de cette foule
Donnait gentiment de l'avant.

Et, les yeux en extase
Vers la Haute, ces bons
Garçons — le fond du vase —
A leur tour devenaient fripons,

Et de fripons fripouilles,
Si que, selon les gens,
« C'est la fin des grenouilles... »
Grands dieux, soyez-nous indulgents!

XLVII

# COGNES ET FLICS

Autrefois j'aimais les gendarmes.
Drôle de goût, me direz-vous...
Enfin je leur trouvais des charmes,
Non certes au-dessus de tout,

Mais je les gobais tout de même,
Comme on prise de bons enfants.
Elite de l'armée et crème
Et fleur, ils m'étaient triomphants !

Leurs baudriers et leurs bicornes,
Si bien célébrés par Nadaud,
D'une sécurité sans bornes
Flattaient mon âme de badaud.

Puis, ils lampent le petit verre
Avant comme après le repas
D'un geste plus ou moins sévère
Et je ne le détestais pas.

Je trinquais avec des brigades,
Et nous buvions à nos amours.
Comme il sied avec des troubades,
C'était moi qui payais toujours...

Depuis je constate avec peine
Qu'ils sont des rosses vous dressant
Procès-verbal à perdre haleine,
Quand ils jugent le cas pressant.

La douille manque à la caserne.
Or voici, grâce à tels délits,
Qu'ils fabriquent d'un style terne,
Les budgets qu'il faut, rétablis.

A moi, les chouias, les macaches!
Désormais je me voue au chant
National de « Mort aux vaches! »
Fussé-je pris pour un méchant...

Comme aussi les sergents de ville :
J'avais un estime pour eux!

Protecteurs de la paix civile,
De l'ordre gardiens valeureux,

Rempart du Bien, terreur du Crime,
Ils me semblaient, naïveté!
Une apparition sublime
D'anges veillant sur la cité...

Hélas! c'est encor : « Mort aux vaches! »
Qu'il faut crier quand on les voit.
Massacreurs féroces et lâches,
Mouchards, non point maquereaux, soit

Mais tout comme, ivrognes qu'indure
Plus d'un rogomme monstrueux...
Et le héros se dénature
En un drôle imperpétueux.

XLVIII

## DÉCEPTION

« Satan de sort, Diable d'argent! »
Parut le Diable
Qui me dit : L'homme intelligent
Et raisonnable

Que te voici, que me veux-tu?
Car tu m'invoques
Et je crois, l'homme tout vertu,
Que tu m'évoques.

Or je me mets, suis-je gentil?
A ton service :
Dis ton vœu naïf ou subtil;
Bêtise ou vice?

Que dois-je pour faire plaisir
A ta sagesse?
L'impuissance ou bien le désir
Croissant sans cesse?

L'indifférence ou bien l'abus?
Parle, que puis-je? »
Je répondis : « Tous vins sont bus,
Plus de prestige,

La femme trompe et l'homme aussi,
Je suis malade,
Je veux mourir. » Le Diable : « Si
C'est là l'aubade

Que tu m'offres, je rentre. En Bas.
Tuer m'offusque.
Bon pour ton Dieu. Je ne suis pas
A ce point brusque. »

Diable d'argent et pas la mort!
Partit le Diable,
Me laissant en proie à ce sort
Irrémédiable.

XLIX

## GRIEFS

On me dit vieux, qui ça? Les jeunes d'aujourd'hui!
Homère est vieux aussi, je réclame de lui,
Non dans des termes équivoques ni baroques,
Mon esprit qui n'a pas besoin de leurs breloques
Pour tinter et briller au vrai soleil d'été.
Cinquante ans, non sonnés, n'ont pas trop hébété,
Que je sache, l'esprit dont Dieu fit mon partage.

On me dit vieux, qui ça? Les amants de cet âge.
Ci, mannequins transis, de Gomorrhe venus.
Or je suis tout plein vert, j'en atteste Vénus
Et les dames. On me dit vieux, qui ça? Ce maître
Es-Anarchie ( un mot suranné), petit traître
A la patrie en deuil, au pauvre qu'il voudrait
Faire méchant au lieu des soins qu'il lui faudrait,
Conseils doux, Dieu montré, pain, vin, la main tendue
Et la bonne mort patiemment attendue

Comme la délivrance en une vie enfin
Heureuse !
On me dit vieux, qui ça ? Cet aigrefin
Imberbe, mais pêcheur émérite en eau trouble,
Qui me plaint de mon indigence triple et double,
Unique ! sans songer un instant, le pauvret,
Que je suis riche, étant honnête. Apre secret,
Recette pas drôle, être riche puisque honnête !
On me dit vieux encore. Encore qui de bête ?
Ah oui, parfois moi-même, alors surtout que j'ai
Mal agi, mal parlé, garrulé comme un geai,
Trottiné, comme un âne à travers telle et telle
Préoccupation, sordeur ou bagatelle.
Mais j'ai tôt reverdi d'entre ces détritus
Et je me bande en presque enfantines vertus,
En efforts bien adolescents, en très viriles
Actions contre mes propres propos futiles !

Je demande pardon pour leur peu haute voix
Et le ton vif, — mais on n'est jeune qu'une fois.

L

## ON DIT QUE JE SUIS UN GAGA

On dit que je suis un gaga.
C'est Moréas qui m'envoi' ça.

Doncques suis un gaga « n'hélas! »
C'est ce que m'envoi' Moréas.

Moi qui suis un charmant garçon,
J' dis à personn' qu'il est quel...

Et si j'avais l'verbe superbe
(Et l'assonance!) je dirais...

LI

## A RAOUL PONCHON

(CONSEILS DANS SA MANIÈRE)

Ponchon, vous n'êtes pas raisonnable non plus,
Écoutez ma semonce :
Eh quoi ! vous vous rangez dans les gens dissolus
Dont rougirait Alphonse,

Qui font la honte, ayant de l'esprit à gogo,
De toute notre époque.
Notre époque n'est plus celle du Père Hugo,
— Encore un bon loufoque !

Ni même celle de Voltaire (Arouet), ni
Celle du grand Monarque.

Et vous voici parmi le nombre indéfini
Des criminels de marque.

Quinze jours de prison pour outrages à la
Sainte Magistrature...
Mais je me trompe... à la morale, et me voilà
Tout prêt à la rature.

Car je ne suis pas, moi, comme vous, bon Raoul,
De l'opposante race,
Et que me fait d'ailleurs que tel juge maboul
Soit un doux pédérasse.

Tous les chasseurs à pied, tous les garçons baigneurs,
Tous les télégraphistes
Peuvent bien défiler devant ses yeux sans mœurs
Et l'avoir sur leurs listes,

Je m'en fous, et je suis un trop bon citoyen
Pour crier comme on beugle...
Règle : vois si l'on veut, si l'on peut, c'est très bien,
Mais être d'un aveugle!!

Et libre à tout un tribunal, s'il décida,
Pour que rien ne se perde,
En place de biftecks, au lieu de tel rata,
De manger de la m***.

Qu'il mange de la m*** ou non, dites un peu
Si cela vous regarde !
Allons, faites vos quinze jours, et nom de Dieu !
Dieu vous ait en sa garde.

16 novembre 1891.

LII

## A MARCEL SCHWOB

Schwob, « la Terreur future », elle existe, très cher,
Plus que dans votre livre excessive et superbe,
Tuant l'humanité comme on fauche de l'herbe,
Par la misère et par la flamme et par le fer.

Guerre, machinerie, exploitation du
Pauvre haineux par le riche âpre, assauts d'astuces,
Anarchistes français et nihilistes russes,
Rendu pour un prêté, prêté pour un rendu,

La science pouvant à peine se suffire
Pour la destruction nécessaire, on dirait,
Et jusqu'à l'Alchimie exhumant son secret.

Ah oui, notre Terreur future elle est plus pire
Que la vôtre stoppant du moins devant l'Enfant.
Mais ceux-ci! Voyez donc s'ils y vont de l'avant.

## LIII

# A ERNEST DELAHAYE

Ernest, en un sonnet dont peut-être sa mémoire
Je glorifiais Dieu jadis de nous avoir
Tout fait voir rose dans ce monde où tout est noir
Et créés gais tous deux pour sa plus grande gloire.

Or aujourd'hui, quand l'heure de rire raréfie
Ses chances et qu'un gris ennui s'en est suivi,
Voici, délicieusement inassouvi,
Un combat s'engager dont ma rate est ravie,

Un combat de géants du Grotesque déjà
Proverbiaux parmi les meilleurs de nos pîtres,
Et le bon sang dans mes veines coule par litres,

(Dans les tiennes aussi, gageons! se dégorgea.)
Moréas contre Ghil, le Turc et la Belgique,
Pense! Et quel beau cas batracomyomachique.

## LIV

# A FÉLICIEN CHAMPSAUR

Champsaur, n'êtes-vous pas, dites, de mon avis,
Et ne trouvez-vous pas ce monde bien immonde,
Je crois qu'oui, n'en voulant pour preuve sans seconde
Que le poivre et le sel où vous tenez confits,

Pour nos esprits charmés à qui c'est tous profits,
Vos vers d'âpre ironie et l'amère faconde
De cette prose où sous l'allure franche et ronde
Si souvent un sarcasme exquis nous a ravis.

Et vous avez raison, poète que vous êtes !
Marinons nos chagrins et saurons nos dégoûts
Et servons-les bien froids ; c'est rendre coup pour coups

A l'étrange société qui de nos têtes
Voulut faire son jeu de massacre et son but...
— Petit bonhomme vit encore et lui dit : Zut !

## LV

# A CATULLE MENDÈS

(*Banquet du 16 janvier* 1895)

Vous avez magnifiquement vengé la Muse
D'un blasphème trop bête en son impiété :
« Baudelaire, grand cœur douloureux », *a dicté*
Votre vers *châtiant* tel pédant qui s'amuse.

« Notre cher Baudelaire ! » ah, qu'il fut bien jeté
Ce cri de notre cœur à la face camuse,
D'une ignorance qui s'en croit, mais qui s'abuse,
Et d'un muflisme aggravément prémédité.

Oui, faisons respecter de la foule et du cuistre
Nos aînés au tombeau qu'insulte un cri sinistre
Corbeaux au lourd vol noir, belettes au corps tors.

Et consolons d'un beau courroux qui berce et flatte
D'un bruit encor de gloire en cette fosse ingrate
Qui ne sais plus leur nom, les morts, les pauvres morts.

## LVI

# A F.-A. CAZALS

Ils avaient escompté ma mort,
Qui n'arrivait pas assez vite,
Pour quel vil et quel sale effort
Avaient-ils escompté ma mort?
Ils voulaient te salir, toi, fort
De mon amitié, point en fuite.
Ils avaient escompté ma mort
Qui n'arrivait pas assez vite.

Même elle a fait faux bond, ma mort,
A tel type et telle drôlesse
Près de mon lit, rués au bord,
Elle a fait quel faux bond, ma mort.
J'allais de tribord à bâbord,
Mais je vis, c'est le point qui blesse.
Même elle a fait faux bond, ma mort,
A tel type et telle drôlesse.

Mon Cazals, tu sais qu'en dépit
De tout je t'aime mieux qu'un frère
Cette amitié-là, sans répit,
Ni trêve, en crédit ou débit,
Elle est au cœur qui la fourbit,
S'il le faut, en arme de guerre,
Mon Cazals, tu sais qu'en dépit
De tout je t'aime mieux qu'un frère.

LVII

## CHANSON POUR BOIRE

*A Léon Vanier.*

Je suis un sale ivrogne, dam!
Et j'ai donc reçu d'Amsterdam
Un panier ou deux de Schiedam.

Mais seulement le péager,
Qu'il me faut pourtant ménager,
A moins que de le négliger

M'interdit — il a bien raison! —
D'introduire dans ma maison
Ce trop pardonnable poison.

Je vole à la gare du Nord,
Mais j'y pense : or voici que l'ord-
E misère est là qui me mord...

Hélas ! comment faire, Vanier?
Je n'ai plus l'ombre d'un denier
Pour vous offrir un verre ou deux de ce panier.

LVIII

# AUTRE CHANSON POUR BOIRE

*A Léon Vanier.*

Je triomphe et j'ai ce Schiedam,
(Qui ne me vient point d'Amsterdam,
Mais de la Haye),
Et j'en ai bu beaucoup, beaucoup,
Trop peut-être et j'ai vu le loup
Sauter la haie.

La haie, hélas! de ma raison
Sauter et fuir à l'horizon,
Tel un cortège,
A lui tout seul, ce loup, de loups
Et jadis : il me serait doux,
Puisque m'assiège

Le remords — car c'est du remords,
Et le remords c'est des rats morts
Dont l'odeur pue,
De n'avoir encor partagé
Ce Schiedam ô si fort que j'ai !
Avec tel dont la note est due,
— De partager (un peu) ce fier Schiedam que j'ai.

18 avril 1893.

LIX

## CHANSON A MANGER

Nos repas furent sommaires,
Cette semaine : enfoncés
Les Marguerys et les Maires
Aux menus par trop foncés.

Fi de la sole normande,
Fi de l'entrecôte au jus,
Puisque tous ces jours-ci j'eus
La satisfaction grande

D'être un végétarien
A l'instar de ce poète
Bouchor, ou de cet esthète
Sarcey, critique ancien.

Nous mangeâmes de la soupe
Où lentilles et poireaux
Mêlaient leurs parfums farauds
A celui du pain qu'on coupe.

L'eau coulait dans le cristal
Plus pure que loi, plus claire,
Meilleure que vin ou bière,
Boire idéal et fatal!

C'est dommage que le ventre
Soit un ventre préférant
Encore un bon restaurant
A Polyphème, ton antre!

## LX

# A MON AMIE EUGÉNIE

### POUR SA FÊTE

Contrariante comme on l'est peu, nom de Dieu!
Tu n'en fais qu'à ta tête — et moi rien qu'à la mienne
Non plus — et je suis tel que je suis, quelque peu
Que je sois, et j'y reste en dépit de la tienne

De tête, et, nom de Dieu! j'adorerais ce jeu,
S'il ne me tuait pas en manière de tienne
Plaisanterie et de ta part et de la mienne,
Je dis un peu ce qu'il faut dire, nom de Dieu.

Je ne suis pas ni comme il faut, ni de génie,
Mais je me souviens qu'on te prénomme Eugénie,
Et je me rappelle aussi que c'est aujourd'hui

Ta fête, et qu'il faut encore que je la souhaite,
En dépit de nos torts de femme et de poète,
Et je t'envoie, ô, ce sonnet fait aujourd'hui.

14 novembre 1894.

LXI

## UNE FOLLE ENTRE DANS MA VIE

Une folle entre dans ma vie
Et je n'en suis pas étonné
(A qui voulez-vous qu'on se fie,
Une folle entre, — quelle envie!

Et pourtant j'avais ordonné
Patience et philosophie
A qui j'étais subordonné
Moyennant sa photographie.

Termes affreux! Rimes? Comment?
Mais n'est-il pas vraiment charmant
D'être à travers ce caractère,

Ce caractère qu'il faudrait
Renfoncer si l'on le voudrait...
Mais cette folle est mon affaire.

12 mai 1893.

LXII

## CONTRE UNE FAUSSE AMIE

Les beaux sentiments,
Tout comme une armée,
Rappliquent fumants
Poudre avec fumée,

Rappliquent sans rien
Qui rappelle l'ordre,
Répliquent sans bien
Savoir où que mordre!

Mais, sachant de qui
Provient le désastre.
Poniatowsky
Mal noyé ; nul astre,

(Nulle étoile) ils ont
Repris la montagne
Et même le Mont...[1]
Aussi, — la campagne !

. . . . . . . . . .

Or tu m'as menti
Comme une poupée :
Elle a ressenti,
Mon âme trompée !

Et j'ai rappliqué,
Telle notre Armée
Et notre Clergé,

Vers-la-mieux-Aimée !

[1] Pour justifier un des pléonasmes de Moréas.

LXII

## POUR M^lle^ E... M...

« Plus pire encore que nature »,
Comme zézaie en son langage,
Cet ange hors d'âge et d'usage,
Elle est si toc qu'elle en est pure !

Elle est méchante, c'est la gale,
Et vraiment pour t'avoir « gobé »,
Il m'a fallu quelle fringale,
Mademoiselle Machabée,

Quelle fringale, trop frugale,
Qui rappellerait le vampire
— De qui l'affre à rien ne s'égale —

Qu'il paraît que fut l'homme pire
Dont Saint-Ouen, ville destinée,
Frémit encor, mal étonnée !

LXIV

# A MA BIEN-AIMÉE

Je connais tout, même moi-même.
Je ne sais rien, même de toi.
Je suis l'inconscient, et j'aime
Je ne sais qui, jusques à moi !

Mais je n'ignore pas quiconque,
Et ce quiconque là, j'y suis
Pour lui parler si, dans la conque
De son oreille, ce pertuis !

Il désire que je lui glisse
Telle parole ou bien un mot
Et s'il voulait qu'on lui foutisse
Un compliment de matelot.

Je suis de ce siècle et de toutes
Les décadences, et je suis
Ce pèlerin qui, par les routes,
Et me congèle et me recuis.

Et sans peur ni de la mort verte
Ni de la vie en rose, j'ai
Pour réponse à tel propos gai
Ou triste ou riendutoutiste : M...

LXV

## A LA SEULE

Tu n'es guère qu'une coquine,
Qu'un abominable vaurien
Du sexe ennemi, mais combien
Je t'aime, tu le sais, gredine

Exquise qui me fis quel bien
Et me fais que de mal ! J'opine
Pour ta mort... ou la mienne, ou bien
Pour les deux en même temps .. Ni ne

Dis mot, ni surtout ne te tais !
Je bafouille en songes épais
(Ainsi que parlait Sainte-Beuve),

Quand tu n'es pas là ; je n'y suis
Pas non plus, et ce que je cuis
Dans mon jus ! Reviens, ô ma Veuve !

## LXVI

# A L'ANCIENNE

Mais puisque l'hyène ancienne
Revient pour relécher le sang
Des blessés, eux, tombés au rang
D'honneur pourtant, puisque la haine,

La haine! elle est à qui la veut!
C'est le diable au sens catholique,
La sottise au sens symbolique,
Puisque la haine, alors, ne peut,

Ne veut plus abdiquer ni feindre,
Puisque le drapeau relevé
Sous tant d'horreurs est rebravé,
Ce n'est donc plus nous qu'il faut plaindre,

C'est l'infamie et l'Être faux,
La femme ou l'homme qui l'assume,
La femme et l'homme, époux posthume
D'un serment mort, et par les vaux

Et par les monts et par les ondes
Et les naufrages d'au-delà,
Honte et pitié sur l'homme et la
Femme de ces retours immondes.

Et que suive en attendant mieux
Ou pire, car qui sait les choses
Par ces temps brusques et moroses ?
Ces vœux de moi, ces miens adieux !

Juillet 1895.

## LXVII

# POUR E...

Tu me fais un peu mal à la tête.
O jalouse ainsi que le soupçon,
Je ne suis pas toujours à la fête
Alors que tu me fais la leçon

O doctoresse en droit féminin,
Épargne un peu ce moi, ta conquête,
Et fais-lui le don félin, canin,
De ta compétence qui me guette,

Ta compétence en le droit charmant
Qu'ont les femmes, hélas! sur nos âmes
D'hommes et même sur nos vraiment
Faibles corps d'hommes, ô vous, les femmes...

O toi, ma femme, ô toi, laisse-moi
T'aimer beaucoup sans surtout trop croire
Que je ne t'aime que pour la gloire.
Non, je t'aime encore pour l'émoi,

Pour ce cher émoi de notre chair
Commune comme un bien qu'on partage,
Alors que nous sommes au lit cher
A notre chair laissée en otage

De notre cœur ô que mutuel,
De notre âme ô combien réciproque,
De notre amour si doux, si cruel,
Que je le crois seul de son époque.

## LXVIII

# RÊVE

Je renonce à la poésie !
Je vais être riche demain.
A d'autres je passe la main :
Qui veut, qui veut m'être un Sosie?

Bel emploi, j'en prends à témoin
Les bonnes heures de ballade,
Où, rimaillant quelque ballade,
Je passais mes nuits tard et loin.

Sous la lune lucide et claire
Les ponts luisaient insidieux,
L'eau baignait de flots gracieux
Paris gai comme un cimetière.

Je renonce à tout ce bonheur
Et je lègue aux jeunes ma lyre !
Enfants, héritez mon délire,
Moi j'hérite un sac suborneur.

## LXIX

# RÉVEIL

Je reviens à la poésie !
La richesse décidément
Ne veut pas de mon dénûment,
Et c'est un triste dénouement.

A moi la provende choisie,
L'eau claire et pure et ce pain sec
Quotidien non saus, avec,
Un gentil petit air de rebec !

A moi le lit problématique
Aux nuits blanches, aux rêves noirs,
A moi les éternels espoirs
Pavanés des matins aux soirs !

A moi l'éthique et l'esthétique.
Je suis le poète fameux
Rimant des vers pharamineux
A l'ombre d'un quinquet fumeux !

Je suis l'âme par Dieu choisie
Pour charmer mes contemporains
Par tels rares et fins refrains
Chantés à jeun, ô cieux serins !

Je reviens à la poésie.

LXX

## LA MONTRE BRISÉE

*A Eugénie...*

Dans notre vie un peu fantasque
Il n'est, je crois, rien arrivé
De plus masque et tambour de basque
Et mi-carême et mardi gras

Que cette colère venue
De quel donc prétexte vraiment?
Qui, dès grosse erreur reconnue,
Nous rentrés de mauvaise humeur,

Me fit, sans que rien pût là contre,
D'un pied fantochement vainqueur,
Écraser cette pauvre montre
Que tu venais de m'acheter.

Je piétinais comme un beau diable,
Comme un polichinell' rageur,
L'horloginette lamentable
Qui tôt ne fut qu'un triste tas

De cuivre et d'argent et de verre
Dès lors se relevant en... « bosse »,
Et maintenant, à moi sévère,
Après coup je compris trop tard

Que j'ai mal et me lamente
A propos du bijou perdu
Et de l'heure à jamais absente...
Mais quelque chose de dedans

Moi-même me dit : « C'est carême
Aujourd'hui, mais rassure-toi, —
L'heure n'en va pas moins quand même.
Heureuse ou non... »
Baste ! aimons-nous.

LXXI

# MON APOLOGIE

Je suis un homme étrange, à ce que l'on me dit;
Aux yeux de quelques-uns pur et simple bandit,
Pur et simple imbécile aux yeux de quelques autres;
D'autres encor m'ont mis au rang des faux apôtres,
Pourquoi? D'aucuns enfin au rang des dieux, pourquoi,
Mon Dieu? Quand je ne suis qu'un bonhomme assez coi,
Somme toute, en dépit de quelque incohérence.

Or j'ai souffert pas mal et joui non moins : rance
Juste milieu, je t'ai toujours mal reniflé,
Malgré tout mon désir de vivre mieux réglé,
Mieux équilibré, comme parlerait un sage
De nos jours après tout sages, selon l'usage
Des jours anciens et futurs.

Donc, j'ai souffert
Beaucoup et surtout de mon fait, à découvert,

Par exemple, et saignant ainsi que pour l'exemple,
Et scandaleux comme l'ilote. Oui, mais quel ample
Et bon remords me prit, par la grâce de Dieu,
De mes fautes d'antan, presque juste au milieu
De l'expiation de tant de jouissances!

Et, dès lors, j'ai vécu de toutes les puissances
Du cœur et de l'esprit bien mûris par l'été
Splendide du bonheur et de l'adversité.
Voilà pourquoi je suis ce qu'on nomme cet homme
Etrange, et qui ne l'est, encore qu'on le nomme

Tel. Au plus un original ; encore, encor?
Car je ne pose pas dans tel ou tel décor,
Que je sache, et mon geste est d'un complet nature,
Triste ou gai, je concède assez vif, d'aventure,
Quand il sied, assez lent par hasard, s'il le faut.

Donc, ô mes amis chers, prisez pour ce qu'il vaut
Mon caractère tel qu'il est : tout d'une pièce?
Non, et je ne crois pas qu'il emporte en l'espèce,
Mais fort peu compliqué; de bonne foi toujours?
Non, car je suis un homme et je ne suis pas l'ours
Des solitudes, brave bête un peu farouche,
Mais si franche! — et je mens parfois, plutôt de bouche
Qu'autrement, mais enfin je mens... au fond, si peu!

Et oui, j'ai mes défauts, qui n'en a devant Dieu ?
J'ai mes vices aussi, parbleu ! Qui n'en a guère
Ou beaucoup ? Mais à la guerre comme à la guerre
Il faut me supporter ainsi, m'aimer ainsi
Plutôt, car j'ai besoin qu'on m'aime.
Et puis ceci :
Dieu m'a béni, lui qui punit de main de maître,
Terriblement, et j'ai reconquis tout mon être
Dans le malheur tant mérité, tant médité,
Et c'est ce qui m'a fait meilleur, en vérité,
Que beaucoup d'entre ceux dont si stricte est l'enquête.

Mais, Seigneur, gardez-moi de l'orgueil, toujours bête !

# TABLE

## ÉLÉGIES



## DANS LES LIMBES

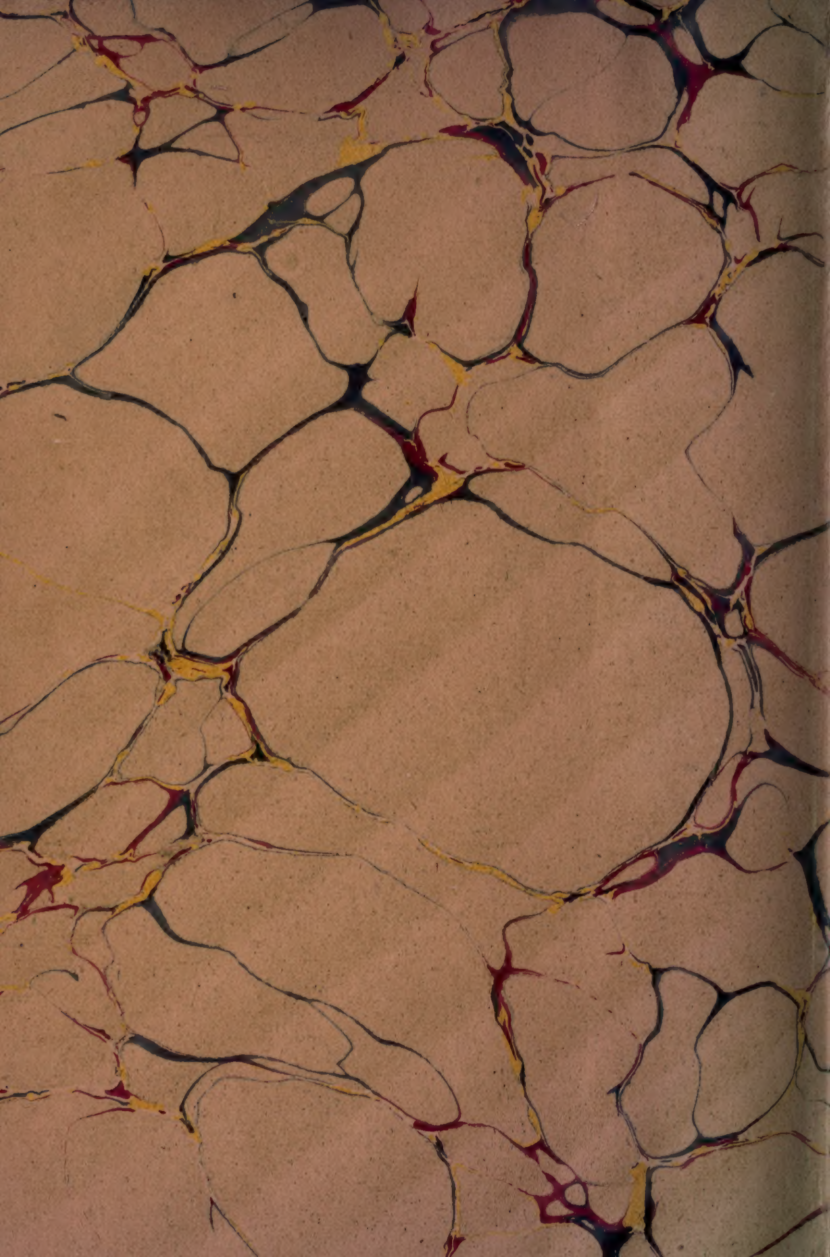
## DÉDICACES

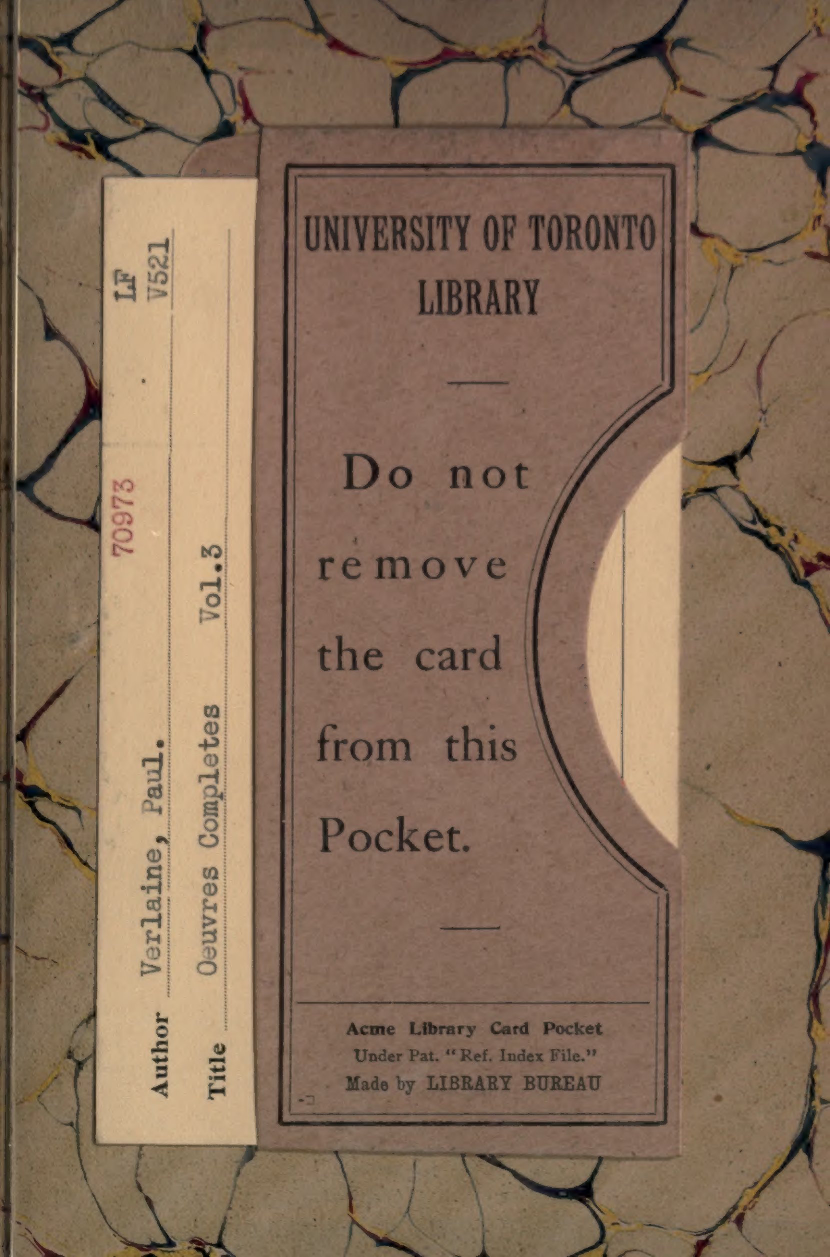
## ÉPIGRAMMES

## CHAIR

## INVECTIVES

TOURS. — IMPRIMERIE DESLIS FRÈRES, 6, RUE GAMBETTA.





UNIVERSITY OF TORONTO
LIBRARY
Do not
remove
the card
from this
Pocket.
Acme Library Card Pocket
Under Pat. "Ref. Index File."
Made by LIBRARY BUREAU
LF
V521
70973
Author Verlaine, Paul.
Title Oeuvres Completes Vol.3

